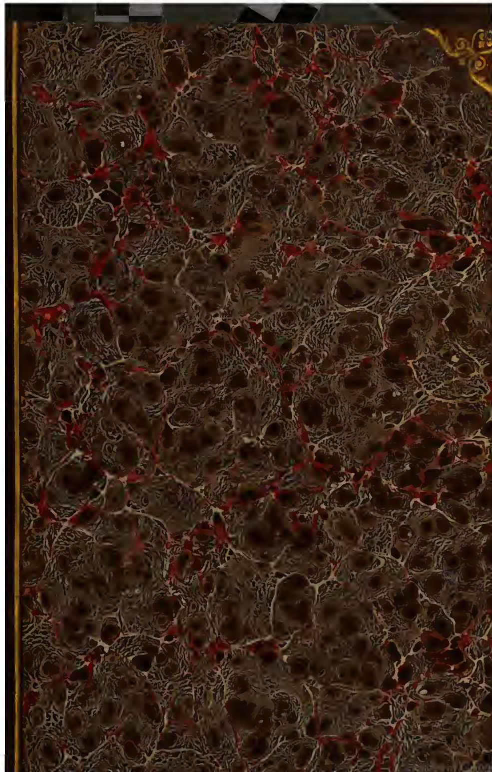


ŒUVRES

DE FLORIAN.

Voir l'avis au Relieur à la fin de ce volume.

ŒUVRES

DE FLORIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Nouvelle Édition,

ORNÉE D'UN PORTRAIT ET DE VINGT-QUATRE GRAVURES.

TOME CINQUIÈME.

THÉATRE.



A PARIS,

CHEZ P. C. BRIAND, ÉDITEUR,

RUE DES FOSSÉS-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 21.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

1824.

LA BONNE MÈRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée sur un théâtre de société, le 2 février 1785.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE

D'ORLÉANS.

J'avais juré cent fois d'abandonner Thalie;
Et je vous offre en ce moment
Une nouvelle comédie,
A vous qui n'oubliez jamais votre serment!
Mais c'est *la Bonne Mère :* acceptez-en l'hommage.
En voyant ce titre si doux,
On vous soupçonnera d'avoir part à l'ouvrage;
Et vos enfans surtout croiront qu'il est de vous.

PERSONNAGES.

MATHURINE, fermière du pays de Caux.
LUCETTE, fille de Mathurine.
ARLEQUIN, paysan du village.
DUVAL, neveu du bailli.
LE TABELLION.
UN VALET DE FERME, joué par un enfant.

La scène est au royaume d'Yvetot, dans le pays de Caux.

LA BONNE MÈRE,

. COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, MATHURINE.

ARLEQUIN.

Allez, madame Mathurine, j'ai bien du chagrin.

MATHURINE.

Je m'en doute, mon pauvre ami.

ARLEQUIN.

Je ne m'y serais jamais attendu de la part de mademoiselle Lucette. Après la promesse qu'elle m'avait faite de m'aimer toujours, après la permission que vous lui en aviez donnée, comment est-il possible qu'une fille élevée par vous, qu'une fille, qui est votre fille, soit une perfide et une changeuse!

MATHURINE.

Mais es-tu bien sûr que Lucette ne t'aime plus?

ARLEQUIN.

Ah! madame Mathurine, il y a long-temps que je fais tout ce que je peux pour ne pas le voir; mais cela me crève les yeux et le cœur. On dit que l'amour ne peut pas se cacher; croyez que quand on cesse d'en avoir, cela se cache encore bien moins.

MATHURINE.

Je serais aussi fâchée que toi du changement de ma fille; ton mariage avec elle était arrangé depuis si long-temps! Lorsque ton père vint s'établir dans le pays de Caux, je fus la première à l'accueillir, à l'aider, à lui donner des secours pour faire valoir sa ferme. Je suis devenue veuve presque en même temps que ta mère: je l'aimais déjà beaucoup, ta mère; mais on s'aime bien mieux quand on a pleuré ensemble. Tu es son fils unique; je n'ai d'enfant que Lucette; ton caractère franc, ton bon cœur, m'ont toujours plu; j'ai vu qu'ils plaisaient à ma fille: âge, fortune, inclination, tout se rapportait entre vous deux, tout semblait assurer votre bonheur et celui de vos mères; car tu sais bien que les mères

ne sont heureuses que quand les enfans sont contens. Juge du chagrin que j'aurais de renoncer à de si douces espérances.

ARLEQUIN.

Et bien je suis fâché de vous dire que vous ne risquez rien d'avoir du chagrin.

MATHURINE.

Peut-être aussi t'affliges-tu sans sujet. Les amoureux et les enfans pleurent souvent à propos de rien : tu es bien amoureux, et tu es un peu enfant.

ARLEQUIN.

Je suis oublié de votre fille, et voilà ce qu'il y a de pis. Depuis que ce monsieur Duval, le neveu de notre bailli, est arrivé de Paris, avec son catogan, son gilet à fleurs, sa petite badine, et son air d'importance et d'impertinence, votre fille n'est plus la même. Elle est toujours avec monsieur Duval ; elle apprend toutes les chansons qu'il dit ; elle rit de tous les contes qu'il fait. Dimanche dernier ils ont toujours dansé ensemble : moi, je pleurais derrière le joueur de violon ; elle ne s'en est seulement pas aperçue. Le soir, on a joué à colin-maillard : c'était moi qui étais le colin-

maillard; je l'ai resté toute la soirée, parce que vous sentez bien qu'on n'a plus ni bras ni jambes quand on est sûr de n'être plus aimé. J'entendais fort bien que mademoiselle Lucette et monsieur Duval se moquaient et riaient ensemble de moi : et quand je l'ai voulu reprocher à mademoiselle Lucette, pour toute justification, elle m'a dit que j'avais triché, puisque j'y avais vu clair. C'est-il clair, madame Mathurine?

MATHURINE.

Tout cela peut être un enfantillage que tu auras pris trop au sérieux. Au lieu de gronder Lucette, il vaudrait mieux faire semblant de ne t'apercevoir de rien, et redoubler d'efforts pour être aimable.

ARLEQUIN.

Mon dieu! madame Mathurine, je ne la gronde jamais : je pleure quelquefois, parce que je ne peux pas empêcher les larmes de venir; mais sitôt que mademoiselle Lucette me regarde, je me mets tout de suite à rire, de peur que cela ne l'impatiente. Quant à être aimable, dame! je fais ce que je peux, madame Mathurine; je mets tous les jours mon

habit des dimanches : vous le voyez bien. Ma mère m'a donné tous ses joyaux; je ne les tiens pas dans mon coffre, je les porte tous sur moi : je me fais le plus brave que je peux. Mais je n'ai point de catogan, comme monsieur Duval; je ne sais pas siffler tous les petits airs qu'il siffle. Il a appris à Paris je ne sais combien de chansons, qu'il compose ensuite dans le moment pour mademoiselle Lucette. Je n'en sais point, moi : j'ai voulu essayer d'en composer une; j'y ai passé toute ma journée d'hier; mais je n'ai pu trouver autre chose, sinon que, J'aime Lucette plus que ma vie. Quand j'ai dit cela une fois, bonsoir, j'ai dit tout ce que je savais.

MATHURINE.

Tu m'affliges beaucoup, mon ami; car ce petit Duval ne convient point du tout à ma fille.

ARLEQUIN.

Non, sûrement.

MATHURINE.

C'est un assez mauvais sujet...

ARLEQUIN.

Je vous en réponds.

MATHURINE.

Que son séjour à Paris n'a fait que gâter encore.

ARLEQUIN.

Oh! je le sais de très-bonne part.

MATHURINE.

Il est d'une jolie figure.

ARLEQUIN.

Ma foi, comme cela : je ne le trouve pas joli, moi.

MATHURINE.

Il a de l'esprit.

ARLEQUIN.

Tout le monde le dit; mais savoir si c'est vrai.

MATHURINE.

Toutes les jeunes filles du village courent après lui.

ARLEQUIN.

Qu'elles courent, je ne m'y oppose pas, pourvu que Lucette se tienne tranquille.

MATHURINE.

Duval n'est pas riche.

ARLEQUIN.

Ça n'a rien que son catogan.

MATHURINE.

Ma voisine, qui le connaît bien, m'a dit qu'il était fort intéressé, et que la dot de ma fille lui plaisait pour le moins autant que son visage.

ARLEQUIN.

Oh! tous ces drôles-là qui aiment l'argent n'ont point de goût.

MATHURINE.

Écoute, il ne faut pas encore nous désespérer. Lucette a pu être flattée de la préférence que lui a donnée monsieur Duval sur toutes les filles du village. Chez nous autres femmes, mon ami, la vanité est presque toujours la cause de toutes nos sottises. Lucette n'en est pas exempte : mais son cœur est bon, j'en suis sûre; et avec un bon cœur et une bonne mère, une fille revient toujours. Tu sais comment j'ai élevé Lucette. J'ai commencé par lui persuader la vérité : c'est que je l'aime beaucoup plus qu'elle ne peut s'aimer elle-même. D'après cette idée, sa confiance en moi est sans bornes; elle me dit tout ce qu'elle pense. Je saurai bientôt quelle espèce de sentiment elle a pour Duval; et sois bien

sûr que je ne négligerai rien pour la rendre à la raison et à toi.

ARLEQUIN.

Oh! si vous allez me mettre en compagnie avec la raison, vous ne ferez rien qui vaille. Je ne veux pas que votre fille m'aime par raison; je veux que ce soit par plaisir, comme c'était autrefois. Tenez, madame Mathurine, je ne suis point du tout d'avis que vous alliez prêcher mademoiselle Lucette : tous ces sermons-là me feront du tort. Vous feriez beaucoup mieux de m'enseigner la manière d'être plus gentil que je ne suis; d'avoir de l'esprit... de petites façons... de petites grâces... enfin toutes ces drôleries-là dont vous faites tant de cas, vous autres. J'ai déjà prié ma mère de me les apprendre; mais ma mère dit qu'il ne me manque rien, et que je suis charmant.

MATHURINE.

Elle a raison, ta mère; et je t'en dirai autant.

ARLEQUIN.

Oh! c'est que vous êtes aussi ma mère, vous. Je ne vous crois pas plus l'une que l'autre. Pardi oui! voilà une belle manière d'être charmant, qui plaît aux mères, et ne plaît

pas aux filles! Comment! madame Mathurine, vous ne voulez pas me donner quelques bons avis?

MATHURINE.

Quels avis veux-tu que je te donne?

ARLEQUIN.

Mais on vous a fait l'amour tout comme à une autre. Vous pouvez bien vous souvenir de ce qui vous plaisait le mieux; dites-le-moi, je le ferai pour plaire à votre fille.

MATHURINE.

Là-dessus, mon enfant, il n'y a point de règle sûre; et ce qui plaît à l'une ennuie l'autre. Mais j'entends Lucette; laisse-moi seule avec elle, je vais travailler pour toi.

ARLEQUIN.

Ah çà! n'allez pas lui dire que je vous ai parlé de rien, parce qu'elle m'en voudrait peut-être; et j'aimerais mieux qu'elle me fît souffrir toute ma vie que de la mettre en colère un seul moment.

MATHURINE.

Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN, regardant venir Lucette.

La voilà qui approche. Mon Dieu! comme

elle est jolie! Madame Mathurine, c'est tout votre portrait au moins. (Il soupire.) Ce drôle de Duval me fera mourir de chagrin.

MATHURINE.

Et non, te dis-je; j'y mettrai ordre.

ARLEQUIN.

Ah! je vous en prie, occupez-vous-en, quand ce ne serait qu'à cause de ma mère, qui mourra de chagrin d'abord si elle ne me voit pas heureux. Adieu, madame Mathurine. (Il s'en va en soupirant.)

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

ARLEQUIN, revenant.

Eh! comment avez-vous dit?

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

ARLEQUIN.

Ah! j'aime bien cet adieu-là. (Il sort.)

SCÈNE II.

MATHURINE, LUCETTE.

LUCETTE, *embrassant sa mère.*

Bonjour, ma mère : Arlequin n'était-il pas avec vous?

MATHURINE.

Oui, ma fille.

LUCETTE.

Il vous a peut-être fait des plaintes de moi.

MATHURINE.

Non, il ne m'en a fait que de lui-même. Il a peur de t'avoir déplu.

LUCETTE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MATHURINE.

Je l'ai rassuré. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai?

LUCETTE.

Depuis quelque temps il est bien moins aimable.

MATHURINE.

Bon! tu ne me l'as pas encore dit, toi qui me dis tout.

LUCETTE.

Oh! c'est que cela serait bien long à vous racouter.

MATHURINE.

Mais nous avons le temps.

LUCETTE.

Tenez, ma mère, c'est qu'il ne faut pas croire que monsieur Arlequin soit sans défauts, au moins. Depuis quelques jours je lui en ai découvert beaucoup.

MATHURINE.

Dis-les moi donc, je t'en prie.

LUCETTE.

Il a le cœur excellent, c'est vrai; c'est le plus honnête garçon du monde, c'est encore vrai; il aime sa mère de toute son âme; il vous aime de même; il se jetterait au feu pour moi : je conviens de tout cela, parce que je suis juste, moi. Mais...

MATHURINE.

Eh bien! ses défauts?...

LUCETTE, embarrassée.

Ses défauts... c'est que... je crois que je ne l'aime plus.

MATHURINE.

Celui-là est le pire. Mais tu fais bien de m'en avertir, parce qu'à nous deux nous verrons bien mieux le parti qu'il faudra prendre, s'il nous est impossible de corriger Arlequin de ce défaut-là.

LUCETTE.

Que vous êtes bonne, ma mère! j'avais peur que cela ne vous fâchât.

MATHURINE.

Tu me connais bien mal, Lucette: rien ne peut me fâcher, quand c'est ma fille qui me le dit; comme rien ne peut me plaire, quand c'est un autre.

LUCETTE, l'embrassant.

Ah! vous savez que je ne vous cache rien.

MATHURINE.

Revenons à ton amour: tu n'en as donc plus pour Arlequin?

LUCETTE.

Je ne vous assurerai pas la chose; mais voici tout bonnement ce qui m'arrive. Monsieur Duval est un très-joli garçon, qui a beaucoup d'esprit, qui a vécu dans le beau monde à Paris, où il m'a dit que toutes les dames de la

cour étaient folles de lui : ce monsieur Duval est amoureux de moi; toutes les filles du village en crèvent de dépit, cela me fait plaisir; Arlequin en a du chagrin, cela me fait peine : je ne sais comment arranger tout cela. Je voudrais bien aimer toujours Arlequin; mais je voudrais aussi être toujours aimée de monsieur Duval.

MATHURINE.

C'est difficile, mon enfant. Mais, en supposant que cela pût s'arranger, ton cœur ne te ferait-il pas quelque petit reproche?

LUCETTE.

Non, ma mère, parce que je vous le dirais; et dès-lors il n'y aurait plus de mal.

MATHURINE.

Il est certain que je le préviendrais, en te faisant voir combien tu serais injuste; car chacun de tes deux amans te donnerait son cœur tout entier; et toi, tu ne pourrais donner à chacun d'eux que la moitié du tien : ce marché serait-il égal?

LUCETTE.

Non, assurément : je tricherais; et cela n'est pas honnête. Il faut donc que je me décide entre Arlequin et M. Duval?

MATHURINE.

Je le crois; et je te conseille, quand tu te seras décidée, de ne plus changer, car ce serait encore une injustice.

LUCETTE.

Comment cela?

MATHURINE.

C'est bien aisé à comprendre. Quand le seigneur du village m'a donné sa ferme, il m'a dit : Madame Mathurine, je vous donne tant de journaux à faire valoir, et vous me rendrez tant d'écus par an. Si, au moment de la moisson, il venait me dire : Je vous rends vos écus et je reprends mes journaux, n'est-il pas vrai qu'il agirait en malhonnête homme, puisque c'est la moisson qui doit me payer, non-seulement de mes écus, mais de mes peines et de mon travail.

LUCETTE.

Sans doute.

MATHURINE.

Et bien, quand tu auras choisi ton amoureux, et que tu lui auras dit : Je reçois votre amitié, et je vous donne la mienne; si, au moment où il compte t'épouser, tu vas lui dire :

Je vous rends votre amitié, et je veux reprendre la mienne, tu fais le même trait que le seigneur, c'est-à-dire, une très-grande injustice.

LUCETTE.

Vous avez raison, ma mère. Ah! mon Dieu! comme il est difficile d'être juste!

MATHURINE.

Pas tant que tu le crois.

LUCETTE.

Mais, ma mère, vous me faites penser à une chose : j'avais déjà donné mon amitié à Arlequin.

MATHURINE.

Je le sais bien : apparemment que tu as de bonnes raisons pour la reprendre.

LUCETTE.

Non, je n'en ai point de raisons; et voilà ce qui me fâche.

MATHURINE.

Consulte bien ton cœur.

LUCETTE.

Mon cœur est pour Arlequin, ce n'est pas là l'embarras. Mais c'est que si je congédie monsieur Duval, il deviendra l'amoureux de

quelque fille du village, qui croira me l'avoir enlevé, et à cause de cela être plus jolie que moi : cela n'est point agréable, ma mère.

MATHURINE.

N'as-tu que cette raison ?

LUCETTE.

Oh ! j'en ai encore une autre : c'est que j'ai tort avec Arlequin ; il faudrait en convenir ; et je ne peux pas souffrir cela. Cependant... Mais j'entends quelqu'un. C'est monsieur Duval qui m'apporte un bouquet.

SCÈNE III.

MATHURINE, DUVAL, LUCETTE.

DUVAL, *d'un ton très-fat.*

Oui, mademoiselle. (*à Mathurine.*) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (*à Lucette.*) Depuis que vous m'avez permis de vous offrir des fleurs, elles viennent d'elles-mêmes dans le jardin de mon oncle.

LUCETTE.

Vous êtes bien honnête, monsieur Duval.

MATHURINE, *à part.*

Ces fleurs là vont détruire tout mon ouvrage.

DUVAL.

J'espère que madame Mathurine me permettra bien de faire deux parts de mon bouquet. Je mettrai d'un côté les roses pour la mère, et de l'autre les boutons pour la fille : chacune aura ce qui lui ressemble; quoique en vérité, quand vous êtes près l'une de l'autre, je vous prends toujours pour les deux sœurs, et j'ai de la peine à distinguer l'aînée.

LUCETTE.

Ma mère, entendez-vous?

MATHURINE.

Tenez, monsieur Duval, vous croyez me faire un compliment, et vous vous trompez. Je serais bien fâchée d'être sa sœur, car je ne serais plus sa mère; et je ne connais pas dans le monde un nom plus doux, ni un plus bel état.

DUVAL.

En ce cas, les roses vous appartiennent.

(Il chante, à Mathurine.)

En approchant de vous ces fleurs,
Vous allez ternir leurs couleurs,
Bien moins brillantes que les vôtres.

(à Lucette.)

Ces tendres boutons s'ouvriront
Quand sur votre sein ils seront
Accompagnés de quelques autres.

LUCETTE.

Eh bien! ma mère, a-t-il de l'esprit?

DUVAL.

A propos, madame Mathurine, mon oncle m'a chargé de vous dire qu'il avait trouvé, dans de vieux papiers, un titre par lequel vous avez des droits certains sur les biens d'un nommé Arlequin, un paysan de ce village, une espèce d'imbécile, à ce qu'on dit. Mon oncle vous offre de commencer le procès, et vous répond de le gagner.

MATHURINE.

Monsieur votre oncle a bien de la bonté.

DUVAL.

Cela vaut la peine d'y penser. (à Lucette.) Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ce matin?

LUCETTE.

Non.

DUVAL.

J'ai reçu une lettre fort tendre de la fille de ce gros paysan... comment l'appelez-vous donc?... qui a l'honneur de vous appartenir.

LUCETTE.

Qui? mon oncle Thomas?

DUVAL.

Justement. Sa fille, qui n'est pas trop mal, en vérité, m'écrit qu'elle m'adore; que mon amour pour vous la fait mourir de chagrin; qu'elle est fille unique et fort riche; qu'elle s'estimera la plus heureuse des femmes, si je veux bien... (Il s'aperçoit que Mathurine l'écoute, et il s'interrompt pour lui dire :) Mon oncle m'a recommandé de vous dire, au sujet de ce titre, que son frère, procureur à Paris, vous servira de tout son cœur. Et c'est un homme sur lequel on peut compter, un homme du plus grand mérite : il a ruiné plus de vingt familles avec bien moins de moyens que ce titre-là n'en fournit.

MATHURINE.

Oh! je le crois.

DUVAL.

Je vous conseille de vous en occuper. (à Lucette.) J'ai répondu que mon cœur était pris; que je la plaignais de toute mon âme; mais que j'avais déjà l'habitude de vous faire des sacrifices, puisqu'enfin vous seule m'empêchiez de retourner à Paris, où cinq ou six femmes de la première volée sont malades

de mon absence... (à Mathurine.) Que faudra-t-il dire à mon oncle?

MATHURINE.

Vous le remercierez de ma part, et vous lui direz qu'avant toutes choses je serais bien aise de voir le titre dont il s'agit. Si vous voulez me l'apporter tantôt, nous en raisonnerons ensemble.

DUVAL.

Écoutez, c'est aujourd'hui dimanche : tout le monde est déjà assemblé sur la place pour danser ; je vais y mener mademoiselle Lucette, et de là je cours chercher le titre, que je vous apporte dans l'instant.

LUCETTE.

Mais vous reviendrez danser après?

DUVAL, à demi-voix.

N'en doutez pas. (haut.) Mademoiselle, il faut que les affaires marchent avant les plaisirs : mais on peut tout arranger en s'y prenant bien.

MATHURINE.

Je vais vous attendre ici.

LUCETTE, à sa mère.

Comme il est raisonnable pour son âge, et comme il est poli!

DUVAL.

Eh bien! venez-vous sur la place; je suis sûr que tout le monde vous désire.

(Il chante.)

Allons danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déjà les chalumeaux.

A tous les jeux que l'on apprête
Vous seule donnez des appas:
Si l'on ne vous y voyait pas,
Dimanche ne serait point fête.

LUCETTE, à Mathurine.

Comme il est aimable! Oh! ma mère, me voilà décidée; et vous n'avez qu'à dire à l'autre de prendre son parti. (Lucette donne le bras à Duval, et ils s'en vont.)

(Ils chantent, en sortant.)

Allons danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette;
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déjà les chalumeaux.

SCÈNE IV.

MATHURINE.

Tout est perdu, ma fille aime Duval ; et ce qui la séduit en lui me prouve clairement qu'elle sera malheureuse. Si je voulais me servir un moment de mon autorité de mère, je suis bien sûre que Lucette obéirait. Obéir! ce mot-là tue tout. D'ailleurs c'est un mauvais moyen. En m'opposant à son amour, je ne le rendrai que plus fort; je ferai haïr Arlequin en ordonnant qu'il soit aimé. Ah! Lucette, Lucette, je ne veux que te rendre heureuse; et pour y parvenir il faut que je ruse avec toi! Hélas! que nous payons cher le bonheur d'avoir des enfans! A peine sont-ils nés, que mille maux les menacent : ils n'en souffrent que lorsque ces maux sont venus; leur mère en souffre même avant qu'ils viennent. Dans la jeunesse, des dangers plus grands; passionnés pour tout ce qui peut leur nuire, travaillant avec ardeur à devenir malheureux, et ne se souvenant de leur mère que quand

ils ont à l'affliger. Je sais tout cela ; je me le répète souvent ; et un sourire de ma fille me le fait toujours oublier. Allons, prenons courage : puisque nous les aimons tant, il faut cependant bien que le plaisir passe la peine. Mais voici ce pauvre Arlequin ; il me fait pitié.

SCÈNE V.

MATHURINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ah mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis à plaindre !

MATHURINE.

Qu'as-tu donc, mon ami ? tu pleures.

ARLEQUIN.

Sans doute, je pleure ; et je n'en ai que trop sujet.

MATHURINE.

Que t'est-il arrivé ?

ARLEQUIN.

Vous savez bien ce sansonnet que j'élevais depuis plus d'un an, et qui disait si bien : J'aime Lucette, j'aime Lucette...

MATHURINE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Eh bien ! comme mademoiselle Lucette a l'air de ne plus m'aimer, j'ai cru que c'était le moment de lui donner le sansonnet, afin qu'au moins elle se souvînt de moi, quand le sansonnet lui dirait : J'aime Lucette. En conséquence, je l'ai tiré de sa cage, je lui ai attaché à la pate le plus beau ruban de ma mère, et j'ai été pour le porter à mademoiselle votre fille... Ah mon Dieu ! mon Dieu ! c'est bien à présent qu'il n'y a plus d'espérance ! (Il pleure.)

MATHURINE.

Eh bien ! as-tu vu ma fille ?

ARLEQUIN.

Sûrement, je l'ai vue ; je l'ai rencontrée avec monsieur Duval, qui s'en allait à la danse. Pardi ! ils chantaient tous deux comme deux rossignols : cela m'a fait un peu de peine ; mais cependant je n'ai pas dit autre chose que d'ôter mon chapeau, et j'ai présenté le sansonnet à mademoiselle Lucette. Ah ! c'est là, c'est là que j'ai bien vu que j'étais perdu !

MATHURINE.

Explique-toi donc, car tu m'impatientes. Que t'a dit ma fille?

ARLEQUIN.

Ce qu'elle m'a dit? Je le sais bien ce qu'elle m'a dit; et je m'en souviendrai longtemps.

MATHURINE

Mais, si tu veux que je le sache, il faut aussi me le dire.

ARLEQUIN.

Elle m'a dit qu'elle n'aimait point tous ces animaux-là qui disaient toujours la même chose : ainsi, a-t-elle ajouté, vous et votre sansonnet pouvez-vous aller promener; je vous donne la clef des champs. En disant ces paroles, elle a lâché le ruban, et le sansonnet s'est envolé, en répétant : J'aime Lucette, j'aime Lucette.

MATHURINE.

Ce trait-là n'est pas de ma fille. Et qu'as-tu fait?

ARLEQUIN.

Moi, je n'ai pas pu m'envoler : je suis resté pétrifié; et, malgré cela, mon cœur di-

sait toujours comme le sansonnet : J'aime Lucette.

MATHURINE.

C'est ce malheureux Duval qui a sûrement engagé ma fille à une si mauvaise action.

ARLEQUIN.

Oh! madame Mathurine, tout est fini : ce dernier trait me fait voir clair; votre fille ne m'aime plus du tout. Il faut que je prenne mon parti; et il est pris.

MATHURINE.

Je n'ose te donner beaucoup d'espérance, il ne m'en reste guère à moi-même. Cependant...

ARLEQUIN.

Oh! après l'histoire du sansonnet, il n'y a plus de *cependant;* mon parti est pris, madame Mathurine, mon parti est pris. Dès que le sansonnet a vu qu'on ne l'aimait plus, il s'en est allé tout de suite : le sansonnet a eu raison.

MATHURINE.

Écoute-moi : j'imagine un moyen dont l'exécution est difficile; je risque même beaucoup à l'entreprendre : mais s'il me réussit,

avant la fin du jour nous serons tous heureux.

ARLEQUIN.

Excepté moi.

MATHURINE.

Le serions-nous sans toi, nigaud? Mais, n'est-ce pas Duval qui vient là-bas?

ARLEQUIN.

Eh! mon Dieu oui; cette figure-là me poursuit toujours.

MATHURINE.

Laisse-nous seuls; je vais lui tendre un piége où j'espère qu'il sera pris. Va m'attendre chez ta mère.

ARLEQUIN.

Oh! je n'attends plus, je suis décidé. Mais je vous reverrai, madame Mathurine, je vous reverrai; car je vous aime beaucoup, et je viendrai vous dire adieu. Adieu, madame Mathurine; je viendrai vous dire adieu. (Il sort.)

SCÈNE VI.

MATHURINE.

Voici Duval. Il doit être bien difficile de le tromper. Puisse ma tendresse pour ma fille me donner tout l'esprit dont j'ai besoin!

SCÈNE VII.

MATHURINE, DUVAL.

MATHURINE.

Ah! vous voilà, monsieur Duval; je ne vous attendais plus.

DUVAL.

J'avais à vous remettre quelque chose qui peut vous être utile; vous m'avez promis de causer avec moi : voilà deux motifs bien puissans pour me rappeler près de vous.

MATHURINE.

Oui : mais vous étiez avec ma fille, et je m'étonne que vous vous soyiez souvenu de moi.

DUVAL.

Il est certain qu'en regardant mademoiselle Lucette il est permis de tout oublier : elle vous ressemble beaucoup.

MATHURINE.

Ah! monsieur Duval, vous lui volez cette douceur-là. Pour ne plus vous obliger à mentir, parlons d'autre chose. Où est ce titre avec lequel je pourrais réclamer les biens de la famille d'Arlequin?

DUVAL.

Le voici, madame. (Elle veut le prendre, Duval s'y oppose.) Mais je ne peux vous le laisser qu'autant que vous en ferez usage, et que mon oncle sera chargé du procès : telle est sa volonté, que je n'ai pu faire changer. Si, par exemple, vous veniez à marier mademoiselle votre fille, et que vous fussiez bien aise d'augmenter sa dot en lui abandonnant ce titre, alors mon oncle se ferait un plaisir de vous le céder.

MATHURINE.

On ne peut pas être plus obligeant. Mais, monsieur Duval, ce titre est personnel à moi; c'est à moi seule qu'il appartient : il ne pour-

rait servir à ma fille que dans le cas où je la ferais mon héritière en la mariant.

DUVAL.

Cela va sans dire : mais personne ne doute de vos intentions à ce sujet. On vous connaît trop bien, madame Mathurine, pour n'être pas sûr que vous donnerez tout à mademoiselle Lucette; que vous lui laisserez choisir l'époux qui lui plaira; et qu'enfin vous n'avez amassé vos richesses que pour avoir le plaisir de lui en faire une dot.

MATHURINE.

Il est certain que sans moi ma fille n'aurait pas grand'chose. Son père était pauvre quand je l'épousai; je fis sa fortune : plaisir bien doux, monsieur Duval, plaisir que je n'ai éprouvé qu'une fois, et qui est le plus grand, sans doute, que la richesse puisse donner!

DUVAL.

Vous retrouverez ce plaisir, madame Mathurine, vous le retrouverez quand vous direz à l'époux qu'aura choisi mademoiselle Lucette : Mon ami, tu es aimable, et ma fille t'aime; c'est son métier : mais tu es pauvre,

et je te donne toute ma fortune; voilà le mien. En prononçant ces paroles, vous remettrez dans ses mains vos contrats, vos baux, vos billets, votre argent; vous jouirez de sa surprise, de sa reconnaissance. Ah! quel moment, madame Mathurine, quelle satisfaction pour monsieur votre gendre et pour vous! Tenez, moi, je suis né très-sensible; et mon cœur est ému à cette seule idée. Il me semble que je vois tout cela; et je sens la joie... les transports... le plaisir... Oh! c'est un beau moment, madame Mathurine!

MATHURINE.

J'en conviens. Mais je n'ai pas trente-quatre ans; j'ai un cœur tout comme une autre : il est possible que je trouve quelqu'un qui me plaise; il est encore possible que je plaise à quelqu'un : n'est-il pas vrai, monsieur Duval?... On a vu des choses plus extraordinaires.

DUVAL.

Pour cela, madame, ce ne serait point du tout singulier.

MATHURINE.

Et bien, si après avoir mis d'un côté le bien qui revient à ma fille, je mettais d'un

autre le reste de ma fortune, qui est quatre fois plus considérable, et, par là-dessus, le titre que vous tenez; que je vinsse, avec cette dot, à trouver un aimable garçon,... comme vous, je suppose; il ne faut pas que cela vous fâche, ce n'est qu'une supposition; et que je vous dise : Mon cher ami, vous me plaisez, c'est votre métier; je vous épouse, c'est le mien; je vous donne tout ce que j'ai, c'est mon plaisir; et qu'en prononçant ces mots, je vous misse en possession de tous mes biens, de tout mon argent, de tous mes contrats : c'est une supposition, comme vous entendez bien; mais vous conviendrez que, dans cette supposition-là, je jouirais bien mieux de la surprise, de la joie, de la reconnaissance de celui que j'enrichirais. Ah! quel moment, monsieur Duval, quelle satisfaction pour mon époux et pour moi! Tenez, je ne le cache pas, je suis encore sensible; et mon cœur tressaille un peu à cette idée : il me semble que j'y suis... et je sens... en vérité... Oh! c'est un joli moment, monsieur Duval!

DUVAL.

Oui, oui, madame Mathurine; et plus joli

encore pour celui qui le passerait avec vous, que pour vous-même.

MATHURINE.

Allons donc, vous vous moquez. Parlons de quelqu'un qui vaut bien mieux que moi, de ma fille : car, si je m'occupe jamais de la supposition que j'ai faite, ce ne sera qu'après l'avoir établie. Tous mes arrangemens sont pris là-dessus : l'argent qui lui revient est prêt; j'y ajouterai même quelque chose, parce qu'une mère est toujours obligée de faire plus que son devoir; on me permettra de disposer ensuite de ce qui me reste en faveur de la personne que mon cœur aimera le plus.

DUVAL.

Vous raisonnez si bien, madame Mathurine, que chacune de vos paroles pénètre jusqu'à mon âme. Mais votre grand malheur, celui dont je ne puis me consoler, c'est que vous êtes trop riche. Comment voulez-vous qu'un amant un peu délicat ose vous faire sa cour ?

MATHURINE.

Oh! vous sentez bien que je n'irai pas ra-

conter ainsi toutes mes affaires à un homme qui pourrait m'aimer. Je vous ai tout dit à vous, parce que l'on ne peut se flatter de rien avec un homme aussi couru, avec l'amant fidèle de mademoiselle Lucette. Allons, allons, changeons de propos, car cela m'impatiente. Vous venez ici me demander ma fille, me dire qu'elle vous aime, et que vous l'adorez. Eh bien ! tant mieux pour vous. Je vous la donne, sa dot est prête, le mariage se fera quand vous voudrez.

DUVAL.

Mais, madame Mathurine, qui vous dit un mot de cela? Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre un moment, et de me croire?

MATHURINE.

Vous croire, c'est bien fort. Mais, voyons, dépêchez-vous.

DUVAL.

Il y a trois mois que je suis dans ce village, et que je pourrais être à Paris, où je jouis, sans vanité, d'une existence fort agréable. Il faut donc qu'un puissant motif me retienne ici; et ce motif, que peut-il être, sinon l'amour?

MATHURINE.

Eh! je le sais, monsieur, je le sais; ce n'est pas la peine de me le répéter.

DUVAL.

Non, vous ne le savez pas; je n'ai jamais osé vous le dire : mais daignez l'apprendre aujourd'hui, puisque vous n'avez pas voulu le deviner. En arrivant dans ce village, je vis une veuve de trente ans, à peu près, plus jolie, plus fraîche que toutes les filles de quinze: un visage rond, un nez retroussé, des yeux vifs et spirituels, trente-deux dents bien blanches et bien rangées, l'air de la franchise et de la gaieté; avec tous ces charmes, un caractère d'or, bon, vrai, sensible, passionné pour faire du bien. Vous jugez que cet être-là me tourna la tête. Mais comment oser le lui dire, moi, jeune étourdi, sans figure, sans esprit, sans aucun de ces agrémens qui compensent le défaut de fortune? Je résolus donc de ne jamais parler à cette veuve de l'amour qu'elle m'avait inspiré. Peu de jours après je rencontre une jeune fille qui lui ressemblait à s'y méprendre; cette seule raison me la fait préférer à toutes les beautés du village : je la dis-

tingue, je lui marque des attentions; elle m'accueille, elle accepte mon hommage; et moi, n'osant porter mes vœux jusqu'à l'original, je me trouve trop heureux de les adresser au portrait. Voilà l'histoire de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MATHURINE.

Monsieur Duval, il est impossible de se fâcher d'une pareille déclaration, surtout quand on n'a pu s'empêcher de laisser voir qu'on la désirait. Mais enfin c'est le portrait que vous voulez, c'est le portrait qu'il vous faut; et vous ne seriez pas homme à le sacrifier à l'original.

DUVAL.

Ah! dites un mot, un seul mot, et vous verrez...

MATHURINE.

Vous abusez de vos avantages. Mais écoutez, monsieur Duval : vous m'avez raconté l'histoire de vos amours; il faut que je vous raconte la mienne. Quand mon mari vint à m'aimer, il faisait la cour à une petite paysanne du village, qui apparemment me ressemblait aussi. Je lui fis entendre que je n'aimais point ces distractions; et j'exigeai qu'il

écrivît à mon portrait une lettre bien claire, par laquelle il lui annonçait qu'il ne l'avait jamais aimée, et que tout son cœur était à moi.

DUVAL.

Quel fut le prix de ce sacrifice?

MATHURINE.

Ma main.

DUVAL.

Vous lui signâtes sans doute, en même temps qu'il écrivit la lettre, une promesse de l'épouser le lendemain.

MATHURINE.

Le jour même.

DUVAL.

Avez-vous une plume et de l'encre chez vous?

MATHURINE.

Tout ce qu'il faut.

DUVAL.

Donnez-vous la peine de passer dans votre maison; nous terminerons notre conversation par écrit.

MATHURINE.

De tout mon cœur, monsieur Duval : eh!

que ne parlez-vous? Souvenez-vous cependant qu'avant tout il faut que ma fille soit mariée, et que le titre soit dans mes mains.

DUVAL.

Avant tout il faut vous plaire et vous adorer à jamais. (Ils entrent dans la maison.)

SCÈNE VIII.

LUCETTE.

Duval est avec ma mère; sans doute il lui demande ma main. Je ne sais si j'en serai bien aise. Duval est aimable; mais son cœur ne vaut pas son esprit : il a trop ri quand j'ai lâché le sansonnet d'Arlequin. Ah! ce que j'ai fait là n'était pas bien. Je vois encore ce pauvre malheureux, interdit, les larmes aux yeux, me regardant sans se plaindre : ce souvenir fait couler les miennes. Ah! qu'on est malheureux quand on a fait quelque chose de mal! on y pense toute la journée... C'est ce Duval qui l'a exigé. Quand j'aimais Arlequin, il n'exigeait jamais rien qui pût me donner

du chagrin... Je ne sais que faire ; je suis bien à plaindre. Il faut attendre ma mère; je lui dirai tout; cela me soulagera.

SCÈNE IX.

LUCETTE, ARLEQUIN, en habit de dragon, avec le casque et le sabre.

LUCETTE.

Mais que vois-je ? C'est Arlequin!... Oui, c'est lui... je ne me trompe pas. Et comment...?

ARLEQUIN, se retirant.

Je vous demande pardon, mademoiselle, c'est madame votre mère que je cherchais.

LUCETTE.

Arlequin, arrêtez, répondez-moi. Que veut dire cet habit? que vous est-il arrivé? Je tremble de frayeur.

ARLEQUIN.

Ne tremblez pas, mademoiselle, ne tremblez pas, je n'ai pas le projet de tuer monsieur Duval; je ne veux la mort de personne que la mienne.

LUCETTE.

Mais expliquez-vous donc, et tirez-moi

d'inquiétude. Pourquoi cet uniforme? Vous êtes-vous engagé?

ARLEQUIN.

Engagé! je l'étais avec vous : c'était tout mon bonheur, c'était toute ma joie... Vous m'avez donné mon congé; vous m'avez cassé avec ignominie : j'ai été chercher un autre capitaine, bien moins aimable, mais un peu plus sûr.

LUCETTE.

Est-il possible que vous ayiez fait cette folie? est-il possible...?

ARLEQUIN.

Mademoiselle, j'ai fait quelquefois des folies plus dangereuses; car enfin je n'ai engagé que ma vie à mon capitaine : ce qui peut m'arriver de pis, c'est de la perdre; et une fois mort, on ne souffre plus. Mais quand on engage son cœur, quand on le donne, quand on le livre tout entier à celle que l'on chérit plus que soi-même, et qu'après l'avoir accepté, elle le dédaigne, le déchire, le pique de cent coups d'épingle dans les endroits qu'elle connaît les plus sensibles, mademoiselle, cela fait plus de mal que de

mourir, et cela fait mal bien plus long-temps.

LUCETTE.

Et que dira votre mère? Vous ne songez pas qu'en m'abandonnant vous l'abandonnez aussi?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas moi qui vous abandonne, puisque je vous emporte dans mon cœur, et que vous m'avez dit : Va-t'en. Quant à ma mère, je n'ai point d'excuse, je le sais, et j'en pleure. Mais madame Mathurine la consolera, prendra soin d'elle pendant mon absence. Je venais l'en prier, je venais lui demander de remplir ma place auprès de ma mère. Ce n'était pas vous que je cherchais, mademoiselle; je voulais partir sans vous voir.

LUCETTE.

Partir! Quoi! vous voulez partir dès aujourd'hui?

ARLEQUIN.

Tout à l'heure. Il le faut bien : le capitaine m'a dit que le général était à la veille de donner bataille, et qu'il n'attendait plus que moi pour cela. Vous jugez bien que je

ne peux pas faire attendre cet honnête homme.

LUCETTE.

Mais, Arlequin, l'on vous a trompé. Soyez sûr...

ARLEQUIN.

Oh! je le sais bien que l'on m'a trompé; mais ce n'est pas le capitaine. Mademoiselle, ne me retenez pas plus long-temps : je vous le répète encore, ce n'est pas vous que je cherchais; c'est madame Mathurine, votre mère, à qui je veux remettre ce papier. Est-elle chez elle?

LUCETTE.

Elle est en affaire. (Arlequin s'en va.) Vous me quittez donc?

ARLEQUIN, s'arrêtant.

Je tâche de m'en aller, mais je ne vous quitte pas.

LUCETTE.

Arlequin!...

ARLEQUIN, revenant.

Hé bien?

LUCETTE.

Que je suis malheureuse!

ARLEQUIN.

Je n'aurais jamais cru que c'eût été à moi de vous consoler aujourd'hui.

LUCETTE.

N'en parlons plus, puisque votre parti est pris... (Elle pleure.) Dites-moi seulement ce que c'est que ce papier que vous voulez donner à ma mère.

ARLEQUIN, refusant de le montrer.

Oh! ce n'est rien, mademoiselle, ce n'est rien.

LUCETTE.

Comment! je ne peux pas le voir?

ARLEQUIN.

Vous le verrez quelque jour : ce n'est pas mon intention que vous le voyiez dans ce moment.

LUCETTE.

Je vous en prie.

ARLEQUIN.

Vous me priez! vous me priez de quelque chose! vous! voici donc encore un petit moment de bonheur.

LUCETTE.

Laissez-moi lire... (Elle prend le papier, et lit.)

« *Mon Testament.* » Comment! votre testament!

ARLEQUIN.

Sans doute : puisque l'on m'attend pour cette bataille, il faut bien mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

LUCETTE, lisant.

« Comme ainsi soit que, dès que l'on n'est plus aimé dans ce monde, on n'a rien de mieux à faire que d'en sortir, j'ai pris mon parti de profiter des bontés d'un capitaine qui veut bien m'envoyer à la bataille. J'espère qu'aussitôt que j'y serai arrivé mon affaire sera finie le plus promptement possible ; et c'est alors que je prie madame Mathurine, mère de mademoiselle Lucette, de vouloir bien être mon exécutrice testamentaire.

« D'abord, je demande pardon à ma mère de m'être fait tuer sans sa permission : mais comme c'est le premier chagrin que je lui ai donné, j'espère qu'elle me le pardonnera pour cette fois, l'assurant bien, du fond de mon âme, que jamais il ne m'arrivera plus de rien faire qui lui déplaise, et que je ne regrette de ce monde que le bonheur et le plaisir de l'aimer.

« Je donne et lègue à mademoiselle Lucette tout le bien paternel dont je peux disposer sans mettre ma mère mal à son aise, lui pardonnant ma mort et tout ce qu'elle m'a fait souffrir, et désirant de toute mon âme qu'elle soit heureuse avec celui qu'elle m'a préféré. Je mets pourtant la condition à ce legs, que le premier garçon de mademoiselle Lucette sera nommé Arlequin, et qu'elle pensera quelquefois à moi en aimant et en caressant Arlequin; ce qui m'empêchera de m'ennuyer dans l'autre monde.

« Je donne encore et lègue une petite pension alimentaire au petit chien Aza, que j'ai donné à mademoiselle Lucette; sentant fort bien que ce petit chien ne sera plus aimé de sa maîtresse, quand elle aura épousé mon rival, et ne voulant pas que ce bon petit chien, qui a été mon camarade, meure de faim pour avoir déplu comme moi.

« Voilà à quoi se réduisent toutes mes volontés : c'est la première et la dernière fois que j'en ai d'autres que celles de mademoiselle Lucette. »

« Signé ARLEQUIN. »

(Arlequin veut reprendre le testament, Lucette le retient.)

Arlequin, gardez votre bien; mais laissez-moi cet écrit : il ne me quittera jamais; je le lirai toute ma vie, du moins jusqu'à ce que mes larmes l'aient effacé.

ARLEQUIN.

Vos larmes! Quoi! vous pleurez! Et de quoi pleurez-vous? Que vous est-il arrivé, mademoiselle Lucette? Ah! parlez, contez-moi vos peines : j'ai bien cédé votre bonheur à M. Duval, mais je ne veux céder à personne vos chagrins.

LUCETTE.

Mon ami...

ARLEQUIN.

Oui, je le suis votre ami, je le suis toujours, je le serai tant que je vivrai. Vous n'avez plus voulu être mon amie, vous m'avez ôté votre amitié; c'est un bien grand malheur pour moi : mais ce qui l'a un peu allégé, c'est que je n'ai jamais pu vous ôter la mienne. Répondez-moi donc : qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous chagrine?

LUCETTE.

Le repentir, la honte d'avoir pu vous méconnaître un moment, d'avoir été ingrate en-

vers vous. Ma vanité, mon âge, m'ont égarée : mon cœur n'a pas été coupable, mon cœur vous a toujours aimé, Arlequin; soyez-en bien sûr; et cet amour si vrai...

ARLEQUIN.

Que dites-vous donc, Lucette? Répétez, répétez, je vous en prie. Je n'ai sûrement pas bien entendu. Vous m'aimeriez! vous m'aimeriez encore! Hélas! mon Dieu, votre changement a pensé me faire mourir de douleur; votre retour me ferait mourir de joie. Je n'ai pas besoin d'aller à la bataille, vous me tuerez quand vous voudrez.

LUCETTE.

Oui, je t'aime, je t'ai toujours aimé; je pleurerai toute ma vie le malheur de t'avoir perdu : je te le dis, je te le répète, je trouve du plaisir à te l'avouer dans l'instant où je n'espère plus de pardon, où je ne me flatte plus...

ARLEQUIN.

De pardon! ma bonne amie, qu'est-ce que c'est que ce mot-là? Quoi! j'allais mourir, tu m'accordes la vie, et tu me parles de te pardonner! Mais c'est à moi de te remercier, puisque c'est moi qui reçois ma grâce.

LUCETTE.

Quoi! tu daignerais...

ARLEQUIN.

Oui, je daignerai être heureux : car il ne faut pas t'abuser, toute perfide, toute infidèle que tu étais, je n'ai jamais pu te haïr. Tu l'aurais été cent fois davantage, que je t'aurais toujours chérie : il dépendait de toi, mon amie, de m'ôter mon bonheur, mais non pas mon amour.

LUCETTE, lui tendant la main.

Faisons-donc la paix, veux-tu?

ARLEQUIN.

De toute mon âme; mais vous ne danserez plus avec monsieur Duval?

LUCETTE.

Je ne lui parlerai de ma vie. Mais tu n'iras point à la guerre?

ARLEQUIN.

Ah dame! c'est difficile à arranger, à cause de ce général qui m'attend. Mais, écoute, je lui écrirai qu'il donne toujours sa bataille, parce que j'ai eu des affaires, et que je me suis arrangé avec toi; et s'il lui fallait absolument quelqu'un, nous pourrions lui envoyer à ma

place monsieur Duval. Ma mère arrangera tout cela avec le capitaine, qui est un bon homme.

LUCETTE.

Et le sansonnet?

ARLEQUIN.

Il est revenu chez nous. Ce drôle-là s'est douté que nous nous raccommoderions.

LUCETTE.

Puisque tu me pardonnes, je suis heureuse, et je te promets bien que monsieur Duval ne te donnera jamais de chagrin. Je veux lui déclarer devant toi...

SCÈNE X.

ARLEQUIN, LUCETTE, UN VALET DE FERME.

LE VALET, une lettre à la main.

Mademoiselle, voici un billet que monsieur Duval m'a chargé de vous remettre.

LUCETTE.

Je n'en ai que faire; vous pouvez le lui reporter.

LE VALET.

Oh! je m'en garderai bien, monsieur Duval me gronderait : il m'a dit de vous le donner, le voilà. Il faut que je m'accoutume à obéir à monsieur Duval; à présent qu'il va être le gendre de madame Mathurine, il nous ferait enrager tout à son aise.

ARLEQUIN.

Que parles-tu de gendre de madame Mathurine?

LE VALET.

Je dis ce qui est vrai, que monsieur Duval va épouser mademoiselle Lucette.

ARLEQUIN.

Monsieur Duval va épouser Lucette! Qui t'a dit cela?

LE VALET.

Je le sais bien, peut-être, puisque j'ai ordre d'aller chercher monsieur le tabellion pour le contrat de mariage, et d'amener en même temps les ménétriers. Madame Mathurine fait là une sottise. Si elle m'avait consulté, je lui aurais dit de vous donner plutôt sa fille; car, en vérité, quoique vous soyiez un petit peu innocent, je vous aimerais cent fois mieux

pour maître que ce petit freluquet. Mais je perds mon temps à babiller. Vous avez votre lettre ; bonsoir. Dieu vous maintienne en joie! (Il s'en va.)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LUCETTE.

ARLEQUIN.

Comment! vous me promettez de ne plus danser avec monsieur Duval, et vous allez vous marier avec lui!

LUCETTE.

Mon ami, je te réponds, je te jure, que je l'ignore; que ma mère ne m'en a pas parlé, et que rien au monde ne pourra m'y faire consentir.

ARLEQUIN.

Je vous crois, Lucette, je vous croirai toujours : voilà pourquoi ce serait bien mal à vous de me tromper. Mais lisez votre lettre; que je ne vous gêne pas.

LUCETTE.

Non, mon ami, c'est à toi de la lire; c'est à toi d'en faire tout ce que tu voudras.

ARLEQUIN.

Point du tout ; elle n'est pas pour moi...

LUCETTE.

Elle est pour toi, puisqu'elle me regarde. Je ne puis ni ne veux avoir de secret pour le maître de mon cœur : prends cette lettre, lis, et ne te fâche pas des expressions de tendresse qu'elle contient. Duval croit m'épouser ; il m'adore ; il parle sûrement de son bonheur avec toute la vivacité de son amour : pardonne-le lui, mon ami, et sois bien sûr que plus cette lettre est tendre, plus j'ai de plaisir à te la sacrifier.

ARLEQUIN.

Allons, voyons donc, puisque vous le voulez... Cela me fait pourtant un peu de peine : je n'aime pas à entendre dire par un autre ce que je voudrais penser et dire tout seul. Mais allons, il faut s'y résoudre, quand ce ne serait que pour m'instruire, et voir un peu avec quelles douceurs monsieur Duval tourne si bien la tête aux jeunes filles. (Il ouvre et lit.)

« Mademoiselle,

« J'ai été poli et galant avec vous comme je le suis avec toutes les femmes, et vous avez

pris cette galanterie pour de l'amour. J'en suis d'autant plus fâché que vous m'avez offert votre cœur, et qu'il m'est impossible de l'accepter, puisque le mien est tout entier à celle à qui je vais m'unir.

« DUVAL. »

LUCETTE, riant.

C'est toi qui t'amuses à faire cette lettre-là?

ARLEQUIN.

Moi? je n'ai jamais fait ni écrit de pareilles impertinences. Je lis ce qu'il y a.

LUCETTE, prenant la lettre.

Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Voyez vous-même.

LUCETTE, après avoir lu.

Ah, le traître! Mon ami, ne m'accable pas: je n'avais pas encore reçu cette lettre, je ne m'attendais pas à la recevoir, quand je t'ai rendu mon amour, quand je t'ai dit...

ARLEQUIN.

Ne parlons plus de rien, Lucette. Si ta faute n'avait pas été punie, j'aurais pu te la rappeler quelquefois pour te faire enrager; mais, après cette lettre-ci, je mériterais que tu

m'oubliasses tout-à-fait si je pouvais m'en souvenir un seul moment. (Il déchire la lettre.) Parlons de notre mariage. Je t'aime plus que jamais; je ne t'ai jamais vue si belle, si jolie qu'aujourd'hui; et tout mon bonheur, toute ma confiance, toute ma gaieté, sont revenus dans mon cœur.

LUCETTE.

Ah! mon cher Arlequin, combien je sens ton procédé!

ARLEQUIN.

Ne sens que ma joie, c'est tout ce que je demande; et oublie à jamais tout ce qui n'est pas ta mère ou moi... Mais voici madame Mathurine avec monsieur le tabellion ; et... toujours ce monsieur!...

SCÈNE XII.

LUCETTE, ARLEQUIN, DUVAL, MATHURINE, LE TABELLION.

MATHURINE.

Ma fille, voici le moment de terminer bien des affaires. Monsieur le tabellion nous aidera; il porte avec lui ton contrat, où le nom de ton mari est en blanc : c'est à toi,

comme de raison, à le remplir; vois si tu veux du temps pour te décider, ou si tu peux t'expliquer tout de suite.

LUCETTE.

Grâce au ciel, ma mère, je n'ai pas besoin de réflexion pour faire écrire sur ce papier le nom qui a toujours été dans mon cœur. (au tabellion) Monsieur le tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, entendez-vous?... Et n'oubliez aucune de mes qualités.

LE TABELLION.

Je vous en fais mon compliment. Mais est-ce là votre habit de noces?

ARLEQUIN.

Non, non, c'est mon habit de la veille.

MATHURINE.

Ta mère sort de chez moi; elle savait déjà la folie que tu as faite, et elle est allée chez le capitaine pour acheter ton congé.

ARLEQUIN.

Elle a raison, ma mère, car voici mon colonel; et je quitte le capitaine pour suivre le

colonel : je sais ce que c'est que la subordination.

MATHURINE.

Ce n'est pas tout. Voici un titre avec lequel je pouvais ruiner ta bonne mère et toi-même. Tant que tu le saurais dans mes mains, tu te croirais obligé de m'aimer, pour que je n'en fisse pas usage : il faut que tu m'aimes, comme tu le disais tantôt, seulement pour ton plaisir. Tiens, voilà ton titre (Elle le déchire.)

DUVAL.

Ah, madame!

MATHURINE.

Un moment. Sais-tu ce qu'il m'en a coûté, ma fille, pour assurer le repos du bon Arlequin, de sa mère, et pour faire avouer à monsieur qu'il ne t'avait jamais aimée? une promesse de mariage, qu'il faudra bien tenir, si monsieur l'exige, après certaines dispositions que je veux faire auparavant. Monsieur le tabellion, écrivez que, par-dessus la dot qui revient à ma fille, je lui donne dès aujourd'hui tout ce que je possède dans le monde, tout ce que je pourrai jamais posséder; que je me remets entièrement à sa disposition; et

expliquez cela de manière qu'il soit aussi clair que tout mon bien est à ma fille, comme il est clair qu'elle a tout mon cœur.

LUCETTE.

Ah, ma mère!

MATHURINE.

Laisse-moi parler. (à Duval.) A présent, monsieur, qu'il ne me reste plus que les appas qui vous ont séduit, si vous voulez ma main, vous n'avez qu'à dire, je subirai mon sort. Mais notre fortune dépendra de mademoiselle Lucette : c'est à elle à me faire une dot pour me forcer à un mariage que je déteste. Demandez-lui donc ses intentions : voilà ma mère.

DUVAL.

Madame, il m'est impossible de vous exprimer à quel point cette plaisanterie m'enchante. Je suis ravi d'y être pour quelque chose. Je vous rends votre promesse. En vous épousant, nous serions tous deux malheureux; en ne vous épousant pas, nous sommes tous les quatre contens : il n'y a pas de comparaison... Et, d'après ce calcul, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de prendre congé de la compagnie.

MATHURINE.

Vous devinez notre avis.

ARLEQUIN, le rappelant.

Monsieur! monsieur!

DUVAL.

Quoi?

ARLEQUIN.

Comme vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets sur mon mariage? je vous serais bien obligé.

MATHURINE, à Arlequin.

Allons, mon ami, allons faire la noce chez ta mère; je veux lui porter un bouquet et en recevoir un de sa main : le jour du bonheur des enfans est la fête des bonnes mères.

FIN DE LA BONNE MÈRE.

LE BON FILS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée sur un théâtre de société,
le 1er novembre 1785.

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRI DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

Je n'apporte point aux pieds de Votre Altesse Royale le tribut d'admiration et de louanges que l'on doit aux héros : l'Europe entière vous l'a payé. Des millions d'hommes vous ont vu vaincre;

moi, je vous ai vu pleurer à l'aspect d'un malheureux, au récit d'une bonne action. C'est à votre sensibilité, à votre bienfaisance, à votre humanité (dons si rares dans les héros), que je présente *un Bon Fils*, qui, suivant pour toute règle la morale de son cœur, sacrifie sa maîtresse à sa mère. Protégez-le, MONSEIGNEUR; il est utile que la Vertu soit sous la garde de la Gloire.

Je suis avec un profond et tendre respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

LE BON FILS.

PERSONNAGES.

MARCELLE, vieille paysanne.
FIRMIN, son fils.
THIBAUT, paysan du village.
AGATHE, sa fille.
GIRAUT, fermier.

La scene est dans un village.

LE BON FILS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente des arbres et des maisons; celle de Marcelle se distingue sur un des côtés de la scène. Marcelle, assise devant sa porte, file sa quenouille; Firmin, son fils, assis auprès d'elle, tient un livre dans ses mains.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN.

Ces fables sont assez jolies, ma mère; voulez-vous que j'en lise encore une?

MARCELLE.

Comme tu voudras, mon fils : mais il y a long-temps que tu lis haut; je crains que cela ne te fatigue.

FIRMIN.

Bon! fatiguer! Je m'interromps pour cau-

ser avec vous; cela me repose. Voyons encore celle-ci. *(Il lit.)*

LA BREBIS ET L'AGNEAU,

FABLE.

Une brebis un jour disait à son agneau :
    Mon fils, je suis toute saisie,
En songeant aux dangers qui menacent ta vie;
Tout le monde t'en veut; le maître du troupeau
    Attend que tu fasses envie
A quelque bon boucher, autrement dit bourreau,
Qui nous prend, nous achète, et, sans cérémonie,
    De sang froid vient nous égorger.
    Son confrère le loup t'épie,
    Comme lui, voulant te manger.
Enfin contre mon fils tout à la fois conjure :
Tu vois le jour à peine, on va te le ravir;
Et plus vieille que toi, je te verrai mourir,
    Contre l'ordre de la nature.
Hélas! répond l'agneau, c'était un de mes vœux :
Mourir jeune n'est pas un destin si contraire;
    Je serais bien plus malheureux,
    Si je survivais à ma mère.

Ah! ma mère, cette fable me plaît beaucoup; je suis le frère de cet agneau-là.

MARCELLE.

Celui qui l'a fait ainsi parler t'avait sûrement entendu. Mais laisse ton livre, mon ami,

et viens m'embrasser; l'émotion où je suis m'empêcherait d'être attentive.

FIRMIN, l'embrassant.

J'aime encore mieux cela que la fable.

MARCELLE.

Regarde, mon ami, combien ta tendresse me rend heureuse! Nous sommes pauvres, nous n'avons rien au monde que cette chaumière, et notre petit jardin; j'ai perdu mon mari, je n'ai plus de parens, je suis souvent tourmentée par des créanciers de ton père, qui avait un peu le défaut d'emprunter, et qui, de bons bourgeois que nous étions autrefois, nous a réduits à devenir des paysans pauvres; tout ce qu'il a laissé de dettes me regarde, parce que je me suis engagée pour lui; j'ai soixante-neuf ans, et je commence à souffrir des infirmités de la vieillesse : eh bien! quand tu es près de moi, quand je te vois, quand je t'entends, surtout lorsque tu m'embrasses, je suis jeune, riche, bien portante; je retrouve tout ce que j'ai perdu; une seule de tes caresses me fait oublier dix ans de chagrin; et quand tu m'appelles ta mère, j'éprouve un plaisir cent fois au-dessus de

toutes les peines que j'ai souffertes. Je te dis cela, mon cher fils, parce que je m'aperçois bien que tu crois m'avoir des obligations, que tu t'occupes sans cesse de me prouver ta reconnaissance; et il ne faut pas t'abuser, vois-tu : c'est ta mère qui t'en doit.

FIRMIN.

Ah! bien oui, par exemple, voilà de jolis propos ! Tenez, je vous parle en ami : n'allez pas dire ces choses-là devant du monde, car on se moquerait de vous. Devant moi, à la bonne heure, il n'y a pas d'inconvénient, parce que je vous passe tout; mais...

MARCELLE.

Non, je veux que tu sois bien sûr...

FIRMIN.

Oui, je le suis aussi que vous êtes pour moi ce qu'il y a de plus cher au monde; que sans vous je ne pourrais pas vivre; et que si vous ne m'aimiez pas, je n'aurais plus de plaisir à rien, pas même à aimer Agathe.

MARCELLE.

Tu l'aimes bien, ton Agathe?

FIRMIN.

Oh! c'est la seconde personne de mon cœur:

d'abord vous; puis Agathe, puis moi; puis plus rien.

MARCELLE.

Heureusement qu'Agathe a un frère qui l'empêche d'être riche, et que son père, monsieur Thibaut, a déclaré qu'il ne lui donnerait point de dot. Sans cela, tu n'aurais pu prétendre à Agathe. Mais, comme elle est pauvre, et toi aussi, on vous permettra d'être heureux.

FIRMIN.

Oui, ma mère, tout ira bien. Agathe, comme vous savez, est la filleule de madame la comtesse de Gircourt, à qui appartient ce village. Madame de Gircourt m'a promis hier encore de parler pour moi à monsieur Thibaut. Cette bonne madame de Gircourt, elle m'a dit qu'elle était bien fâchée de n'être pas riche; car sans cela elle aurait donné une bonne dot à Agathe. Oh! madame, lui ai-je dit, il ne faut pas vous gêner : je me porte bien; je suis en état de travailler, de nourrir ma mère et ma femme, et encore tous les petits drôles qui pourront venir par la suite augmenter la famille.

MARCELLE.

Madame de Gircourt ne t'a pas menti. Elle n'a pour tout bien que cette terre, qui ne rapporte pas grand'chose; et son fils l'officier mange tous les ans plus que le revenu de la terre. Elle est bien moins heureuse que moi, madame de Gircourt; elle vit loin de son fils, qui ne lui écrit jamais que pour demander de l'argent : je suis toujours avec le mien, et c'est lui qui me nourrit. Mais va te dissiper un peu, mon ami, va voir ton Agathe.

FIRMIN.

Non, ma mère; je suis bien aise de rester ici.

MARCELLE.

C'est que j'ai quelque chose à faire.

FIRMIN.

Quoi donc?

MARCELLE.

Je voudrais aller sarcler ce petit carré de légumes qui est auprès du mûrier.

FIRMIN.

Il est sarclé.

MARCELLE.

Comment cela donc? Il ne l'était pas hier au soir.

FIRMIN.

C'est vrai. Mais comme il n'y a rien de plus malsain à votre âge que de se tenir baissée pendant deux heures à arracher de mauvaises herbes, je me suis levé ce matin avant le jour, et j'ai sarclé le petit carré.

MARCELLE, à part.

Je m'en étais bien doutée. (haut.) C'est égal, mon ami, va-t'en ; j'ai beaucoup filé cette semaine ; il faut que je mette mon fil en écheveau : cela ne me fatiguera pas ; et je n'ai pas besoin de toi.

FIRMIN.

Votre fil est en écheveau. J'avais les bras un peu engourdis ce matin d'avoir sarclé dans la rosée : pour les dégourdir, j'ai dévidé votre fil ; ensuite j'ai été chercher notre vache, que ce drôle de vacher n'avait pas ramenée hier au soir du bois ; je l'ai mise dans notre étable ; j'ai donné de la litière fraîche au petit veau ; j'ai fait votre lit, le mien aussi ; la vache a du foin, notre dîner cuit ; vous n'avez rien à faire qu'à vous tranquilliser ; et je ne veux pas m'en aller : c'est-il clair, cela ?

MARCELLE.

Mais, écoute, je suis un peu fatiguée, et je voudrais dormir : tu ne peux pas dormir pour moi; et si tu restes, tu me réveilleras.

FIRMIN.

Je ne vous réveillerai point, parce que je vais m'amuser à lire ces fables; et en lisant des yeux, comme madame lit toujours quand elle se promène, je ne ferai point de bruit.

MARCELLE.

Si fait, si fait.

FIRMIN.

Non, non, ma mère.

MARCELLE.

Nous allons voir... Je t'avertis que je dors.

FIRMIN.

Bonne nuit.

MARCELLE, à part

Faisons semblant de dormir; c'est le seul moyen de le faire aller voir son Agathe. (Elle fait semblant de dormir; Firmin lit, et la regarde de temps en temps. Après un assez long silence, il se lève, s'approche doucement de sa mère, et dit à voix basse.)

FIRMIN.

Dors, dors, ma bonne et tendre mère; j'ai

tant de plaisir à te voir reposer! Quand j'étais enfant, tu ne me quittais pas, tu veillais sur mon sommeil; il est bien juste qu'à mon tour je veille aussi sur le tien, et que je rende à ta vieillesse tous les soins que tu donnas à mon enfance. Dors, ma bonne mère, dors.

SCÈNE II.

AGATHE, FIRMIN, MARCELLE, endormie.

AGATHE.

Bon jour, mon ami...

FIRMIN, à voix basse.

Chut donc! ma mère dort. Ah! c'est toi, ma chère Agathe: que je suis aise de te voir. Mais parlons bas, je t'en prie.

AGATHE, à voix basse.

Est-ce qu'elle est malade, ta mère?

FIRMIN, à voix basse.

Non, mais cela fait du bien de dormir; prenons garde de la réveiller. Et toi, comment te portes-tu? Tu es encore plus jolie aujourd'hui qu'hier. Mets-toi là, ne fais pas

de bruit, et dis-moi bien doucement si tu m'aimes toujours.

AGATHE, à voix basse.

Voilà une bonne question! Est-ce que l'on aime autrement que pour toujours? Mais d'où vient que tu n'es pas venu ce matin?

FIRMIN, à voix basse.

Ma bonne amie, je n'ai pas pu; j'ai travaillé pour ma mère.

AGATHE, haut.

En ce cas vous ne m'avez pas regrettée.

FIRMIN, à voix basse.

Chut donc!... Oh! si fait; dès que je ne te vois plus, je te regrette.

AGATHE, à voix basse.

J'avais tant de choses à te dire... D'abord, notre mariage...

FIRMIN, haut.

Ah! ah! notre mariage...

AGATHE, à voix basse.

Chut donc! toi-même.

FIRMIN, à voix basse.

J'ai peur que nous ne la réveillions. Tiens, ne causons pas; embrassons-nous, cela fera moins de bruit.

AGATHE, *haut.*

Non pas, s'il vous plaît; tenez-vous tranquille, ou je vais parler tout haut.

FIRMIN, *à voix basse.*

Paix donc! paix donc! quel train tu fais! tu vas réveiller ma mère.

AGATHE, *à voix basse.*

Écoute donc ce que j'ai à t'apprendre. Tu connais bien monsieur Giraut, le fermier de ma marraine?

FIRMIN, *à voix basse.*

Oui; eh bien?

AGATHE, *à voix basse.*

Eh bien! il est amoureux de moi.

FIRMIN, *haut.*

Monsieur Giraut est amoureux...

AGATHE, *à voix basse.*

Paix donc! quel train tu fais! tu vas réveiller ta mère. Monsieur Giraut est amoureux de moi; et il est venu ce matin me demander à mon père. Il lui a conté je ne sais pas quoi, qu'il était déjà bien riche, qu'il le serait bientôt davantage, parce qu'aujourd'hui même ma marraine renouvelle ses baux, et que la ferme est excellente; enfin il a fait

le détail de tous ses journaux de terre, de tous ses quartiers de vignes, pour prouver que je serais heureuse avec lui. Mon père, qui est bon et brusque, comme tu sais, lui a répondu que c'était à moi à régler tous ces comptes-là; il m'a appelée, et m'a dit: Tiens, ma fille, voici encore un épouseur; tu m'as déjà parlé de Firmin : vois celui des deux qui te plaît davantage, ce sera celui que je choisirai.

FIRMIN, à voix basse.

Ah! l'honnête homme que ce monsieur Thibaut! Oh! je me doutais bien que monsieur Giraut ne lui conviendrait pas, il a une trop mauvaise réputation.

AGATHE, à voix basse.

J'ai répondu à mon père, par politesse pour monsieur Giraut, que je ne m'expliquais pas tout de suite, mais qu'avant ce soir il aurait une réponse. Mon père a dit que c'était bon; et j'ai vite couru t'apprendre ces bonnes nouvelles.

FIRMIN, à voix basse.

Combien je te remercie! Mon Agathe, ma chère Agathe, nous serons donc mariés! tu

seras donc à moi! et pour toujours encore! Ah! si, avec cela, ma pauvre mère peut se bien porter, si elle peut vieillir entre nous deux, je ne désirerai plus rien dans le monde, que de voir une petite Agathe qui ait le cœur et le visage de celle-là qui est à moi.

AGATHE, à voix basse.

Mon ami, si tu venais dire un petit bonjour à mon père, avant qu'il sache que c'est toi que j'ai choisi?

FIRMIN, à voix basse.

Je le veux bien; mais... c'est que... Il est vrai qu'elle n'a pas besoin de moi quand elle dort;... et puis... je serai de retour avant qu'elle soit éveillée.

AGATHE, à voix basse.

Oui, oui, viens toujours. (à Marcelle.) Bonjour, ma mère; je suis fâchée de m'en aller sans vous embrasser.

FIRMIN, à voix basse.

Baise-lui tout doucement la main, et viens vite.

(Agathe baise la main de Marcelle, et Firmin aussi. Ils s'en vont avec précaution.)

SCÈNE III.

MARCELLE.

Ces pauvres enfans! que de plaisir j'aurais perdu, si je n'avais pas fait semblant de dormir! Quand mon mari vivait, qu'il me faisait la cour, il y a bien long-temps de cela, je croyais que rien au monde ne pouvait valoir le bonheur d'être aimée d'un mari tendre et bon : je me trompais; un fils vaut mieux encore. L'amour maternel n'est mêlé d'aucun de ces petits tourmens qui troublent souvent l'autre amour; point de jalousie, point de défiance; on n'a pas même besoin d'être chérie autant qu'on chérit : on aime son fils, cela suffit; et quand on en est aimée comme je le suis, c'est un surcroît de bonheur que notre âme a peine à soutenir. Mais que me veut monsieur Giraut?

SCÈNE IV.

MARCELLE, GIRAUT.

GIRAUT.

Dieu vous garde, madame Marcelle! Eh bien! comment va la santé?

MARCELLE.

Assez bien, monsieur Giraut. Et la vôtre?

GIRAUT.

Comme cela. Les temps sont bien durs, madame Marcelle.

MARCELLE.

Oui; les gens riches s'en plaignent beaucoup.

GIRAUT.

Le fils de madame la comtesse tire de temps en temps de petits mandats sur moi qui ne me réjouissent guère. Je n'ose pas m'en plaindre à madame de Gircourt, parce qu'elle est bien vieille, et que, si elle venait à mourir, monsieur le comte, fâché contre moi, ne me laisserait pas ma ferme : de sorte qu'il faut payer mes quartiers à madame, envoyer de

l'argent à monsieur, et par-dessus tout cela, renouveler mes baux aujourd'hui.

MARCELLE.

Mais cela ne vous coûtera rien de renouveler vos baux.

GIRAUT.

Qu'appelez-vous rien ? Ne faut-il pas donner mille écus au factoton de madame, à ce monsieur Finaut, qui fait si fort l'important ? Si je ne lui donnais pas ce pot-de-vin, il serait capable de me faire ôter le bail; et je perdrais alors non-seulement ma ferme, mais toutes les avances que j'ai faites au fils de madame. Or, ces mille écus, il faut les trouver, et voilà justement ce qui m'embarrasse.

MARCELLE.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous les offrir.

GIRAUT.

Oh! ce n'est pas pour cela que je vous en parle. Mais vous sentez que, dans une pareille circonstance, on ramasse tout son petit avoir; et, en cherchant dans de vieux papiers que je n'avais pas encore eu le temps d'examiner, depuis trois mois que mon père

est mort, j'ai trouvé un petit billet de feu monsieur votre mari, dont il est nécessaire que vous ayiez connaissance.

MARCELLE.

Un billet de mon mari, monsieur Giraut? Mon dieu! vous me faites trembler!

GIRAUT.

Rassurez-vous; ce n'est pas une si grande affaire. Je crois l'avoir sur moi, ce billet; oui, le voici, tenez : ce n'est pas grand'chose, il ne s'agit que de mille écus.

MARCELLE.

Ah! mon Dieu, monsieur Giraut, mille écus!

GIRAUT.

Oui. C'est venu fort à propos; car vous voyez que c'est tout juste le pot-de-vin qu'il faut payer à ce fripon de monsieur Finaut.

MARCELLE, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. (haut.) Le billet est bien de mon mari; voilà bien son écriture : mais, monsieur Giraut, ce billet est bien ancien, il a trente ans; et vous n'ignorez pas...

GIRAUT.

Non, non, le billet n'a pas trente ans : diable ! ne badinons pas. S'il les avait, il ne vaudrait rien, il y aurait prescription. Mais, à la vérité, il aura trente ans demain : voilà pourquoi, madame Marcelle, il est indispensable que vous le payiez aujourd'hui.

MARCELLE.

Nous vous le renouvellerons, mon fils et moi ; nous engagerons notre maison, notre jardin, tout ce que nous possédons : mais, de grâce, monsieur Giraut, accordez-nous un peu de temps. Vous sentez bien...

GIRAUT.

Oh ! de tout mon cœur ; je vous donnerai tout le temps que l'on me donne à moi-même. Ce n'est que ce soir que l'on signe les baux ; ainsi, pourvu que vous me remettiez ce soir mes mille écus, je suis content.

MARCELLE.

Hélas ! j'ai bonne envie de vous payer, bien bonne envie, je vous assure ; et je cours de ce pas chez notre bailli qui m'a toujours fait amitié. Il a reçu un remboursement ces jours

passés; je vais faire tout au monde pour l'engager à me prêter ces mille écus.

GIRAUT.

Allez, je vous attends ici.

MARCELLE.

Ici?

GIRAUT.

Oui; cela vous gêne-t-il?

MARCELLE.

Non; mais c'est que mon fils va revenir sûrement, et je crains... Je vous demande en grâce, monsieur Giraut, ne lui parlez de rien: il est si sensible, ce jeune homme; vous le connaissez... Et si monsieur le bailli me prête, je veux lui épargner l'inquiétude; s'il ne me prête pas, je lui aurai toujours sauvé un petit moment de chagrin.

GIRAUT.

Allez, allez, songez à votre affaire, et apportez-moi les mille écus. (Marcelle sort.)

SCÈNE V.

GIRAUT.

Je t'en défie; car le bailli m'a déjà prêté son argent. Ah! monsieur Firmin, vous vous donnez les airs d'aimer Agathe, et d'en être aimé de préférence à moi! vous n'avez pas le sou, et vous plaisez! C'est trop insolent aussi; et je suis bien aise de vous donner une petite correction, dont vous vous souviendrez, j'espère. Le voici; nous allons voir comment il s'en tirera.

SCÈNE VI.

GIRAUT, FIRMIN.

FIRMIN.

Ah! c'est vous, monsieur Giraut? Par quel hasard?... Mais, où est ma mère?

GIRAUT.

Elle est dans le village.

FIRMIN.

Il ne lui est rien arrivé?

GIRAUT.

Non; elle est allée chez le bailli, pour une affaire qui me regarde.

FIRMIN.

Je m'en vais la chercher.

GIRAUT.

Elle m'a chargé de vous dire que vous l'attendiez ici.

FIRMIN.

Oui?

GIRAUT.

Oui. Elle a ses raisons.

FIRMIN.

A la bonne heure.

GIRAUT.

Eh bien! monsieur Firmin...?

FIRMIN.

Le bailli est son ami, il ne la laissera pas revenir seule, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

Eh! n'ayez pas peur, vous dis-je; et causons en l'attendant.

FIRMIN.

Volontiers, monsieur Giraut, volontiers.

Vous avez bien des affaires aujourd'hui : on dit que vous renouvelez vos baux.

GIRAUT.

Que voulez-vous? chacun a ses occupations. Les uns ont une ferme dans la tête, les autres une jolie fille; celui-ci pense à l'amour, celui-là pense à l'argent. Moi, par exemple, je dois signer aujourd'hui un bail; vous un contrat de mariage : il s'ensuivra que votre soirée sera plus gaie que la mienne.

FIRMIN, à part.

Je crois qu'il veut se moquer de moi. Voyons un peu à le lui rendre.

GIRAUT.

Que dites-vous?

FIRMIN.

Je dis que vous renouvelez mes douleurs; car je vois bien que vous voulez me parler de mademoiselle Agathe.

GIRAUT.

Justement.

FIRMIN.

Ah! monsieur Giraut, je suis le plus malheureux des hommes : le cœur d'Agathe va m'être enlevé; j'ai appris ce matin que j'avais un rival.

GIRAUT.

Qui vous a dit cela?

FIRMIN.

Une personne qui me dit tout ce qu'elle sait; c'est Agathe elle-même.

GIRAUT.

Et vous l'a-t-elle nommé, ce rival?

FIRMIN.

Non. Mais elle m'a dit que c'était un jeune homme charmant, de la plus jolie figure du monde, aimable, riche, rempli d'esprit, et joignant à tout cela une grâce dans les manières, une douceur dans le parler, une gentillesse dans les propos, une...

GIRAUT.

Et vous ne devinez pas qui c'est?

FIRMIN.

Non : j'ai beau chercher dans le village, je ne vois point...

GIRAUT.

Je m'en vais vous le dire, si vous voulez : c'est moi...

FIRMIN.

Cela n'est pas possible; songez donc au portrait qu'on m'a fait.

GIRAUT.

Je vous répète que c'est moi; et votre franchise m'engage à vous ouvrir mon cœur tout entier.

FIRMIN.

Pardi! je vais donc voir de belles choses.

GIRAUT.

Dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup mademoiselle Agathe.

FIRMIN.

Franchement, je ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime; mais il y a un peu de temps que cela dure. Agathe et moi nous sommes du même âge; et nous n'étions pas plus hauts que cela, que nous nous appellions mari et femme. Tout ce que j'avais était à Agathe, tout ce qui lui appartenait était à moi; nous allions à l'école ensemble, et je savais toujours la leçon d'Agathe, comme Agathe savait toujours la mienne : c'était égal au magister, et cela nous faisait plaisir. Enfin, monsieur Giraut, jamais on ne vit d'amitié si tendre; et cette amitié a toujours été en augmentant depuis notre enfance jusqu'à ce matin.

GIRAUT.

Plus elle est vieille, et plus tôt elle doit finir; je crois même que le moment en est arrivé.

FIRMIN.

Vous croyez cela?

GIRAUT.

Oui, et voici mes raisons. J'ai ici un billet de feu monsieur votre père qui devait mille écus au mien. Par des circonstances trop longues à vous détailler j'ai besoin de ces mille écus, pour lesquels madame Marcelle est aussi engagée : à l'heure qu'il est, elle cherche dans la bourse de tous ses amis de quoi acquitter cette dette. Mais j'ai de fortes raisons de penser qu'elle ne trouvera pas ce qu'il lui faut; et dans ce cas, ce soir même, je fais saisir votre maison, vos meubles, et madame votre mère ira coucher en prison.

FIRMIN.

Que dites-vous?

GIRAUT.

Écoutez jusqu'au bout. Comme je suis votre ami, et que je vous vois tourmenté de l'idée d'avoir un rival et du danger de votre mère, je veux vous délivrer à la fois de ces deux

embarras-là. Vous n'avez qu'à me céder Agathe, je vous donnerai quittance du billet de votre père; madame Marcelle ne courra plus le moindre péril, et vous n'aurez plus d'inquiétude sur le rival dont vous m'avez parlé. Si ce parti ne vous convient pas, permis à vous de le refuser, et de laisser aller votre mère en prison. Que dites-vous? vous ne répondez rien?

FIRMIN.

Hélas! je respire à peine.

GIRAUT.

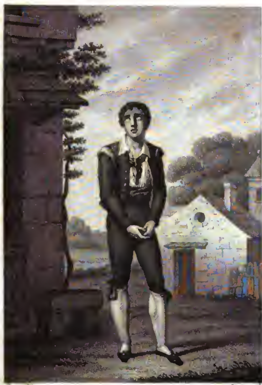
Vous êtes troublé. Je veux vous laisser le temps de vous remettre. Je reviendrai dans une heure savoir ce que vous aurez décidé. Mais ne perdez pas de vue l'état de la question: mille écus ce soir, ou Agathe; ou votre mère en prison. Pensez-y; et, d'après votre réponse, j'épouse Agathe, ou je vais chercher les huissiers. Sans adieu, monsieur Firmin. (Il sort.)

SCÈNE VII.

FIRMIN.

Je demeure immobile de surprise et de douleur. Comment! il faut perdre ma mère, ou





Il demeure immobile de surprise et de douleur

céder ma maîtresse! Ma mère, à qui je dois tant! ma mère, dont le moindre bienfait est de m'avoir donné la vie! je la verrais à son âge traînée dans une prison, où, sans secours, sans consolation, elle ne mangerait qu'un pain noir, qu'on lui épargnerait encore, et qu'elle tremperait de ses pleurs! Non... je ne le souffrirai pas; non, grâce au ciel, je ne suis pas capable de le souffrir!... je mourrais plutôt mille fois... Mais abandonner Agathe! manquer à tant de promesses, à tant de sermens, pour la voir passer dans les bras d'un autre, et la livrer moi-même à mon rival!... Jamais, non jamais. Cet effort est au-dessus de moi. Ma mère, mon Agathe, je ne puis choisir entre vous deux : mon cœur vous chérit également; je sens même, oui, je sens... Allons vite trouver ma mère, pour qu'Agathe ne l'emporte pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLE, FIRMIN.

MARCELLE.

Monsieur Giraut m'avait promis de te cacher notre malheur ; il ne m'a pas tenu parole.

FIRMIN.

Je lui en sais gré, ma mère. S'il vous arrivait quelque chose d'heureux, je serais fâché de ne pas l'apprendre ; mais je le serais bien davantage d'ignorer un de vos chagrins.

MARCELLE.

Tu ne l'aurais su que trop tôt : il fallait bien finir par te le dire, puisque personne ne peut venir à notre secours.

FIRMIN.

Vous n'avez donc plus d'espérance ?

MARCELLE.

Aucune, mon cher ami : tu viens d'enten-

dre toi-même ce que m'ont répondu le père Thomas et la veuve Mathurine. Auparavant, j'avais été chez le bailli ; il a prêté son argent. Deux autres de mes anciens amis, à qui même j'ai rendu service autrefois, m'ont reçue à merveille, m'ont fait les offres les plus obligeantes, m'ont embrassée plusieurs fois; mais quand j'ai parlé des mille écus, leur visage s'est allongé, ils ont cessé de m'embrasser; et, en me conduisant doucement vers la porte, ils m'ont donné mille raisons pour aller m'adresser à leur voisin. Enfin, mon cher enfant, je n'ai plus de ressource, et je n'espère rien que de la pitié de monsieur Giraut.

FIRMIN.

Cela étant, ma mère, tout est perdu.

MARCELLE.

Non, tout ne l'est pas, puisque le danger ne peut te regarder. Tu n'es pour rien dans tout ceci, tu n'étais pas au monde quand ce malheureux billet fut signé; monsieur Giraut n'a rien à te demander, et voilà ce qui me console. Monsieur Giraut vendra ma maison, mes meubles, tout ce que je possède; il est le maître. Cela ne suffira pas pour le payer : eh

bien! je suis prête à me rendre en prison. Mais tu resteras libre, toi; tu épouseras ton Agathe, tu demeureras chez elle, tu seras heureux; et cette idée empêchera ta mère d'être malheureuse. Va, mon fils, j'ai du courage contre un malheur qui ne menace que moi; et monsieur Giraut ne peut me faire beaucoup souffrir, puisqu'il ne peut te faire du mal.

FIRMIN.

Ma mère, ma bonne mère, comme vous me traitez! comme vous connaissez mal mon cœur! Moi libre, tandis que vous seriez dans la captivité! moi heureux, quand vous seriez malheureuse! Et vous pouvez le penser! et vous pouvez me le dire! Tenez, ma mère, si je vous le pardonne, c'est la plus grande marque de tendresse que mon cœur puisse vous donner. Ne parlons plus, je vous en prie, ni d'Agathe ni de mariage : occupons-nous de vous, de vous seule; occupons-nous de vous sauver, ou, si nous ne le pouvons pas, parlons du moins de souffrir ensemble.

MARCELLE.

Hélas! mon ami, malgré mes chagrins, tu me fais verser des larmes de joie : ta tendresse

pour ta mère, l'amour si pur et si vrai que tu as pour elle, l'empêcheront toujours d'être malheureuse. Mais comment veux-tu faire? Giraut demande son argent; nous n'en avons point, et je ne puis en trouver.

FIRMIN.

Avez-vous été chez madame la comtesse?

MARCELLE.

A quoi bon y aller? Madame la comtesse elle-même est dans le besoin : elle a un bon cœur, je le sais; mais elle est trop pauvre pour pouvoir nous être utile.

FIRMIN, à part.

Giraut va venir, il faut éloigner ma mère... (haut.) Allez-y, je vous le conseille, allez-y. Je sais bien qu'elle ne peut vous prêter les mille écus; mais c'est aujourd'hui le renouvellement de ses baux : Giraut restera sûrement son fermier, et elle peut lui dire un mot en notre faveur; elle peut l'engager à nous donner du temps. Allez trouver madame la comtesse, parlez-lui d'Agathe; c'est sa filleule, elle l'aime, elle m'aime aussi : contez-lui toutes nos peines; tâchez de l'intéresser pour nous. Que sait-on? elle vous donnera peut-être

quelque conseil; à coup sûr elle vous plaindra, et cela soulage toujours. Allez au château, ma mère; moi, pendant ce temps, je chercherai de mon côté les moyens d'engager monsieur Giraut à nous accorder un an ou deux.

MARCELLE.

Tu le veux, mon fils, j'y consens : mais c'est bien pour le plaisir de faire ce que tu veux; car je n'espère rien de madame la comtesse. Adieu, mon ami. Ne t'éloigne pas, je t'en prie, ne t'éloigne pas; je serai bientôt de retour;... et j'ai tant besoin d'être avec toi! (Elle sort.)

SCÈNE II.

FIRMIN.

Enfin je respire; et Giraut peut venir, nous serons seuls. Voilà déjà l'effet du malheur : j'ai désiré de voir sortir ma mère; je lui ai menti pour l'éloigner de moi. Ah! que ces deux efforts-là m'ont été nouveaux et pénibles! Il va donc venir... Et que lui dirai-je? Agathe, ma chère Agathe, non, je ne puis vous abandonner; je ne puis consentir à vous

livrer à un homme indigne de vous posséder: car, du moins, si vous deviez être heureuse, si j'étais sûr, en renonçant à vous, de demeurer le seul à plaindre, ce serait un motif de consolation. Mais Giraut n'a rien de ce qu'il faut à Agathe; Giraut n'est pas assez sensible pour devenir un bon mari; et en lui cédant ma maîtresse, je rends ma maîtresse malheureuse à jamais. Cette idée est horrible, et fait évanouir tout mon courage. Mais ma mère... J'entends quelqu'un; c'est Giraut sans doute... Non, c'est monsieur Thibaut, le père de ma chère Agathe.

SCÈNE III.

FIRMIN, THIBAUT.

THIBAUT.

Bonjour, Firmin. Ta mère n'y est pas?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut; elle est sortie. Lui voulez-vous quelque chose?

THIBAUT.

Je voulais lui parler de toi.

FIRMIN.

De moi?

THIBAUT.

Oui, de toi et de ma fille : l'un ne va guère sans l'autre; n'est-il pas vrai?

FIRMIN, soupirant.

Ah!

THIBAUT.

Ah!... Te voilà comme ma fille. Elle ne me répond pas autrement quand je lui parle de toi. Pardi! je serai bien heureux, moi qui aime à causer le soir au coin du feu, quand vous serez mariés ensemble, et qu'assis entre vous deux, j'entendrai des soupirs à droite, et puis des soupirs à gauche: cela fera une jolie conversation.

FIRMIN.

Si j'avais le bonheur d'être le mari de mademoiselle votre fille, je ne soupirerais plus.

THIBAUT.

Je l'espère... C'est de ce mariage-là que je venais parler à ta mère.

FIRMIN.

De mon mariage avec Agathe?

THIBAUT.

Je compte qu'il se fera demain.

FIRMIN.

Demain! demain! monsieur Thibaut!... Ah! que nous en sommes loin. (Il soupire.)

THIBAUT.

De demain?... Va, je t'assure qu'avec de la patience nous finirons par y arriver. Mais il ne s'agit pas ici de compter les heures : il est question d'un secret que je venais confier à ta mère, et que je vais te dire, à toi, parce qu'au fait c'est toi qu'il intéresse le plus, et que je te crois bon et serviable.

FIRMIN.

Je vous écoute, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

Tu sauras que monsieur Giraut, le fermier de madame la comtesse, est venu me demander ma fille en mariage. Giraut est plus riche que toi : mais je le crois un fripon; et dès lors son bien est un tort. Tu es pauvre, toi; mais tu es honnête homme, et ma fille t'aime; ainsi il ne te manque rien : tu auras donc mon Agathe. Je l'ai laissée exprès maîtresse de son choix, pour que tu lui en eusses toute l'obli-

gation, et elle tout le plaisir. C'est ce soir que tu seras choisi par elle; et alors...

FIRMIN, *tristement.*

Cela n'est pas sûr, monsieur Thibaut, cela n'est pas sûr.

THIBAUT.

Fais-moi le plaisir de me dire qui pourrait s'y opposer, quand Agathe et toi le désirent, que ta mère y consent, et que je le veux bien.

FIRMIN.

Cela ne suffira pas.

THIBAUT.

Non!... Et qui pourra l'empêcher?

FIRMIN.

Mon malheur.

THIBAUT, *le contrefaisant.*

Ton malheur!... En effet, tu es un garçon bien à plaindre! Ma fille ne rêve qu'à toi, elle ne parle que de toi; sitôt que je veux faire l'éloge de quelqu'un, elle cite toujours une bonne qualité de Firmin qui l'emporte sur celle que je loue : ta mère t'adore; moi, je t'estime et je t'aime; je laisse ma fille maîtresse de suivre le penchant qu'elle a pour

toi; et quand je t'annonce tout cela, tu prends ce moment pour te plaindre de ton sort! Morbleu! ne m'interromps plus, entends-tu, ou je me fâche tout de bon... Où en étais-je? tu m'as troublé.

FIRMIN.

Ce n'était pas mon intention. Vous me disiez que je serais choisi par Agathe; et puissiez-vous dire vrai!

THIBAUT.

Je ne mens jamais, entends-tu?... Ce qui m'a fait le plus de plaisir en toi, c'est de te voir rechercher ma fille, quoique j'aie dit hautement qu'elle n'aurait point de dot, et que j'avais besoin de tout mon bien pour soutenir son frère, que j'ai placé à la ville chez un riche négociant. Mais tu ne sais pas pourquoi j'ai dit cela? tu ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu donner de dot à ma fille?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

C'est pour son bien; c'est pour qu'elle en fût plus riche. (Firmin le regarde.) Oui, sans doute, tu as beau me regarder. Le plus beau présent

que j'aie pu faire à ma fille a été de ne lui rien donner, parce qu'Agathe se croyant sans dot, s'en est fait une de sa sagesse, de son économie, de son amour pour le travail ; et si elle avait cru être riche, elle aurait peut-être négligé ce trousseau-là. J'avais encore une autre raison : c'est qu'Agathe, passant pour n'avoir rien, ne pouvait être recherchée que par quelqu'un véritablemeut amoureux d'elle ; et autant je haïrais un gendre qui aurait épousé ma fille pour son argent, autant j'aimerai celui qui ne l'épouse que pour son cœur. Comme je suis sûr à présent que c'est pour cela seul que tu l'épouses, je ne fais pas difficulté de t'avouer que mon projet a toujours été de donner quatre mille francs à ma fille.

FIRMIN, transporté.

Quatre mille francs, monsieur Giraut ! quatre mille francs ! c'est-il possible ? Ah ! quel bonheur ! quelle joie ! C'est trop, c'est trop de mille francs. Que je suis heureux, monsieur Thibaut ! (Il lui saute au cou.) que je suis heureux ! Oui, j'épouserai votre fille ; oui, cela est sûr à présent : rien ne peut plus s'y opposer ; et

l'amour que j'ai pour elle peut seul égaler mon bonheur.

THIBAUT, *étonné.*

Comment donc! ces quatre mille francs rendent-ils ma fille plus jolie?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut, non, ce n'est pas cela. Oh! mon Dieu non, c'est impossible. Mais si vous saviez, si vous pouviez deviner quelle joie, quel plaisir me causent ces quatre mille francs!...

THIBAUT, *à part.*

Je le vois bien.

FIRMIN.

Si vous connaissiez à quel point... Et, dites-moi, pouvez-vous me donner cet argent avant ce soir?

THIBAUT.

Avant ce soir?

FIRMIN.

Oh! tâchez, tâchez, monsieur Thibaut, de me rendre ce service. Jamais je n'ai rien désiré avec tant d'ardeur; et vous ne pouvez pas avoir d'idée du plaisir que j'aurai à recevoir ces quatre mille francs.

THIBAUT.

Mais, entendons-nous. Quand je te fais cette confidence, uniquement parce que je crois que tu n'aimes pas l'argent, tu montres une joie, tu fais éclater des transports qui me font presque repentir de ce que je t'ai dit, et me donnent de l'inquiétude pour ce que j'ai encore à t'apprendre.

FIRMIN.

Parlez, parlez, et ne craignez rien. Allez, mon cœur ne vous est pas connu : ce n'est pas l'argent que j'aime; mais ces quatre mille francs...

THIBAUT.

Semblent t'avoir tourné la tête. Je l'ai tout prêt, cet argent, et je me faisais un plaisir de le remettre en tes mains en signant le contrat de ma fille. Mais un malheur affreux arrivé à mon fils vient déranger tous mes projets...

FIRMIN.

O ciel!

THIBAUT.

Tu sais que j'ai placé mon fils chez le plus riche négociant de la ville, et que, grâce à sa

bonne conduite, il est devenu son caissier. Il vient de m'écrire qu'il est dans le dernier désespoir; qu'on a volé dans sa caisse cent cinquante louis dont il est responsable, et qu'il mourra de douleur s'il ne peut remplacer cet argent d'ici à demain. Tu juges que mon premier devoir c'est de sauver l'honneur de mon fils avec la dot de ma fille. Agathe n'y perdra rien par la suite ; mais, pour le moment, il ne me reste pas un écu.

FIRMIN, à part.

Ma joie n'a pas duré long-temps.

THIBAUT.

Voilà le secret que je venais confier à ta mère. Je t'estime assez pour t'en faire part, pour te prier même de partir à l'instant, et d'aller porter à mon fils l'argent que j'avais destiné pour toi... Tu ne réponds rien... tu rêves... Est-ce que tu désapprouves l'emploi que j'en fais ?

FIRMIN.

J'en suis bien loin, monsieur Thibaut, j'en suis bien loin; et je ferais de même à votre place. Agathe n'a pas besoin de dot : celui qui sera son époux sera trop heureux encore.

THIBAUT.

Comment! ne t'ai-je pas dit que ce serait toi?

FIRMIN.

Rien n'est plus incertain, malheureusement.

THIBAULT.

Mais tu n'y penses pas, Firmin. Quand je t'ai parlé des quatre mille francs, tu ne doutais pas d'épouser Agathe; et à présent que je suis forcé de disposer de sa dot, tu n'es plus sûr de l'épouser?

FIRMIN, *tristement.*

Ce que vous dites n'est que trop vrai.

THIBAUT, *le regardant d'un air mécontent.*

Puis-je du moins compter sur vous pour aller porter cet argent à la ville? elle n'est qu'à une demi-lieue : me rendrez-vous ce petit service?

FIRMIN.

J'y aurais plus de plaisir que vous; mais dans ce moment je ne puis m'éloigner. Ma mère a besoin de moi; elle en a trop besoin, ma pauvre mère. Ce soir ou demain j'irai où vous voudrez.

THIBAUT.

Ce soir ou demain il sera trop tard. Adieu, monsieur Firmin.

FIRMIN.

Vous êtes fâché?

THIBAUT.

Point du tout; je ne me fâche que contre mes amis. (Il s'en va.)

FIRMIN, le rappelant.

Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut! écoutez-moi, je vous en prie.

THIBAUT, dans la coulisse.

J'ai tout entendu.

SCÈNE IV.

FIRMIN.

Il me quitte avec l'air de la colère. Hélas! il en serait honteux, s'il savait tout ce que je souffre, s'il savait combien il a augmenté mes maux par ce moment d'espérance qu'il m'a donné et ravi sur-le-champ. Quel bonheur c'eût été pour moi de pouvoir délivrer ma mère avec la dot de ma maîtresse! de sau-

ver ce que j'ai de plus cher par ce que j'aime plus que ma vie! Ah! j'aurais été trop heureux! La fortune ne l'a pas voulu... Tout se réunit contre ma mère; elle n'a plus que moi, que moi seul... Eh bien! seul, je dois lui suffire; seul, je dois lui tenir lieu de tout... Pourvu que la vue d'Agathe ne vienne pas m'affaiblir!... Loin d'elle j'aurai du courage; mais, si je la revois, je n'en aurai plus... Voici Giraut; mon cœur m'abandonne déjà.

SCÈNE V.

GIRAUT, FIRMIN.

GIRAUT.

Me voici, monsieur Firmin. Je crois vous avoir donné le temps de faire toutes vos réflexions; je viens chercher votre réponse.

FIRMIN.

Monsieur Giraut, je vous supplie de m'écouter un moment, sans vous fâcher, sans vous ennuyer de ce que je vais vous dire. Je suis bien à plaindre, voyez-vous; et les malheureux parlent longuement.

GIRAUT.

Ne vous gênez pas, j'ai de la patience, et je suis venu pour écouter.

FIRMIN.

Vous êtes mon rival, vous désirez de m'enlever Agathe; cela est juste, et je ne vous en fais pas un crime : mais vous ne désirez pas de me voir mourir de douleur; cela ne vous rendrait pas plus heureux, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

Il n'est pas question de votre mort; il est question de me payer ce qui m'est dû, ou de renoncer à Agathe. Voilà le point dont il s'agit, et sur lequel il me faut une réponse positive.

FIRMIN.

Et c'est cette réponse si terrible, que je ne puis faire sans mourir.

GIRAUT.

Ne croyez pas cela, monsieur Firmin : si l'on mourait toutes les fois qu'on le dit, il n'y aurait presque plus de vivans dans ce monde. Moi, qui vous parle, j'ai eu de très-grands chagrins, et vous voyez comment je me porte.

FIRMIN.

D'abord, il ne faut rien vous déguiser : je suis certain du cœur d'Agathe, je suis sûr d'en être aimé autant que je l'aime; et vous pouvez compter d'avance que ce sera moi qu'elle choisira pour époux...

GIRAUT.

En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire; et c'est madame votre mère seule que cette affaire-ci regarde. Serviteur, monsieur Firmin. (Il veut s'en aller.)

FIRMIN, le retenant.

Arrêtez, arrêtez, je vous en prie.

GIRAUT.

Il me semble que vous avez tout dit.

FIRMIN.

Vous demandez que je vous cède Agathe : mais réfléchissez que, même en faisant ce que vous voulez, vous n'en serez pas plus heureux.

GIRAUT.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? Est-on malheureux d'épouser celle que l'on aime?

FIRMIN.

Oui, quand on n'en est pas aimé.

GIRAUT.

Et voilà positivement le motif de ma haine et de ma conduite envers vous. C'est vous, vous seul, qui m'empêchez d'être aimé d'Agathe; et ce n'est pas la première fois que je vous trouve sur mon chemin : partout où je suis avec vous, on vous cherche et l'on me repousse. Aux deux dernières fêtes du village, vous m'enlevâtes le prix de l'arc; je ne vous l'ai pas pardonné. Je vous dis franchement que je vous déteste, que je vous ferai le plus de mal que je pourrai; et si je ne puis vous chasser du cœur d'Agathe, je me vengerai du moins de vous voir toujours préféré à moi.

FIRMIN.

Mais vous vous en vengez sur vous-même. Le cœur d'Agathe est à moi, et il m'appartiendra toute la vie. Vous ne connaissez pas ces cœurs-là, monsieur Giraut; c'est un pays qui vous est étranger. Vous ne savez pas qu'Agathe ne vous choisira pour époux que dans le premier moment de colère que lui causera mon feint abandon; que, ce premier moment passé, elle en sera désolée; que son amour pour moi se réveillera plus fort que

jamais; que si elle apprend surtout que c'est pour sauver ma mère que j'ai renoncé à sa main, elle m'aimera cent fois davantage, elle me regrettera cent fois plus; et l'idée de l'affreux marché que vous m'avez proposé vous ôtera pour jamais sa tendresse, et peut-être son estime. Serez-vous heureux, monsieur Giraut?

GIRAUT.

Je ne suis pas si grand raisonneur que vous, monsieur Firmin; vous passez vos journées à lire tous les beaux livres du château, et vous me répétéz ici ce que vous avez lu ce matin. Je ne lis rien, moi, que mon livre de comptes, et je n'ai pour me conduire que le bon sens que m'a donné ma mère.

FIRMIN.

Vous avez eu une mère?

GIRAUT.

La belle demande! apparemment.

FIRMIN.

D'après la proposition que vous m'avez faite, je ne l'aurais pas cru.

GIRAUT.

Tout cela et rien, c'est la même chose. Il ne s'agit que de deux partis : c'est que votre

mère aille en prison, ou bien que j'épouse Agathe. Voilà sur quoi il faut me répondre. Qu'Agathe ensuite m'aime ou me haïsse, me fasse enrager, ou tout ce qui lui plaira, c'est mon affaire, entendez-vous? la vôtre, c'est de vous décider.

FIRMIN.

Mais, monsieur Giraut, vous aimez l'argent, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

L'argent!... L'argent a son mérite... Après?

FIRMIN.

Agathe n'a rien; et, pour épouser une fille qui n'a rien, vous perdez encore mille écus. Au lieu de cela, écoutez ce que je vous propose : laissez-moi Agathe, laissez-moi ma mère, et je m'engage à vous servir toute ma vie; je serai votre domestique, le dernier de vos valets. Je labourerai vos champs; j'aurai soin de vos attelages; je ferai l'ouvrage de deux : vous ne me paierez pas. Je suis fort et robuste, je travaille bien; achetez-moi, je me vends à vous.

GIRAUT.

Pardi! je le crois bien : le marché ne serait

pas mauvais. Vous vous estimez donc mille écus?

FIRMIN.

Hélas! je ne m'estime rien; et j'estime tout ma mère et Agathe. Laissez-les moi toutes deux, et employez ma vie entière à tout ce que vous voudrez.

GIRAUT.

Ah çà! finissons tous ces contes-là. Je n'ai pas besoin d'un valet, et j'ai besoin d'une femme. D'abord Agathe n'est pas si pauvre que vous le dites; je le sais de bonne part. Agathe me convient de toutes façons; et sans vous monsieur Thibaut ne ferait pas difficulté de me la donner. L'amour, l'intérêt, le bon sens, m'engagent à employer tous les moyens possibles pour l'emporter sur mon rival; et plus vous aimez votre mère, plus je persiste à vous donner le choix de la voir en prison, ou de me céder Agathe. Votre réponse, que je m'en aille.

FIRMIN.

Ma réponse?

GIRAUT.

Oui, finissons.

FIRMIN.

Ah ciel!

GIRAUT.

Je vais chercher les huissiers.

FIRMIN.

Un moment...

GIRAUT.

Vous balancez toujours.

FIRMIN.

Ah! je dispute, mais je ne balance pas.

GIRAUT.

Eh bien?...

FIRMIN.

Eh bien!...

GIRAUT.

Je suis las de tant d'incertitude, et je vais sur-le-champ... (Il veut sortir.)

FIRMIN, l'arrêtant.

Monsieur Giraut! monsieur Giraut!...

GIRAUT, s'en allant.

Non, je ne reviens plus...

FIRMIN.

Eh bien!... eh bien! écoutez... écoutez...

GIRAUT, s'en allant toujours.

Non, je n'écoute rien.

FIRMIN.

Agathe... Agathe est à vous.

GIRAUT, *revenant.*

Ah! voilà parler, cela.

FIRMIN, *pleurant.*

Donnez-moi la quittance de ma mère.

GIRAUT.

Un moment, s'il vous plaît. La voilà toute prête, cette quittance; mais comment voulez-vous qu'Agathe me croie quand je lui dirai que vous renoncez à elle? Vous sentez bien qu'il faut que tout soit égal; et puisque j'irai dire moi-même à votre mère qu'elle ne me doit plus rien, il faut que vous disiez vous-même à Agathe que vous ne l'aimez plus.

FIRMIN.

Quoi! vous voudriez...

GIRAUT.

Je veux la raison. Vous convenez vous-même qu'Agathe vous aime, et qu'elle doit vous choisir; vous seul pouvez l'engager à ne plus vous aimer, et à me préférer à vous: sans cela, vous feriez un marché de fripon; moi je serais une dupe; et tout l'ordre serait renversé. Venez donc avec moi trouver

Agathe ; et je ne vous demande autre chose que de lui dire que vous ne l'aimez plus, et que vous consentez à son mariage avec moi.

FIRMIN, pleurant.

Jamais, jamais, monsieur Giraut. J'aurais beau faire un effort, ma langue malgré moi lui dirait que je l'aimerai toute ma vie.

GIRAUT.

Alors, malgré moi, je ferai arrêter madame Marcelle. (Il veut s'en aller.)

FIRMIN.

Un moment, je vous en conjure ; ayez pitié de moi, monsieur Giraut.

GIRAUT.

Décidez-vous donc.

FIRMIN.

Je vous promets, je m'engage à renoncer à Agathe. Mais n'exigez pas que je le lui dise moi-même, je n'en aurais jamais la force ; ne l'exigez pas, monsieur Giraut. Je vous promets, je m'engage à le lui écrire, et vous porterez vous-même la lettre.

GIRAUT.

Non, non : Agathe voudrait une explication ; et cette explication raccommoderait

tout. Venez tout à l'heure avec moi dire à Agathe que vous ne l'aimez plus; et sur-le-champ je vais porter ma quittance à votre mère. Si vous refusez... Mais voici Agathe; ce moment va tout décider. Si vous lui faites le moindre signe, si vous lui dites le moindre mot qui puisse lui faire soupçonner ce dont il s'agit, sans rien dire je vous quitte, et je vais faire arrêter votre mère.

FIRMIN.

Ah! du moins si elle était là pour me soutenir!

SCÈNE VI.

GIRAUT, AGATHE, FIRMIN.

AGATHE.

Ah! je suis charmée de vous trouver ensemble, messieurs; mon père est chez nous, et voici le moment où je dois me décider entre vous deux. Suivez-moi donc, s'il vous plaît, chez mon père; et promettez-moi d'avance que vous n'en resterez pas moins bons amis, quel que soit le préféré.

GIRAUT.

Oh! mademoiselle, il s'est passé bien des choses depuis ce matin.

AGATHE, *gaiement.*

Comment! ne m'aimeriez-vous plus, par exemple? Je suis résignée à tous les malheurs.

GIRAUT.

Cette résignation vous sera peut-être nécessaire. Quant à mon amour, il est toujours le même, aussi vif, aussi tendre, aussi constant.

AGATHE, *riant.*

En ce cas-là, que puis-je craindre?

GIRAUT.

Demandez-le à monsieur Firmin.

AGATHE.

Firmin... Mais qu'avez-vous donc? d'où vient cet air trise, et ces larmes qui baignent votre visage? que vous est-il arrivé? Parlez, tirez-moi d'inquiétude? Avez-vous quelque chagrin?

FIRMIN, *dévorant ses sanglots, et parlant d'une voix tremblante, observé par Giraut, qui suit tous ses mouvemens.*

Non, Agathe, non, je n'ai point de chagrin, il ne m'est rien arrivé... Mais j'ai une grâce à vous demander, une grâce qui... me

sera chère... C'est... (Il regarde Giraut.) c'est... d'oublier le malheureux Firmin... de vivre heureuse, et... d'épouser monsieur Giraut. (à part.) Je n'en puis plus, je me meurs. (Il veut s'en aller.)

AGATHE, le retenant.

Que dites-vous? Arrêtez, expliquez-vous; je ne vous comprends point.

GIRAUT.

Mademoiselle Agathe ne vous comprend point. Expliquez-vous plus clairement.

FIRMIN, faisant effort.

Eh bien! Agathe, mademoiselle Agathe, vous que... (Giraut le regarde; il s'arrête.) Je ne puis jamais être à vous... Épousez monsieur Giraut... Je vous rends votre foi... (avec un sanglot déchirant.) je ne vous aime plus... (à part.) Allons retrouver ma mère. (Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE, GIRAUT.

AGATHE, stupéfaite.

Je rêve sûrement, ou je n'ai pas bien entendu.

GIRAUT.

Non, mademoiselle, vous ne rêvez point; et depuis deux heures que Firmin est avec moi, je puis vous assurer qu'il ne m'a parlé d'autre chose que de la difficulté qu'il trouvait à vous dire ce qu'il vous a dit.

AGATHE.

Comment! vous étiez dans sa confidence?

GIRAUT.

Il y a long-temps, mademoiselle; et, s'il faut ne vous rien déguiser, je ne me suis déclaré votre amant que parce qu'il m'avait avoué que son amour pour vous était passé. (Agathe le regarde, et rêve profondément.) Firmin est timide naturellement; jamais il n'aurait osé vous avouer son inconstance. Mais enfin, quand il s'est vu au dernier moment, je lui ai conseillé moi-même de ne pas laisser aller les choses plus loin, et de vous épargner l'affront de le choisir, pour en être ensuite refusée.

AGATHE, froidement.

Je vous en remercie.

GIRAUT.

Puis-je me flatter de quelque espoir, mademoiselle, à présent que vous voilà bien

certaine de l'inconstance de Firmin? car enfin on ne peut pas en être plus certaine : il vous l'a dit lui-même; et ce n'est pas dans un moment de colère ou de dépit : c'est à l'instant de vous épouser, quand monsieur votre père vous laisse maîtresse de votre choix, quand il devait tomber à vos genoux pour obtenir votre aveu; c'est dans ce moment-là qu'il vous a bien clairement articulé : Épousez monsieur Giraut; je ne vous aime plus. Vous l'avez bien entendu, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

AGATHE.

Oui.

GIRAUT.

Eh bien! mademoiselle, suivrez-vous ses conseils? et serai-je assez heureux pour vous faire accepter mon cœur, ma ferme et ma fortune?

AGATHE.

Monsieur Giraut, ce n'est pas le moment de me faire une pareille question. Je vais retrouver mon père; ce soir, je vous répondrai.

GIRAUT.

Ah! je vous entends, charmante Agathe,

et je suis le plus heureux des hommes. Me permettez-vous de vous suivre?

AGATHE.

Non; j'ai besoin d'être seule. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

GIRAUT.

Ne la perdons pas de vue, et allons porter à Firmin sa quittance : c'est le moyen de l'engager davantage à me tenir sa parole. Je connais la probité de Firmin; dès qu'une fois il aura reçu cette quittance, il n'osera plus regarder Agathe. Ainsi je ferai tourner à mon avantage jusqu'aux bonnes qualités de mon rival.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, THIBAUT.

THIBAUT.

Retourne chez nous, ma fille; je ne ferai qu'aller et venir.

AGATHE.

Mais quelle affaire si pressante vous force d'aller à la ville? Attendez à demain, mon père. Il est déjà tard; pour peu que l'on vous retienne, vous reviendrez de nuit : vous savez que je n'aime pas cela.

THIBAUT.

Il est absolument nécessaire que j'y aille aujourd'hui : mais je n'y serai qu'un instant; et la demi-lieue n'est pas forte. Pendant ce temps, tu réfléchiras sur le choix que tu dois faire, et tu me diras à mon retour lequel de Firmin ou de Giraut tu choisis pour ton mari.

AGATHE, tristement.

Jusqu'à ce moment j'étais décidée; mais je ne le suis plus.

THIBAUT.

Voilà donc la cause de ce chagrin que j'ai remarqué sur ton visage. Je n'osais pas t'en parler, parce que je me souviens que les amoureux n'aiment pas les questions : mais je me suis douté que tu étais brouillée avec Firmin.

AGATHE.

Plût à Dieu que nous fussions brouillés! cela n'empêche pas de s'aimer, au contraire.

THIBAUT.

Ah! si vous n'êtes pas brouillés, il devient plus difficile de vous raccommoder. Tu as donc beaucoup à te plaindre de Firmin?

AGATHE.

Beaucoup, mon père, beaucoup. Firmin n'est plus le même; il n'a plus le même amour; et malheureusement ma tendresse pour lui n'en peut diminuer : je le verrais, je crois, inconstant, que je l'aimerais encore. Tout cela me rend bien malheureuse; et j'aurais grand besoin de conseil.

THIBAUT.

S'il était d'usage que les filles fissent cas de ceux de leur père, je sais bien ce que je te conseillerais.

AGATHE.

Comme vous n'ordonnez jamais, on est toujours tenté de faire ce que vous dites. Voyons donc comment vous vous conduiriez à ma place.

THIBAUT.

Pour te répondre là-dessus, il faudrait savoir précisément ce que tu reproches à Firmin.

AGATHE.

Ce n'est pas la peine d'entrer dans des détails. Mais supposez que Firmin soit un ingrat, un inconstant, qu'il m'oublie, et qu'il renonce à moi... nous n'en sommes pas là, au moins, il s'en faut; mais supposez pour un moment que j'aie des raisons de croire à l'inconstance de Firmin, vous décideriez-vous, pour le punir, à épouser M. Giraut?

THIBAUT.

Ces sortes de punitions-là, mon enfant, sont toujours pour celui qui les fait; et cela

ressemblerait tout justement à notre voisin Gros-Pierre, qui, pour punir les moineaux qui venaient manger ses cerises, abattit son cerisier. A ta place je n'épouserais point Giraut.

AGATHE.

Ah! que vous êtes de bon conseil, mon père! je veux suivre aveuglément tous vos avis.

THIBAUT.

Mais je n'épouserais pas non plus Firmin.

AGATHE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

THIBAUT.

Pardi! parce que tu dis toi-même qu'il est un ingrat, un inconstant, et que...

AGATHE.

Je ne vous ai pas dit cela, mon père, et je ne l'ai jamais pensé.

THIBAUT.

Non : eh bien! je l'ai pensé pour toi. J'ai eu une assez longue conversation avec Firmin, et il s'en faut que j'en aie été content.

AGATHE.

Une conversation sur moi?

THIBAUT.

Sur toi-même. J'ai commencé par l'assurer que son mariage avec toi était certain : il s'est obstiné à me dire que non; et il m'a toujours répondu là-dessus froidement et tristement.

AGATHE.

Tristement, cela peut être; mais non pas froidement, j'en suis sûre.

THIBAUT.

Je le veux bien, il m'a répondu tristement. Ensuite je lui ai dit que je voulais te donner une dot; et alors il m'a répondu très-gaiement; il m'a sauté au cou, et n'a plus douté de t'épouser demain. Après cela, je lui ai confié que, pour des raisons dont je l'ai fait juge, je ne pouvais pas payer ta dot le jour même de ton mariage; et il est retombé dans ses doutes et dans sa tristesse. Oh! tout cela m'a paru clair; et j'ai conclu ce qu'un autre aurait conclu à ma place, que Firmin ne t'aime pas.

AGATHE.

Que Firmin ne m'aime pas! Ah ciel! comment pouvez-vous croire une pareille chose!

THIBAUT.

C'est-à-dire, il t'aime bien quand je te donne une dot; mais sans la dot il ne se soucie plus de toi.

AGATHE.

Mais vous l'outragez, mon père; mais gardez-vous bien de penser un seul mot de toutes ces calomnies, et soyez sûr que ceux qui vous l'ont dit vous ont menti.

THIBAUT.

Tu ne m'entends donc pas? C'est Firmin lui-même qui me l'a dit.

AGATHE.

C'est égal, mon père; il a menti. Je connais Firmin, je connais son cœur; et c'est le meilleur, le plus tendre de tous les cœurs. Lui, aimer par intérêt! Eh! depuis que nous nous connaissons, ne sait-il pas bien que j'ai un frère? ne sait-il pas que vous avez toujours déclaré vouloir me marier sans me donner de dot? Est-ce qu'il y a seulement songé? Est-ce qu'il nous est venu dans la tête, à l'un ou à l'autre, que nous avions besoin d'argent pour être aimables? Non, mon père, je vous le répète, vous avez mal entendu, ou il s'est mal

expliqué ; et Firmin est le plus désintéressé, le plus aimable et le plus honnête des hommes.

THIBAUT.

Voilà ce qui s'appelle bien recevoir un conseil qu'on a demandé! Explique-moi donc à présent comment, d'après cet éloge, tu peux avoir à te plaindre de Firmin.

AGATHE.

Cela n'empêche pas, mon père. Oui, sans doute, j'ai à m'en plaindre; oui je suis fâchée contre lui, et fâchée peut-être au point que je ne le prendrai pas pour époux : mais, en cessant de l'aimer, en le haïssant même, je ne souffrirai jamais qu'on le calomnie devant moi; je le défendrai toujours, parce que je sais combien il est estimable.

THIBAUT.

Pourquoi donc es-tu tentée de le quitter?

AGATHE.

C'est différent cela, mon père; cela ne regarde que Firmin et moi. Quand on s'aime, il y a tout plein de petits torts qui n'existent que pour les amans. Ils ont raison de s'en piquer, ils ont raison de les punir; mais tout

autre qu'eux n'a pas le droit de juger ces torts-là.

THIBAUT.

C'est pour cela que je te laisse seul juge entre Firmin et Giraut. Tu m'as demandé conseil, je t'ai dit mon avis; tu feras à ta tête: c'est toujours ainsi que cela se pratique; et je ne t'en sais pas mauvais gré. Il se fait tard, je vais me mettre en route.

AGATHE, l'arrêtant.

Tout ce que vous m'avez dit de cette dot, et de la joie et de la tristesse de Firmin, me donne un soupçon que je veux éclaircir; et, pour m'en réserver les moyens, je vais dès ce pas parler à ma marraine. Adieu, mon père; revenez de bonne heure, je vous le recommande, et embrassez mon frère pour moi. (Elle sort.)

SCÈNE II.

THIBAUT.

Elle est toujours folle de son Firmin, et je suis sûr qu'elle l'épousera. A la bonne heure! Moi-même j'ai approuvé son choix jusqu'à la

conversation de ce matin... Et peut-être me suis-je trompé; peut-être me suis-je pressé de juger trop sévèrement Firmin. A mon âge on est défiant; et dès que l'on est vieux, on croit facilement le mal. Au fait, c'est pour elle que ma fille se marie; il est plus important que son mari lui plaise qu'à moi. Je lui ai dit ce que je devais lui dire : elle n'est pas de mon avis; c'est à son père d'être du sien... Voici Firmin; évitons-le, et allons au secours de mon pauvre fils. (Il s'en va.)

SCÈNE III.

MARCELLE, FIRMIN, THIBAUT.

(Firmin arrive donnant le bras à sa mère; il voit sortir M. Thibaut, il le rappelle.)

FIRMIN.

Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut!

THIBAUT, s'en allant.

Je n'ai pas le temps, je suis pressé. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN, à part.

Il est fâché contre moi... Tout se réunit pour m'accabler.

MARCELLE.

Plus j'y pense, mon cher ami, plus je suis étonnée de la bonne nouvelle que tu es venu m'annoncer. Comment est-il possible que monsieur Giraut se soit montré généreux?

FIRMIN.

C'est un bonheur qui m'a étonné moi-même. Mais il s'agissait de vous, de votre repos, de votre liberté; et ma tendresse, ma crainte, ma douleur, m'ont fait si bien parler, m'ont rendu si pressant, que monsieur Giraut n'a pu résister. Nous sommes convenus de quelques arrangemens qui l'ont satisfait; et il ne doit pas tarder à vous apporter votre quittance.

MARCELLE.

La joie que j'éprouve, mon cher fils, est

doublée par le plaisir de t'en avoir l'obligation, et je te la dois toute entière. Sans toi, sans toi seul, je perdais ma liberté; et, je ne crains pas de te l'avouer à présent que le péril est passé, j'aurais aussi perdu la vie : car je n'aurais jamais consenti que tu me suivisses en prison; et tu juges bien qu'à mon âge, accablée comme je le suis par les ans, par les infirmités, je n'aurais pu supporter une prison où je n'aurais plus vu mon fils. Non, mon enfant, je serais morte à l'instant où l'on nous aurait séparés. Et c'est toi qui m'as sauvée! c'est à toi que je dois la vie! Je sens qu'elle m'en est plus chère; je sens que j'aurai du plaisir à te dire tous les matins : Je te dois encore ce jour-ci, et je vais l'employer à t'aimer.

FIRMIN.

Ah! ma mère, quelle douce satifaction vous me faites éprouver! quel calme vous portez dans mon âme! Je n'ai rempli que mon devoir : mais votre reconnaissance, votre tendresse, votre amour, me prouvent qu'aucun bien au monde ne peut valoir le bonheur de servir et d'aimer sa mère.

MARCELLE.

Explique-moi, je te prie, comment tu as pu venir à bout d'une chose si difficile, et quels sont les arrangemens que tu as faits avec Giraut?

FIRMIN.

N'en parlons plus, je vous en prie. Cette malheureuse histoire nous a donné assez de chagrin : oublions-la, je vous le demande. Giraut est content, vous êtes tranquille; tout le reste est inutile à savoir.

MARCELLE.

Tu redoubles mes alarmes en refusant de m'expliquer les conventions que tu as faites. Je connais ta tendresse, mon fils; je suis sûre que tu t'es engagé pour moi, et que par la suite... Si je le croyais, vois-tu, j'irais tout à l'heure...

FIRMIN.

Écoutez, ma mère, vous savez bien que je ne vous ai jamais menti : eh bien! je vous proteste, je vous jure que les engagemens que j'ai pris avec Giraut sont remplis; que jamais Giraut ne pourra rien me demander, que je ne cours pas le moindre péril; et qu'il est im-

possible que je devienne jamais plus malheureux... que je ne le suis. (Il pleure, et cache ses larmes.)

MARCELLE.

Mais d'où vient donc cette tristesse que tu veux en vain me cacher, et que je lis malgré toi sur ton visage?

FIRMIN, essuyant ses pleurs.

Moi, ma mère, je ne suis point triste.

MARCELLE, le regardant.

Tu n'es pas triste?

FIRMIN, s'efforçant de sourire.

Au contraire, je vous ai sauvée, je suis trop heureux. (Il fond en larmes.)

MARCELLE.

Tu es heureux, et tu pleures! tu pleures, mon fils, mon cher fils! Ah! tu me caches quelque malheur! tu me trompes, j'en suis certaine! Mon fils, mon cher enfant, je te supplie, au nom du ciel, au nom de ma tendresse, dis-moi la cause de ton chagrin, dis-la moi, Firmin; je suis si pressée de m'affliger avec toi! Eh quoi! tu ne me réponds pas? J'ai donc perdu ta confiance. Si cela est, reprends tes bienfaits; j'aime mieux y renoncer; j'aime mieux aller en prison, que de

ne pas partager la moindre douleur de mon fils.

FIRMIN.

Ma mère, c'est vous seule, c'est votre tendresse qui me fait pleurer. Je n'ai point de chagrin, je vous assure; et...

MARCELLE.

Tu ne sais pas mentir, Firmin, et c'est en vain que tu l'essaies : songe que mon cœur parle toujours au tien, et que ces deux cœurs-là ne peuvent se tromper.

FIRMIN.

Eh bien! ma mère, je vais tout vous dire... (à part.) Cachons-lui du moins ce qui l'intéresse.

MARCELLE.

Eh bien?

FIRMIN.

Eh bien!... je suis brouillé avec Agathe: voilà la cause de mon chagrin.

MARCELLE.

Je respire; c'est un malheur qui pourra se réparer.

FIRMIN.

Non, ma mère, c'est fini; je ne la reverrai jamais, jamais.

MARCELLE.

Jamais, en langage d'amoureux, signifie dans un quart d'heure. Dis-moi seulement si c'est toi qui as tort.

FIRMIN.

Oui, ma mère, c'est moi qui ai tout le tort.

MARCELLE.

Tant mieux; cela se raccommodera plus vite, et ce sera moi qui m'en chargerai. Je vais aller trouver Agathe, je vais lui demander pardon pour toi, lui dire que tu l'adores, lui peindre...

FIRMIN.

Que dites-vous, ma mère? vous voulez...

MARCELLE.

Oui, je veux te rendre au bonheur; sois tranquille, je te réponds d'apaiser Agathe. Est-ce que tu crois que je ne connais pas toutes ces petites querelles? Je m'en souviens encore, mon ami; et je veux employer pour toi toute l'expérience qu'une vieille femme a toujours là-dessus. Laisse-moi, laisse-moi aller parler à Agathe; j'aurai du plaisir à m'acquitter en partie de tout ce que je te dois. Tu as arrangé mes affaires avec Giraut; je vais ar-

ranger les tiennes avec Agathe : attends-moi, je ne tarderai pas. (Elle veut sortir; Firmin la retient.)

FIRMIN.

Arrêtez, ma mère, arrêtez : gardez-vous bien d'aller rien dire à Agathe, vous me causeriez la plus mortelle douleur. Agathe ne m'aime plus, puisqu'il faut vous le dire; Agathe me préfère un rival; ce soir même elle doit l'épouser. Je ne veux de ma vie revoir Agathe; je souffre même d'en parler; et si vous vouliez me faire plaisir, nous changerions de conversation.

MARCELLE.

Et tu me disais que c'était toi qui avais tort.

FIRMIN.

Eh! oui, ma mère, j'ai eu tort dans le principe... et ensuite... il est arrivé... Mais, au nom du ciel, ne parlons plus de tout cela, vous me faites souffrir le martyre.

MARCELLE.

Eh bien! mon fils, pardon, pardon, je ne t'en dirai plus rien, je ne t'en parlerai plus... Hélas, mon Dieu! qui l'aurait cru de cette petite Agathe, qui avait l'air de t'aimer tant,

qui me disait encore hier que si tu changeais jamais, elle était sûre d'en mourir?... Pardon, encore une fois; ne te fâche pas, mon ami, ne te fâche pas, voilà qui est dit : mais je ne puis m'empêcher de pleurer en songeant que cette perfide... Allons, allons, voilà qui est fini, je ne parlerai plus de rien.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, ma mère : il faut me parler de vous; il faut me dire, pour me consoler, que vous m'aimez, que vous êtes heureuse, que votre tendresse me rendra tout ce que je perds dans celle d'Agathe; il faut m'entretenir de ma mère : voilà le moyen de me faire oublier mes maux.

MARCELLE.

Pauvre enfant! Et... que te dirais-je que tu ne saches pas déjà? Plût à Dieu que je pusse te rendre tout ce que tu as perdu! Je n'en désespère pas encore; et, malgré ta résistance, je veux tout à l'heure aller trouver Agathe. Je suis sûre de la ramener à toi. Laisse-moi, laisse-moi sortir. (Elle fait des efforts pour s'en aller.)

FIRMIN.

Non, ma mère, non, je ne le souffrirai

pas. D'ailleurs, voici l'instant où monsieur Giraut doit vous apporter sa quittance; il faut que vous y soyiez pour la recevoir.

MARCELLE.

Que me font monsieur Giraut et sa quittance, et tout ce qui ne regarde que moi? C'est ton bonheur qui peut me rendre heureuse; et je veux aller essayer...

FIRMIN.

Voici monsieur Giraut. Ma mère, au nom du ciel, ne parlez de rien de ce que je viens de vous dire; vous me mettriez au désespoir.

SCÈNE V.

MARCELLE, FIRMIN, GIRAUT.

GIRAUT, bas, à Firmin.

Je suis de parole, comme vous voyez... (haut, à Marcelle.) Bonjour, madame Marcelle : votre fils vous a dit sans doute que nous nous étions arrangés.

MARCELLE.

Oui, monsieur Giraut : mais il n'a jamais voulu me dire quels moyens vous avez pris ensemble; et je vous avoue que cela m'inquiète.

GIRAUT.

Allez, allez, madame Marcelle, ne soyez inquiète de rien ; pour vous prouver que jamais je ne veux revenir là-dessus, je vous apporte votre billet... (à Firmin, à part.) Vous voyez jusqu'à quel point je compte sur votre parole.

FIRMIN.

Jamais je n'y ai manqué.

GIRAUT.

Le voilà, madame Marcelle. (Il le lui donne.)

MARCELLE.

Mais je vous demande en grâce, monsieur Giraut, de m'expliquer à quelles conditions mon fils l'a pu obtenir de vous.

GIRAUT.

A quelles conditions?... (Il regarde Firmin.)

FIRMIN, bas à Giraut.

Inventez quelque moyen, et cachez-lui le véritable.

GIRAUT.

Tenez, madame Marcelle, il ne faut pas vous tromper. Votre fils et moi, en nous promenant, nous avions trouvé un trésor, sur lequel chacun de nous avait des droits: Firmin me cède ses droits sur le trésor ; et,

pour le posséder tout seul, je lui ai remis votre créance.

MARCELLE.

Tout cela ne me paraît pas clair; et j'ai de la peine à prendre ce billet, tant que je ne sais pas précisément...

SCÈNE VI.

FIRMIN, GIRAUT, MARCELLE, AGATHE, THIBAUT.

AGATHE.

Bon jour, madame Marcelle. Vous nous permettrez bien, à mon père et à moi, de venir demander à votre fils une dernière explication nécessaire à mon repos, et d'après laquelle je dois décider mon mariage. Vous savez peut-être ce qui s'est passé.

MARCELLE.

Oui, je le sais, je le sais, mademoiselle; et je ne conçois pas comment, après l'avoir trahi, après avoir manqué à toutes les promesses, à tous les sermens que vous lui aviez faits, vous venez jusque chez lui faire parade de votre inconstance, et chercher de man-

vaises raisons pour répéter que vous ne l'aimez plus.

AGATHE.

Que je ne l'aime plus, ô ciel!... Et c'est lui qui me l'a dit; c'est lui qui m'a déclaré qu'il renonçait à ma main, qu'il ne voulait plus de mon cœur; c'est lui qui, sans raison, sans sujet, sans brouillerie, est venu me rendre ma foi, et a eu le courage et la cruauté de me dire que son amour pour moi était passé. Mais je ne l'ai pas cru lui-même; et c'est la première fois que j'ai douté de ce que Firmin m'a dit. (Firmin veut parler.) Oui, Firmin, vous avez menti, j'en suis sûre; et il faut qu'un puissant motif vous ait forcé à ce mensonge; il faut que, par une cause inconnue que je ne puis pénétrer, Firmin, le fidèle Firmin, qui m'a toujours aimée, et qui m'adore plus que jamais, se soit vu obligé de dire qu'il renonçait à son Agathe. Ce qui me le prouverait, quand mon cœur ne me le dirait pas, c'est que, connaissant mon mépris pour l'amour de monsieur Giraut, il m'a conseillé de l'épouser.

MARCELLE, vivement.

Giraut vous aime, et mon fils vous con-

seille de l'épouser! Ah! ma fille, ce seul mot m'éclaire; et je vais t'expliquer tout ceci. Je dois mille écus à monsieur Giraut : il fallait les payer aujourd'hui, ou être arrêtée; mon fils a sacrifié sa maîtresse à sa mère; je suis sûre que, pour me sauver, pour obtenir la quittance des mille écus, mon fils a cédé ton cœur; j'en suis certaine, le mien me le dit. Viens, mon enfant, mon cher enfant, viens te jeter dans mes bras. Eh! crois-tu que j'accepte tes dons? Mon fils, mon cher fils, depuis quand penses-tu que tu ne m'es pas plus cher que moi-même? Monsieur Giraut, voilà votre quittance; faites tout ce que vous voudrez.

AGATHE, prenant le papier.

Que je suis heureuse! et que je lui sais gré de tout ce qu'il m'a fait souffrir! Firmin, dès ce moment, je vous aime cent fois plus que je ne vous aimais; et recevez ici le serment que je vous fais, devant monsieur Giraut, de vous adorer jusqu'à mon dernier soupir.

GIRAUT.

Tout cela est charmant; mais il me faut mon billet ou mon argent.

AGATHE.

J'espère que je vais tout arranger. Lorsque Firmin m'a dit en pleurant qu'il ne m'aimait plus, je me suis bien doutée que vous étiez pour quelque chose dans cet affreux mystère; et, sans pouvoir le pénétrer, j'ai été me jeter aux pieds de madame la comtesse, ma marraine. Je savais qu'aujourd'hui devait se faire l'adjudication de sa ferme; je la lui ai demandée pour moi-même, et je l'ai obtenue.

GIRAUT.

Comment!

AGATHE.

Oui, monsieur Giraut, c'est moi qui suis fermière de madame la comtesse.

GIRAUT.

Mais je ne pressais tant madame Marcelle pour les mille écus qu'elle me doit, qu'afin de les donner à l'intendant de madame pour qu'il me fît continuer mon bail.

AGATHE.

Eh bien! donnez - les moi, je vous cède le mien. Madame Marcelle sera quitte avec vous, vous resterez fermier, j'épouserai Firmin, et tout le monde sera content.

THIBAUT.

Non, tout le monde ne le serait pas. Je vous écoute tous, et je vous admire : chacun de vous fait son devoir; heureusement je puis faire le mien aussi. Voici quatre mille francs que je t'avais destinés, ma fille, et qu'un malheur affreux arrivé à ton frère me forçait de lui porter aujourd'hui. Firmin était dans mon secret. Comme j'allais à la ville, j'ai trouvé mon fils en chemin, qui venait m'instruire que son voleur était pris, et l'argent restitué. Je t'ai bien vite rapporté le tien. Voilà ta dot, ma fille : paie lui son billet, garde ta ferme, et qu'il demeure puni de l'infâme marché qu'il avait fait avec Firmin.

AGATHE.

Mon père, c'est à vous de régler tout cela, c'est à vous de le punir; car, pour moi, je ne puis en vouloir à monsieur Giraut; et je lui pardonne de tout mon cœur d'avoir rendu mon amant le plus vertueux et le plus aimable de tous les hommes.

THIBAUT à Giraut.

Tenez, monsieur, payez-vous.

GIRAUT, prenant l'argent.

Cela n'est pas si pressé. Mais enfin... je suis charmé que tout ceci ait tourné à la satisfaction de tout le monde. S'il faut vous avouer la vérité... c'était une petite épreuve à laquelle j'ai voulu mettre la vertu de ces deux jeunes époux, qui sont tout-à-fait intéressans. (Il s'en va.)

THIBAUT.

N'oubliez pas de me rapporter mon reste. Et vous, mes enfans, venez tous, venez chez moi, où mon fils semble être arrivé exprès pour assister à vos noces.

FIRMIN.

Ah! monsieur Thibaut, ma chère Agathe, et vous, ma bonne mère, j'éprouve une joie, un bonheur que tous mes chagrins n'ont pas trop payé.

MARCELLE.

Sois heureux, mon fils, sois heureux, tu le mérites si bien! Puisses-tu être récompensé de ta vertu par un fils qui te ressemble!

FIN DU BON FILS.

MYRTIL ET CHLOÉ,

PASTORALE.

A M. GESSNER.

MON MAITRE ET MON AMI,

JE désirais depuis long-temps de vous dédier un ouvrage. Pour être sûr qu'il eût un mérite, j'en ai pris le sujet dans les vôtres : j'ai fait un petit drame d'une de vos idylles. Je n'ai pu y mettre votre

grâce ni votre douceur; mais que m'importent des défauts que votre indulgence ne verra point? Le public, qui n'est pas bon comme vous, les verra : pour le dédommager, je lui fais relire votre idylle, en la plaçant à la tête de mon petit drame. Elle y gagnera; tant mieux. N'ai-je pas assez gagné, moi, en vous donnant un témoignage de mon respect, en osant vous appeler mon ami? D'ailleurs, puis-je égaler mon maître ?

Je suis, avec un attachement égal à mon admiration,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

MYRTIL ET CHLOÉ,

IDYLLE

DE M. GESSNER.

De grand matin Myrtil, sortant de la cabane, trouva Chloé, sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes de fleurs. La rosée brillait sur toutes les fleurs, et à la rosée se mêlaient les larmes de la petite Chloé.

MYRTIL.

Chère Chloé, que veux-tu faire de ces guirlandes? Hélas! tu pleures.

CHLOÉ.

Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Myrtil? Mais qui ne pleurerait comme nous? L'as-tu vue, notre mère? Dans quelle tristesse elle est plongée! comme, avant de nous quitter, elle pressa nos mains dans les siennes, en détournant de nous ses yeux baignés de larmes!

MYRTIL.

Je l'ai vue comme toi. Hélas ! notre père! sans doute il est plus mal encore qu'il n'était hier !

CHLOÉ.

Ah ! mon frère, s'il doit mourir ! Comme il nous aime, comme il nous embrasse, lorsque nous faisons ce qu'il aime, ce qui plaît aux dieux !

MYRTIL.

O ma sœur! comme tout est triste! En vain mon agneau vient me caresser; j'oublie presque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige sur mes épaules, et cherche à me becqueter les lèvres et le menton; rien, non, rien ne saurait me rappeler à la joie. O mon père! si tu meurs, je veux mourir aussi !

CHLOÉ.

Hélas! il t'en souvient; ce bon père, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux, et qu'il se mit à pleurer.

MYRTIL.

Oui, Chloé, il m'en souvient. Comme il nous remit à terre, comme il devint pâle! Je

ne peux plus vous tenir, mes enfans; je me trouve mal... très-mal. A ces mots, il se traîna dans son lit. Depuis ce jour, il est malade.

CHLOÉ.

Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté. Écoute, mon frère, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, et pour en faire ces guirlandes; je vais les porter aux pieds de la statue de Pan. Notre mère ne dit-elle pas toujours que les dieux sont bons, que les dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence? J'irai, j'offrirai ces guirlandes au dieu Pan. Et vois-tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau? Et bien je veux l'immoler encore au dieu.

MYRTIL.

O ma chère sœur! je veux aller avec toi... Je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits; et mon ramier, je veux aussi l'immoler au dieu Pan.

Il courut, et fut bientôt de retour. Alors ils allèrent ensemble au pied de la statue. Elle

était située non loin de là, sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là, s'étant mis à genoux, ils invoquèrent ainsi le dieu des champs :

CHLOÉ.

O Pan! protecteur de nos hameaux, écoute favorablement nos prières; reçois nos faibles offrandes : c'est tout ce que des enfans peuvent t'offrir. Je pose ces guirlandes à tes pieds; si je pouvais atteindre plus haut, je voudrais en couronner ton front, je voudrais en ceindre tes épaules. Sauve, ô Pan! sauve notre père, rends-le à ses pauvres enfans!

MYRTIL.

Je t'apporte ces fruits; ce sont les plus beaux que j'aie pu cueillir dans nos vergers : reçois-les favorablement. Je t'aurais sacrifié la plus belle chèvre du troupeau ; mais elle aurait été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre père à nos vœux. Rends, ô dieu secourable! rends la santé au meilleur des pères!

CHLOÉ.

Je vais t'immoler cet oiseau, ô dieu secou-

rable! c'est tout ce que j'ai de plus cher. Regarde, il vole sur ma main pour me demander sa nourriture : mais je veux, ô Pan! je veux te l'immoler.

MYRTIL.

Et moi, je vais t'immoler ce ramier; il se joue, il me caresse : mais je veux, ô Pan! je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre père. Exauce, ô Pan! exauce nos vœux!

Déjà leurs petites mains tremblantes saisissaient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre : Les dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence; aimables enfans, n'immolez point ce qui fait vos délices, votre père est rendu à la vie.

Et Ménalque recouvra la santé. Heureux de la piété de ses enfans, il alla ce jour même, avec toute sa famille, offrir un sacrifice au dieu. Il vécut comblé de bénédictions, et vit les enfans de ses enfans.

N. B. C'est la charmante idylle qu'on vient de lire qui a fourni le sujet de la pastorale suivante. Mais, comme il n'est jamais permis de copier, on y a fait plusieurs changemens, dont le plus considérable est de n'avoir pas rendu Myrtil et Chloé frère et sœur.

MYRTIL ET CHLOÉ.

PERSONNAGES.

MYRTIL, berger, âgé de treize ans.
CHLOÉ, bergère du même hameau, âgée de douze ans.
LISIS, prêtre de l'Amour, âgé de quatorze ans.
UN PLUS JEUNE PRÊTRE, suivant de Lisis.

MYRTIL ET CHLOÉ,

PASTORALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un bocage; le temple de l'Amour se voit dans le fond. L'aurore commence à paraître. Myrtil et Chloé entrent par les deux côtés opposés; Myrtil porte dans ses mains un nid de tourterelles; Chloé une houlette garnie de fleurs.)

MYRTIL, CHLOÉ.

MYRTIL.

Quoi! ma bonne amie, vous êtes déjà levée! Et où allez-vous si matin?

CHLOÉ.

J'allais vous chercher, mon bon ami. Il y a bien long-temps que nous nous sommes quittés... Depuis hier au soir...!

MYRTIL.

Ah! la belle houlette; je ne vous l'avais jamais vue. Qui vous l'a donnée, Chloé?

CHLOÉ.

C'est un secret, Myrtil. Ah! les jolis oiseaux;

vous ne m'aviez pas enseigné leur nid. A qui les donnerez-vous, Myrtil?

MYRTIL.

C'est un secret, Chloé.

CHLOÉ.

Vous regardez bien cette houlette!

MYRTIL.

Vous regardez bien ces tourterelles!

CHLOÉ.

Allons, mon ami, je vais tout vous dire.

MYRTIL.

Moi, je ne vous cacherai rien.

CHLOÉ.

C'est pour vous.

MYRTIL.

C'est pour vous.

CHLOÉ.

Depuis plus d'un mois je travaille en cachette à découper, avec mon couteau, l'écorce de cette houlette. Le bois est bien dur, ma main est bien faible; et comme je travaillais pour vous, je n'ai jamais voulu que personne m'aidât. Voilà pourquoi, mon ami, l'ouvrage a été si long. Et puis, c'est que j'ai gravé tout au haut de la houlette la première lettre de

votre nom : c'est la seule que je sache écrire. Hier au soir tout a été fini; je n'ai pas dormi de plaisir. Dès que le chant de l'alouette m'a avertie qu'il faisait jour, je me suis levée, j'ai cueilli des fleurs pour en orner la houlette; j'allais la poser à la porte de votre cabane, et me cacher parmi les églantiers qui sont tout près. Mais j'ai beau me lever matin, Myrtil est plus matinal; j'ai beau vouloir lui cacher quelque chose, il sait toujours mes secrets aussitôt que moi.

MYRTIL.

Et moi, depuis plus de quinze jours, j'ai découvert ce nid de tourterelles dans le petit bois de la colline. Mais les tourterelles l'avaient placé tout au haut d'un jeune chêne dont la tige était trop faible pour me porter. Je ne pouvais pas y monter, je ne pouvais m'aider d'aucun arbre voisin, et je risquais, en pliant le jeune chêne, ou de le casser, ou d'effrayer les tourterelles, ou de faire tomber les petits.

CHLOÉ.

Comment avez-vous donc fait, mon ami?

MYRTIL.

J'ai attaché le bout de ma fronde à la tige du jeune chêne, aussi haut que mes deux mains ont pu atteindre; ensuite j'ai noué l'autre bout à la racine d'un arbre voisin, et chaque jour j'allais resserrer le nœud en raccourcissant le lien : chaque jour, insensiblement, le nid s'est approché de moi, sans que l'arbre ait cassé, sans que les tourterelles s'en soient aperçues. Pendant ce temps, les petits ont grandi, et mon espérance avec eux. Enfin ce matin le nid est arrivé à la hauteur de mon visage, et j'ai vu les deux tourtereaux qui ouvraient le bec, croyant que j'étais leur mère. J'ai vite enlevé le nid; j'allais le poser à la porte de votre cabane, sur ce petit lilas que nous plantâmes ensemble il y a un an. Mais je ne peux jamais réussir à vous surprendre, Chloé; et comme je vous cherche toujours, je vous rencontre partout.

CHLOÉ.

Et bien, mon ami, faisons tout comme si nos projets avaient réussi. Prenez cette houlette, et donnez-moi vos tourterelles.

(Myrtil donne les oiseaux, et reçoit la houlette.)

MYRTIL, *regardant la houlette.*

Ah! qu'elle est belle, Chloé! Tous les bergers vont me l'envier; et moi je leur dirai: Vous l'envieriez bien davantage, si vous saviez qui me l'a donnée.

CHLOÉ, *caressant les tourterelles*

Vos tourterelles sont charmantes, mon ami : elles sont blanches comme ces lis que vous me donnâtes l'autre jour, et elles sont douces comme vous.

MYRTIL.

Ma bonne amie, promettez-moi que vous les garderez toujours.

CHLOÉ.

Oh! de tout mon cœur! Mais il faut me promettre aussi que vous ne quitterez jamais ma houlette.

MYRTIL.

Écoutez : voilà le temple de l'Amour; venez-y recevoir ma promesse, et me donner la vôtre.

CHLOÉ.

Non, Myrtil; ma mère m'a défendu d'entrer dans ce temple, à moins qu'elle ne m'y conduisît. Je ne veux point désobéir à ma mère.

MYRTIL.

Vous avez raison, Chloé; j'aimerais mieux mourir aussi que de déplaire à mon père. Mais, sans entrer dans le temple, nous pouvons nous mettre à genoux ici, et nous jurer devant l'Amour, qui nous entendra bien de là-bas, que jamais ces doux présens ne sortiront de nos mains.

CHLOÉ.

Je le veux bien. Mais il ne faut pas jurer; nous ne sommes pas assez grands pour cela : promettons, c'est assez pour que nous soyions tranquilles.

MYRTIL.

A la bonne heure. Écoutez-moi bieu, Chloé; puis vous direz comme moi.

CHLOÉ.

Peut-être.

(Myrtil se met à genoux, en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.)

MYRTIL.

Tendre Amour, roi de la nature (bas à Chloé.), c'est comme cela qu'il s'appelle, (haut.) rendez Myrtil le plus infortuné des bergers, s'il quitte un seul moment cette belle houlette. Je suis encore trop enfant pour posséder un trou-

peau ; cette houlette est mon seul trésor : quand je serai grand, mon père m'a promis douze chèvres; cette houlette les conduira; et quand je serai vieux comme mon père, cette houlette soutiendra mes pas. Ainsi, enfant, jeune et vieillard, cette houlette sera toujours ce que j'aurai de plus cher.

(Chloé se met à genoux, en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.)

CHLOÉ.

Amour, dieu qu'il faut craindre, (bas à Myrtil.) ma mère me l'a dit ainsi, (haut.) faites tomber votre courroux sur la malheureuse Chloé, si je me sépare jamais volontairement de ces deux oiseaux que m'a donnés Myrtil : je promets d'en avoir soin comme s'ils étaient à ma mère. Elles sont jeunes, ces tourterelles; je suis jeune aussi : nous vieillirons ensemble, elles, en s'aimant toujours; moi, en aimant toujours Myrtil.

MYRTIL.

Je vous remercie, ma chère Chloé. A présent nous voilà bien sûrs... Mais je vois venir Lisis, le prêtre de l'Amour. Comme il est triste! Il vient sans doute nous annoncer quelque malheur.

SCÈNE II.

MYRTIL, CHLOÉ, LISIS, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

LISIS.

Oui, mon cher Myrtil; et je pleure moi-même de la triste nouvelle que je viens vous annoncer.

MYRTIL.

Ah, Lisis! vous me faites trembler! Est-ce un malheur qui regarde mon père? Je crains plus pour lui que pour moi.

LISIS.

Votre père vient de s'éveiller avec une fièvre brûlante : le mal commence à peine, et il est à son comble; l'infortuné vieillard, affaibli par les années, accablé par la douleur, touche à son dernier moment.

MYRTIL, *pleurant.*

O dieux! ô dieux! mon père va m'être ravi. Malheureux que je suis! Mon père souffre, mon père meurt peut-être; et je ne l'ai pas embrassé!... Lisis, Chloé, priez l'Amour, priez tous les dieux de me rendre le meilleur des

pères; priez-les de faire tomber sur moi tous les maux qui le font souffrir... Je ne puis rester avec vous; je vais, je cours servir mon père. (Il sort.)

SCÈNE III.

LISIS, CHLOÉ, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

CHLOÉ.

Ah, Lisis! vous que l'Amour a choisi pour être le ministre de son temple, vous par qui ce dieu puissant nous annonce ses volontés, demandez, obtenez de lui la guérison de Ménalque; obtenez que le plus vertueux de nos bergers vive long-temps encore pour nous enseigner la vertu.

LISIS.

Est-ce l'amour de la vertu qui vous fait prendre un interêt si tendre au père de Myrtil?

CHLOÉ.

C'est le plus juste, c'est le plus doux des sentimens : la reconnaissance. Vous ignorez ce que je dois au bon Ménalque; vous igno-

rez que, l'été dernier, un orage épouvantable détruisit la moisson de ma mère. Le lendemain de cet orage ma mère alla voir son champ; j'étais avec elle, elle me tenait par la main. Ma mère regardait d'un œil fixe tous ces épis couchés sur la terre, brisés, dépouillés par la grêle : elle ne prononçait pas une plainte; mais de grosses larmes tombaient de ses yeux, et venaient couler le long de mon bras; je les sens encore, ces larmes. Le vieux Ménalque, le père de Myrtil, passa par-là, en revenant de son champ, qui n'avait pas souffert de l'orage. Il vit ma mère qui pleurait; il s'approcha d'elle d'un air triste, lui prit la main, qu'il serra en levant les yeux au ciel; puis il me baisa sur le front, et nous dit seulement ces paroles : Revenez ici demain, je vous en prie, revenez. Nous retournâmes le lendemain, et nous trouvâmes une moisson liée en gerbes, plus belle que la moisson détruite. Le bon Ménalque avait passé la nuit, aidé de toute sa famille, à porter dans notre champ la moitié des gerbes du sien.

LISIS.

Je reconnais bien là Ménalque.

CHLOÉ.

Jugez si je dois l'aimer! jugez si, depuis ce jour, ma mère et moi nous nous sommes jamais endormies sans bénir le nom de Ménalque! Ah, Lisis! joignez vos vœux aux miens, allez conjurer l'Amour de me rendre mon bienfaiteur.

LISIS.

Des vœux ne suffisent pas, Chloé; les dieux aiment les sacrifices.

CHLOÉ.

Hélas! je n'ai point de victime : ma mère n'a point de troupeau. Si nous possédions une seule brebis, j'aurais déjà couru la chercher.

LISIS.

A qui appartiennent ces deux tourterelles?

CHLOÉ, *d'une voix tremblante.*

A moi.

LISIS.

Ce sont les oiseaux de l'Amour : quand je veux obtenir quelque grâce de ce dieu, j'immole aussitôt deux tourterelles sur son autel.

CHLOÉ.

Quoi! vous pensez qu'en sacrifiant ces oiseaux je pourrais obtenir la santé de Ménalque?

LISIS.

C'est le plus sûr moyen.

CHLOÉ, regardant les tourterelles

O malheureuses tourterelles! il vient de vous condamner à la mort. Hélas! j'avais espéré, j'avais promis de ne jamais me séparer de vous : mais il s'agit du père de Myrtil, du bienfaiteur de ma mère; aucune promesse, aucun sentiment ne peut balancer la reconnaissance. Pauvres oiseaux, je vous pleure, mais je ne puis vous sauver.

LISIS.

Eh bien! êtes-vous décidée?

CHLOÉ.

Oui, sans doute, je le suis.

LISIS.

Le mal presse, ne perdons pas un moment; venez avec moi immoler ces tourterelles.

CHLOÉ.

Non, Lisis, non : épargnez-moi ce spectacle; il est trop affreux pour moi. Voilà mes

tourterelles, je vous les livre : tuez-les, puisque leur mort peut sauver Ménalque ; mais permettez-moi de n'être pas présente ; permettez-moi d'aller pleurer loin de l'autel... (Elle pleure.) Si vous saviez combien ces oiseaux me sont chers ; si vous saviez qui me les a donnés, et la promesse que j'ai faite... Mais l'Amour le sait, l'Amour lit dans mon cœur ; et plus ce sacrifice est douloureux, plus, sans doute, il doit être utile au père de mon ami... Adieu, Lisis, je vous quitte : je ne puis retenir mes larmes ; ma douleur troublerait vos prières... Adieu, vous aussi, malheureux oiseaux, vous qui deviez rester toujours... adieu ; vous ne souffrirez pas plus que je souffre. (Elle baise les tourterelles, les remet à Lisis, et sort.)

SCÈNE IV.

LISIS, LE PRÊTRE DE L'AMOUR.

LISIS.

O vertueuse Chloé ! que ta mère doit être heureuse ! combien elle doit être fière d'avoir un enfant comme toi ! Mais j'aperçois Myrtil... (au prêtre de l'Amour en lui remettant les oiseaux.) Allez m'attendre dans le temple, et préparez le feu sur l'autel. (Le prêtre de l'Amour sort, et emporte les tourterelles.)

SCÈNE V.

LISIS, MYRTIL.

MYRTIL.

Je vous cherchais, Lisis : prenez part à ma joie; j'entrevois un rayon d'espérance. Mon père, mon père nous sera peut-être rendu.

LISIS.

Ah! plût au ciel! Et par quel prodige?

MYRTIL.

Il n'avait plus qu'un souffle de vie quand je suis arrivé près de lui. Mes frères, à genoux autour de son lit, levaient leurs mains au ciel

et pleuraient; je cours, je m'élance au milieu d'eux, je me jette au cou de mon père... Ce bon père, il s'est ranimé, il a rappelé ses forces pour me serrer contre son cœur : Tu me manquais, m'a-t-il dit en s'efforçant de sourire; j'étais fâché de mourir sans t'avoir dit mon dernier adieu. Je n'ai pu que le presser en sanglotant. Mais tout à coup un dieu sans doute m'a inspiré : je me suis souvenu de vous avoir entendu dire qu'au sommet de la grande montagne habitait un vieux berger nommé Lamon, qui passe pour avoir appris d'Apollon même l'art de guérir tous les maux.

LISIS.

Je ne sais s'il vit encore.

MYRTIL.

Je me suis arraché des bras de mon père, j'ai pris ma course, et, sans m'arrêter, j'ai monté la grande montagne. J'ai cherché, j'ai appelé Lamon; j'ai parcouru dans un instant tous les lieux où je pouvais le rencontrer : je l'ai vu enfin, je l'ai vu assis au pied d'un chêne, occupé d'examiner les simples qu'il avait cueillis. Je me suis précipité à ses pieds : Sauve

mon père, lui ai-je dit, mon père va mourir, viens le rendre à la vie; je te donnerai tout ce que j'aurai jamais. A présent je ne possède rien, mais je serai riche un jour, et tout mon bien t'appartiendra. En parlant ainsi, j'avais saisi sa main, et je l'entraînais vers notre chaumière. Mon enfant, m'a-t-il répondu en marchant le plus vite qu'il pouvait, je n'ai pas besoin d'acquérir du bien, et mon cœur a besoin d'en faire. J'essaierai de guérir ton père; et si mon maître Apollon m'accorde encore ce succès, je ne veux recevoir d'autre don de toi que celui de ta houlette : c'est la plus belle que j'aie vue; je l'appendrai, en action de grâces, à un vieux laurier que j'ai consacré à Apollon.

LISIS.

Lamon est toujours le même; sa piété envers les dieux égale seule sa générosité.

MYRTIL.

Hélas! en demandant ma houlette, il m'a demandé mon plus cher trésor. C'était un don de ma bergère; j'avais juré de mourir plutôt que de m'en séparer : mais mon serment, et ma houlette, et ma bergère elle-

même, ne me sont pas si chers que mon père. J'ai dévoré mes larmes, j'ai affecté de sourire; et quoiqu'il m'eût été plus doux de donner à Lamon dix ans de ma vie, j'ai remis ma houlette dans ses mains.

LISIS.

Eh bien! Lamon guérira-t-il Ménalque?

MYRTIL.

Il l'a vu, il l'a interrogé, l'a examiné longtemps, et a gardé un profond silence. Mes frères et moi nous avions les yeux fixés sur Lamon; notre salut ou notre perte dépendait du mot qu'il allait prononcer. Enfin il nous a dit: Espérez; je crois pouvoir guérir votre père. A cette parole, nous sommes tous tombés à ses genoux, et nous l'avons adoré comme un dieu. Lamon pleurait; il nous a relevés, nous a fait sortir de la cabane, où il est seul avec mon père. J'ai profité de ce moment, Lisis, pour venir vous annoncer notre bonheur, pour venir vous demander d'intéresser les dieux au succès.

LISIS.

Oui, je cours les implorer; je vais achever un sacrifice qui vous fera verser des larmes

de reconnaissance quand vous saurez qui l'a offert. (Il sort.)

MYRTIL.

Ah! je vous suis, Lisis... Mais voici Chloé; je veux l'instruire de mon bonheur.

SCÈNE VI.

MYRTIL, CHLOÉ.

CHLOÉ.

Je sais tout, mon ami, je viens de chez votre père : j'ai vu Lamon, je lui ai parlé; il espère de plus en plus.

MYRTIL.

Ah! mon amie, ma chère Chloé! en m'apprenant cette heureuse nouvelle, vous me la rendez encore plus douce.

CHLOÉ.

C'est vous qui avez pensé à Lamon, c'est vous qui avez été le chercher sur la grande montagne. Vos frères pleuraient votre père; vous, Myrtil, vous l'avez sauvé. Aussi mon cœur fait-il tous ses efforts pour vous aimer davantage : j'ai bien peur qu'il ne le puisse pas... Mais où est donc votre houlette?

MYRTIL, les yeux baissés.

Ma houlette?

CHLOÉ.

Vous l'avez perdue?

MYRTIL.

Non.

CHLOÉ.

Vous l'avez donnée?

MYRTIL.

Oui.

CHLOÉ.

Si tout autre que vous me l'avait dit, je ne l'aurais pas cru.

MYRTIL.

Ah! quand vous saurez... Mais, vous-même, qu'avez-vous fait des tourterelles?

CHLOÉ, tristement.

Je ne les ai plus.

MYRTIL.

Et que sont-elles devenues?

CHLOÉ, en soupirant.

Elles expirent à présent.

MYRTIL.

O ciel! Et quel est le barbare qui a pu donner la mort à de si tendres oiseaux?

CHLOÉ.

C'est moi-même.

MYRTIL.

Vous, Chloé!

CHLOÉ.

Je les ai donnés à Lisis, pour qu'en les sacrifiant à l'Amour, il obtînt de ce dieu puissant la santé de votre père.

MYRTIL.

Ah! je respire, ma Chloé. Vous m'en êtes cent fois plus chère; et jamais...

CHLOÉ.

Ma houlette n'a pas été offerte à l'Amour.

MYRTIL.

Non, mais le vieux Lamon me l'a demandée pour prix de la guérison de mon père. Pouvais-je la refuser, Chloé? J'ai caché mes pleurs, j'ai baisé ma houlette, et je l'ai donnée à Lamon.

CHLOÉ.

Ah! que vous me soulagez, Myrtil! Loin de vous en savoir mauvais gré, vous avez, je crois, trouvé le seul moyen d'être chéri davantage.

MYRTIL.

Je n'ai fait que mon devoir; je le ferais encore. Mais que ma houlette était belle!

CHLOÉ.

J'aurais donné ma vie pour mon bienfaiteur. Mais que mes tourterelles étaient charmantes!

MYRTIL.

Nous approuvons tous deux ce que nous avons fait, et cependant notre cœur murmure. Hélas! il n'est plus temps, Chloé; les tourterelles sont immolées, la houlette est dans les mains de Lamon: ni vous ni moi ne reverrons plus ni les tourterelles ni la belle houlette.

SCÈNE VII.

MYRTIL, CHLOÉ; LISIS, apportant les tourterelles et la houlette.

LISIS.

Vous les reverrez, vous les posséderez encore, enfans vertueux et sensibles. (à Chloé.) L'Amour vous rend vos victimes; (à Myrtil.)

Lamon vous remet son salaire : l'Amour et Lamon viennent de m'expliquer leurs volontés.

MYRTIL.

O ciel!

LISIS.

Comme j'allais offrir ces tourterelles, comme je tenais le couteau sacré sur leur cœur, une voix douce est sortie de la statue de l'Amour : Va, m'a-t-elle dit, va reporter à la jeune Chloé les tendres oiseaux qu'elle m'avait offerts; dis-lui que je ne reçois point son sacrifice, et que j'ai rendu la santé au bon Ménalque : assure-la, ainsi que Myrtil, que je veille sur leurs destins; que je les unirai bientôt; et que toujours je rends heureux ceux qui, en m'adorant, adorent encore la vertu.

MYRTIL.

Ah, ma Chloé!

CHLOÉ.

Cher Myrtil, quel bonheur pour nous!

LISIS.

A peine le dieu avait achevé ces paroles, que le vieux Lamon est arrivé : Ménalque est guéri, m'a-t-il dit; ce n'est point mon art, c'est ton dieu qui a fait un si grand prodige.

Je ne puis prétendre à aucun salaire; reporte à Myrtil le don qu'il m'avait fait. En parlant ainsi, il m'a remis cette houlette. Reprenez-la, Myrtil; Chloé, reprenez vos oiseaux; et n'oubliez jamais l'un et l'autre qu'en sacrifiant tout à son devoir, on est sûr d'arriver au bonheur.

FIN DE MYRTIL ET CHLOÉ.

TABLE.

AVIS AU RELIEUR,

POUR PLACER LES FIGURES.

(Voir la lettre mise au bas de chaque figure.)

TOME CINQUIÈME, demi-volume.

Je demeure immobile de surprise et de douleur.	Page 96

TOME HUITIÈME.

Appuyé contre le grand mât, etc.	31
Cent soldats, le fer à la main, fondent sur Gonzalve.	327

Pour rendre les volumes égaux, on peut, sans intervertir l'ordre de l'ouvrage, brocher ou relier, en un seul et même tome, les deux demi-volumes cotés *tome cinquième*. Celui dont le titre porte *Théâtre posthume et inédit*, doit être placé à la suite de l'autre.

ŒUVRES
DE FLORIAN.

Ce volume fait partie et forme le tome V des *OEuvres posthumes et inédites*, qui se vendent séparément.

ŒUVRES
DE FLORIAN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Nouvelle Édition,
ORNÉE D'UN PORTRAIT ET DE VINGT-QUATRE GRAVURES.

TOME CINQUIÈME.

THÉATRE POSTHUME ET INÉDIT.



A PARIS,
CHEZ P. C. BRIAND, ÉDITEUR,
RUE DES FOSSÉS-S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 21.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.
1824.

AVERTISSEMENT.

Tout le monde connaît le fameux canevas des Italiens intitulé *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. J'ai toujours regretté que M. Goldoni, auteur de ce sujet si intéressant, n'ait pas pris la peine de le dialoguer et d'en faire une véritable comédie. Il est vrai que ce célèbre auteur, riche déjà de tant d'ouvrages, a pu négliger d'en acquérir un de plus.

J'ai osé essayer ce que j'aurais voulu qu'il eût fait. Je me suis permis quelques changemens au fond de la pièce : j'ai donné, par exemple, un autre motif à la jalousie d'Arlequin que l'horoscope d'un astrologue ; j'ai totalement supprimé tout ce qui n'avait pas rapport aux amours de Silvia et de Camille. Il était tout simple que, ne me sentant pas les talens de l'au-

teur du canevas, je fisse tous mes efforts pour simplifier mon action.

Je n'ignore pas combien il est dangereux de traiter un sujet déjà connu. Si l'on réussit, tout ce que l'on applaudit était dans le premier ouvrage; si l'on échoue, tous les défauts que l'on critique vous appartiennent à vous seul. Cette vérité n'est pas encourageante; mais elle ne peut arrêter que l'homme qui a plus d'amour-propre que de véritable amour pour son art.

L'ENFANT D'ARLEQUIN,

PERDU ET RETROUVÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

IMITÉE DE L'ITALIEN.

PERSONNAGES.

PANDOLFE, riche négociant de Bergame.
SILVIA, fille de Pandolfe.
LÉLIO, amant de Silvia.
ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.
CAMILLE, femme d'Arlequin.
SCAPIN, valet de Pandolfe.
TRIVELIN, valet de Lélio.

La scène est à Bergame.

L'ENFANT D'ARLEQUIN,

PERDU ET RETROUVÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente la promenade de Bergame; l'on voit des deux côtés des arbres et des maisons. Celle d'Arlequin doit être sur une petite colline dominant le cours. Arlequin en sort tenant dans ses bras un enfant au maillot. Cet enfant doit avoir à la tête un ruban bleu céleste.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *parlant à l'enfant.*

Allons, paix, taisez-vous; vous faites un tapage terrible; il n'y a que pour vous à parler. Je vous ordonne de vous taire; je suis votre père, moi, et vous devez m'obéir. Croyez-vous qu'il soit beau de toujours crier, de toujours dire la même chose? Vous n'avez pas plus de raison qu'un enfant de quatre

jours. Songez, monsieur, que demain vous aurez trois semaines : à cet âge-là, il n'est plus permis de faire l'enfant. Devenez raisonnable, entendez-vous; réfléchissez avant de parler... Tenez, il ne dit plus rien, il réfléchit. Oh! il n'y a rien de tel que de parler raison aux enfans; j'ai toujours eu ce principe-là, moi; aussi vous voyez comme il est docile. Allons, assieds-toi sur mes genoux. (Il s'assied par terre et pose son enfant sur ses genoux.) Là, sois sage, et causons. (Camille sort de la maison, et voyant Arlequin avec son fils, elle sourit, et vient se mettre tout doucement derrière Arlequin, de manière qu'elle est tout près de lui, sans pouvoir être aperçue.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, sans voir sa femme.

Comme il est joli! il ressemble à sa mère; il fait bien : s'il m'avait demandé mon avis sur une ressemblance, je lui aurais indiqué celle-là. L'aimes-tu bien ta maman?

CAMILLE, contrefaisant sa voix.

Oui, papa.

ARLEQUIN (lazzis.)

Oh, oh! il parle! il répond! à trois semaines!... ce sera un prodige. Comment! tu parles! dis-moi donc bien vite si tu aimes ton papa?

CAMILLE, avec sensibilité.

Oh! oui, papa.

ARLEQUIN, embrassant l'enfant.

Tu es charmant, tu parles déjà comme ta mère; tu as même beaucoup de sa voix. Ah çà! écoute: c'est sûrement moi qui t'ai enseigné à parler, car ta première parole a été que tu aimais bien ta maman; c'est moi qui t'ai appris cela.

CAMILLE, embrassant son mari.

Oui, mon bon ami; et...

ARLEQUIN.

Ah! si tu viens écouter mes conversations avec mon fils, je ne pourrai donc jamais avoir rien de particulier avec lui. Que diable! on croit être seul, et point du tout, l'on vous épie. (Il se relève.)

CAMILLE, riant.

Pourquoi choisis-tu la promenade publique pour dire des secrets à ton fils?

ARLEQUIN.

Je serais bien resté chez nous ; mais cet enfant criait, tu dormais, j'ai eu peur qu'il ne t'éveillât ; je l'ai porté ici : je ne savais pas ce qu'il avait à crier; c'est qu'il voulait causer avec moi.

CAMILLE.

Il t'a dit des choses bien raisonnables.

ARLEQUIN.

Bah! raisonnables ! il m'a dit des choses tendres, cela vaut mieux.

CAMILLE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il est fort avancé pour son âge; mais dans la famille des Arlequins nous venons au monde tout savans : cela est si vrai que nous ne prenons jamais la peine de rien apprendre; aussi je ne veux pas que nous le tourmentions pour son éducation. Non, mon ami, sois tranquille, je veux que tu ries aussitôt que les autres pleurent; et pourvu que tu sois un honnête homme, et que tu aimes bien tes parens, tu seras encore plus habile que beaucoup d'enfans plus grands que toi...

Mais il s'est endormi; voilà ce que c'est que de leur faire des sermons. Je vais le reporter dans son berceau; viens, rentrons.

CAMILLE.

Encore un moment, mon cher Arlequin, il y a si long-temps que je suis renfermée.

ARLEQUIN.

Non, point du tout; tu n'es pas encore bien rétablie, tu pourrais prendre quelque froid; ce froid-là me tuerait tout de suite : rentrons, rentrons.

CAMILLE.

Allons, tu sais bien que j'aime à t'obéir.

(Arlequin donne le bras à sa femme, et s'en va en chantant, *Dodo, l'enfant dort*. Dans l'instant arrive Silvia avec Scapin.)

SCÈNE III.

SILVIA, SCAPIN.

SCAPIN.

Nous y voici, mademoiselle, et vous voyez là-bas la maison de la nourrice de monsieur votre fils.

SILVIA.

Quelle imprudence ! comment, tu sais l'in-

térêt que nous avons à cacher cet enfant, et tu vas le mettre en nourrice à deux pas de chez moi, sur le cours, encore, dans l'endroit le plus fréquenté de Bergame! et mon père, qui passe ici vingt fois par jour, comment veux-tu qu'il ne découvre pas...!

SCAPIN.

Mademoiselle, il n'en est que mieux caché, votre enfant. La meilleure des finesses, c'est de faire comme si l'on n'était pas fin; c'est mon principe à moi; et si j'habitais un pays de fripons, je crois que je me ferais honnête homme, pour être le mieux déguisé.

SILVIA.

Lélio ne vient point; je meurs d'impatience d'embrasser mon fils : mais je veux l'attendre, j'aurai bien plus de plaisir à l'embrasser avec lui. Regarde donc, ne le vois-tu pas?... lui as-tu bien dit l'heure?...

SCAPIN.

Mon dieu, mademoiselle, je la lui ai dite; votre billet la lui disait; il me l'a répétée au moins dix fois; il n'y a que l'horloge qui ne l'a pas dite encore.

SILVIA, *sans l'écouter.*

Je ne le vois point, Scapin; sait-il bien que c'est ici?

SCAPIN.

S'il le sait, mademoiselle! il y vient plus de dix fois par jour; et c'est une des raisons qui nous ont fait choisir cet endroit. Les personnes qui auraient vu passer et repasser M. Lélio dans quelque rue détournée se seraient doutées de quelque chose : vos amours avec M. Lélio ont fait du bruit; on sait que monsieur votre père s'est servi de toute son autorité pour vous empêcher de vous voir...

SILVIA.

Hélas! Lélio n'a jamais demandé qu'à m'épouser.

SCAPIN.

Et voilà justement ce que ne voulait point M. Pandolfe. Ces négocians riches ne prennent point leurs gendres parmi les pauvres militaires; et si vous n'aviez pas pris le parti d'épouser secrètement M. Lélio, je vous réponds bien que jamais vous n'auriez été sa femme.

SILVIA.

C'est ma tante qui a tout fait; et cela n'empêche pas que l'idée d'avoir trompé mon père n'empoisonne tout mon bonheur.

SCAPIN.

Du courage, mademoiselle, et surtout de la prudence; voici le moment où elle vous est plus nécessaire que jamais : tout le monde a les yeux sur vous dans ce moment. Personne n'ignore que madame votre tante protégeait M. Lélio; on sait que vous venez de passer trois mois à la campagne chez cette tante : si malheureusement on venait à découvrir que M. Lélio prend soin d'un enfant de trois semaines, on devinerait qu'il est à vous. On se garderait bien de deviner que vous êtes mariée; l'on ne parlerait que de l'enfant, car on dit le mal, même sans le penser, au lieu qu'on pense le bien sans le dire.

SILVIA.

Ah! le voici.

SCÈNE IV.

SILVIA, LÉLIO, SCAPIN.

SILVIA, *courant à Lélio.*

Enfin vous voilà, mon ami; ne me dites jamais l'heure à laquelle je dois vous voir. Cette heure-là est toujours plus lente que les autres.

LÉLIO.

Ma chère Silvia, je suis honteux de m'être fait attendre, mais si je n'avais été arrêté en chemin...

SILVIA.

As-tu besoin de te justifier? Allons vite embrasser notre fils, ce cher enfant que je n'ai pas vu depuis l'instant de sa naissance; allons.

LÉLIO.

Vous n'y pensez pas, mon amie; gardez-vous bien de paraître devant la nourrice, encore moins dans sa maison. Les caresses d'une mère se déguisent mal, Silvia; et le silence de ces gens-là tient toujours à si peu de chose!

SILVIA.

Hélas! tout ce que j'ai souffert pour cet enfant ne me sera donc jamais payé par la moindre de ses caresses?

LÉLIO.

Pardonne la sévérité de mes précautions; mais tu n'as pas oublié ce que nous avons promis à ta tante : c'est chez elle et par son secours que tu as joui du doux nom de mère; méritons du moins ses bontés par notre prudence.

SCAPIN.

Mais, monsieur, il n'y a que vous et moi de connus chez la nourrice; je vais demander votre enfant, mademoiselle l'embrassera, et sur-le-champ je le reporterai.

SILVIA, *vivement.*

Oui, Scapin, cours le chercher. (*Scapin sort.*)

SCÈNE V.

LÉLIO, SILVIA.

LÉLIO.

Tu n'es pas prudente, mon amie ; tu ne penses pas au danger...

SILVIA.

Je ne pense qu'à mon amour : j'en ai si bien pris la douce habitude, que j'ai perdu le don de pouvoir m'occuper d'autre chose. Tu dois du moins pardonner les fautes que tu fais faire.

LÉLIO.

Voilà ton fils. Scapin, veille à ce que personne ne nous surprenne.

(Scapin apporte un enfant au maillot, pareil à celui d'Arlequin ; celui-ci a un ruban rose à la tête, pour que les spectateurs puissent les distinguer.)

SCÈNE VI.

SILVIA, LÉLIO, SCAPIN.

SILVIA, prenant l'enfant dans ses bras et l'embrassant avec transport.

Ah! cher enfant, mon cher enfant, que mon bonheur surpasse mes peines! Mon fils, mon cher fils. (Elle l'embrasse) Mon ami (à Lélio), c'est ton portrait. (Elle l'embrasse plus vivement.)

LÉLIO.

Ma chère Silvia, comme je jouis de toutes les caresses que tu lui fais! tu es plus belle encore quand tu l'embrasses; mais tu pleures...

SILVIA.

Oui, je pleure de joie et d'amour. La vue de cet enfant me rappelle toutes les époques de mon cœur; je me revois au jour, au beau jour, tu ne l'as pas oublié, où n'espérant plus de fléchir mon père, ma tante nous unit en secret. Je me rappelle toutes nos peines pour cacher notre bonheur, et la joie et les chagrins que nous a donnés ce gage de notre amour. Mon imagination va plus loin, mon ami : je songe que quelque jour mou père

saura notre mariage, qu'il nous pardonnera; que notre fils, échappé à tous les dangers de l'enfance, fera notre félicité commune. Alors, que me manquera-t-il? Mon père ne me haïra plus, mon fils m'aimera, toi... ah! toi tu seras toujours le même : je serai heureuse par tout ce qui m'est cher, et à la fleur de mon âge je rassemblerai le bonheur de tous les âges.

LÉLIO.

Tu le mérites si bien, ma Silvia! Mais regarde ton fils, comme il est beau! c'est l'amour qui veille sur lui; et ce qu'il garde est si bien gardé!

SILVIA.

Ne sois donc jamais inquiet de sa mère.

(Lélio lui baise la main avec transport; Scapin, qui a fait le guet, arrive tout effrayé.)

SCAPIN.

Monsieur, tout est perdu, voilà monsieur Pandolfe.

SILVIA.

Ah! qu'il ne te voie pas.

LÉLIO, s'enfuyant.

Adieu, mon amie.

(Silvia reste avec l'enfant dans ses bras.)

SCÈNE VII.

PANDOLFE, SILVIA, SCAPIN.

PANDOLFE.

Je vous cherche partout, ma fille... et l'on m'avait dit... Qu'est-ce donc que cet enfant? A qui appartient-il?

SILVIA, très-troublée.

Mon père, il est... il est...

SCAPIN, vivement.

A M. Arlequin; vous ne savez pas que sa femme est accouchée depuis quinze jours?

PANDOLFE.

Cela est vrai, il est venu chez moi m'en faire part; je lui dois même ma visite. (Il prend l'enfant.) Il est joli cet enfant; pardi j'aurais deviné que c'était le sien; il a tout-à-fait de son air.

SCAPIN.

Oh! il ressemble à son père à s'y méprendre. Nous avons passé devant sa porte, et j'ai voulu que mademoiselle Silvia vît ce joli marmot. Si vous aviez été témoin de toutes

les caresses qu'elle lui a faites... Ah! quand elle en aura, elle les aimera bien.

PANDOLFE.

Allons le rendre à son père, Silvia, nous lui ferons en même temps notre visite.

SCAPIN, *voulant reprendre l'enfant.*

Eh non, monsieur, je vais vous éviter cette peine-là.

SILVIA.

Scapin le reportera, mon père. Donnez-moi le bras, je vous en prie, et allons-nous-en: je me sens beaucoup de malaise.

PANDOLFE.

Voilà ce que c'est que toutes vos promenades. Vous vous plaignez de votre santé et n'en avez aucun soin. Retournez bien vite à la maison; je ne serai qu'un instant chez Arlequin... Eh! le voilà.

SCÈNE VIII.

PANDOLFE, SILVIA, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Bonjour, monsieur Pandolfe, je vous ai vu par ma fenêtre, ainsi que mademoiselle votre fille, et je viens vous demander de vos nouvelles. Ma maison a cela de commode, que je vois passer tout Bergame.

PANDOLFE.

Bonjour, mon cher ami, j'allais chez toi, te faire mon compliment : il est charmant ton fils; comme il est gros et gras! jamais enfant de trois semaines n'a été si bien nourri.

ARLEQUIN.

Est-ce que c'est lui, cela?

PANDOLFE, riant.

Comment! tu ne reconnais pas ton fils?

ARLEQUIN.

Ma foi, écoutez donc, il n'y a pas long-temps que nous vivons ensemble. Mais réellement est-ce lui?

PANDOLFE.

Eh oui, je l'ai trouvé dans les bras de ma fille qui le caressait de tout son cœur; j'allais te le rendre.

ARLEQUIN.

Tenez, voyez ce petit bon homme-là : je l'ai couché dans son berceau, il n'y a pas une demi-heure; il a fait semblant de dormir pour qu'on le laissât tranquille; et tout cela, c'était pour se lever et venir joindre mademoiselle votre fille. Peste, quel égrillard!

PANDOLFE.

Je te conseille de le gronder.

ARLEQUIN.

Donnez-le-moi, que je lui fasse sa petite leçon. (Lazzis avec l'enfant; pendant ce temps Scapin, qui a parlé bas toute la scène avec Silvia, lui dit :)

SCAPIN, bas à Silvia.

S'il rentre chez lui, tout est découvert : je vais enlever le fils d'Arlequin; je trouverai bien le moyen de les retroquer ensuite.

(Il va dans la maison d'Arlequin.)

SCÈNE IX.

SILVIA, PANDOLFE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A propos, mademoiselle Silvia, je vous demande bien pardon si je n'ai pas eu l'honneur d'aller vous rendre mes devoirs; mais il n'y a pas long-temps que vous êtes de retour, et puis ma femme est accouchée, cela m'a donné un tracas de diable : quand une femme accouche, tout est sens dessus dessous dans une maison. Mais avez-vous été malade pendant votre absence! Je vous trouve pâle et maigre.

SILVIA, *troublée.*

Vous êtes bien bon, monsieur Arlequin. Et madame Camille comment se porte-t-elle?

ARLEQUIN.

A merveille : oh! les couches sont toujours heureuses quand le ménage s'aime bien. Ma femme sort déjà ; elle se promène... Mais qu'avez-vous, mademoiselle? vous n'êtes pas bien.

(Silvia a toujours regarde du côté de la maison d'Arlequin; Scapin en est sorti avec l'enfant au ruban bleu, sous son manteau; dès que Silvia l'a vu passer, elle fait semblant de se trouver mal.)

SILVIA.

Non, je ne sais ce que j'ai; je suis sur le point de me trouver mal.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, entrez chez nous, je vous en prie, vous prendrez un peu de fleur d'orange.

PANDOLFE.

Non, mon ami, nous sommes à deux pas. Je vais la remener. Scapin, Scapin? Où est-il donc?

SILVIA.

Je l'ai envoyé faire une commission.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, si vous voulez quelque chose, je suis le domestique de tous ceux qui ont besoin de moi.

PANDOLFE.

Bien obligé, mon ami. Allons, venez, ma fille; et une autre fois croyez ce que je vous dirai. Adieu, Arlequin.

SCÈNE X.

ARLEQUIN.

Adieu, monsieur Pandolfe; et toi, petit drôle, tu t'émancipes déjà; tu sors sans la permission de ta mère. Allons, monsieur, aux arrêts dans votre chambre et jusqu'à nouvel ordre.

(Il emporte l'enfant de Silvia, qui a le ruban rose.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, CAMILLE.

CAMILLE.

Mais, je n'ai pas besoin de toi pour aller chez ma mère.

ARLEQUIN.

Je te conduirai seulement jusqu'à la porte, et je reviendrai tout de suite.

CAMILLE.

Et notre enfant va rester seul pendant ce temps-là.

ARLEQUIN.

Il dort, il n'a besoin de personne; et moi j'ai besoin d'être avec toi.

CAMILLE.

Allons donc.

(Cette scène doit se faire en marchant et en traversant le théâtre. Ils sortent d'un côté, Pandolfe arrive de l'autre avec une lettre à la main, et Trivelin qu'il tient à la gorge.)

SCÈNE II.

PANDOLFE, TRIVELIN.

PANDOLFE.

Viens ici, viens, tu ne m'échapperas pas.

TRIVELIN.

Oh! j'en serais bien fâché, monsieur.

PANDOLFE.

Réponds-moi, et prends bien garde à ne pas mentir.

TRIVELIN.

J'aimerais mieux mourir, monsieur, que de manquer de respect à la vérité et à un homme comme vous.

PANDOLFE.

Tu es le valet de M. Lélio?

TRIVELIN.

Oui, monsieur.

PANDOLFE.

Il t'a chargé de porter cette lettre sans adresse à quelque femme?

TRIVELIN.

Il m'a chargé de porter cette lettre sans adresse à quelqu'un.

PANDOLFE.

A qui?

TRIVELIN.

C'est le secret de mon maître, monsieur; si c'était le mien, je n'aurais rien de caché pour vous.

PANDOLFE.

Le maraut! Mais ne t'ai-je pas surpris tout à l'heure ouvrant la porte de ma maison?

TRIVELIN.

Oui, monsieur; il faut bien entrer par la porte.

PANDOLFE.

Tu entrais donc chez moi? tu portais donc cette lettre chez moi? elle est donc pour ma fille?

TRIVELIN.

Ah! monsieur, pour un homme d'esprit comme vous, tous vos donc ne sont pas justes. Mon maître m'a donné cette lettre à porter à quelqu'un, j'ai passé devant votre maison, j'y suis entré pour savoir des nouvelles de mon ami Scapin, dont la santé m'inquiète, en vérité, depuis quelques jours; vous vous êtes trouvé là, vous avez vu ma lettre et

me l'avez arrachée avec une violence, une fureur, qui m'ont étonné dans un homme doux et respectable comme vous; j'ai tout souffert avec la tranquillité de l'innocence, et j'attends que, revenu à vous-même, vous me rendiez ma lettre et la liberté de faire ma commission.

PANDOLFE.

Tu es le plus tranquille fourbe que je connaisse.

TRIVELIN.

Je ne répondrai point à cela, ce n'est pas une question.

PANDOLFE.

Je suis bien bon de garder des ménagemens avec M. Lélio. J'ai sa lettre, j'en vais rompre le cachet.

TRIVELIN.

Ah! monsieur, c'est une insulte que mon maître ne mérite pas de votre part : il a eu le malheur d'aimer mademoiselle Silvia; mais depuis que vous le lui avez défendu, il s'est bien gardé de continuer... Cette lettre n'est pas pour elle, je vous en réponds, je vous en donne ma parole d'honneur.

PANDOLFE.

Pourquoi la portais-tu chez moi? Pourquoi t'avises-tu de mettre les pieds dans ma maison?

TRIVELIN.

Je n'espérais pas vous trouver, monsieur.

PANDOLFE.

La lettre éclaircira mes soupçons. (Il veut rompre le cachet; Trivelin l'arrête.)

TRIVELIN.

Arrêtez, monsieur, je vais tout vous dire.

PANDOLFE.

Parle donc.

TRIVELIN.

Écoutez : la lettre est pour une femme de votre voisinage, dont mon maître est passionnément amoureux.

PANDOLFE.

Depuis quand?

TRIVELIN.

Oh! il y a long-temps; c'est depuis qu'il a perdu l'espoir d'épouser mademoiselle votre fille.

PANDOLFE.

Consens-tu à recevoir cent coups de bâton si tu me trompes, et dix louis si tu me dis vrai?

TRIVELIN.

Quoique la proportion n'y soit pas, j'accepte le marché.

PANDOLFE.

Raconte-moi donc bien exactement la nouvelle intrigue de ton maître, et quelle est cette femme de mon voisinage à qui tu dois porter ce billet. Prends bien garde à ce que tu vas dire; car si tu mens d'un mot, sur-le-champ tu reçois les cent coups de bâton.

(A ce couplet, Arlequin, qui revient de conduire sa femme, entre sur la scène, et entendant les dernières paroles de Pandolfe, il s'arrête.)

SCÈNE III.

PANDOLFE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Oh, oh! M. Pandolfe va faire une libéralité; voyons cela.

TRIVELIN.

Monsieur, je vais vous parler avec toute la franchise de mon caractère : lorsque vous défendîtes à M. Lélio de songer à mademoiselle votre fille, il s'occupa d'éteindre une passion qui ne pouvait plus que le rendre

malheureux; et pour cela il se servit d'un moyen qui réussit presque toujours, il s'attacha à une autre femme.

PANDOLFE.

Quelle est cette femme ?

TRIVELIN.

Cette femme... c'est une femme... qui demeure dans votre voisinage...

PANDOLFE.

Qui est-elle ?

TRIVELIN.

C'est... Convenez que je suis bien bon de vous révéler ainsi tous les secrets de mon maître.

PANDOLFE.

Réponds-moi; quelle est la maîtresse de ton maître ?

TRIVELIN.

C'est...

PANDOLFE.

Eh bien ?

TRIVELIN.

C'est madame Camille.

PANDOLFE.

Madame Camille? la femme d'Arlequin?

TRIVELIN.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, *à part.*

Ceci me regarde.

PANDOLFE.

M. Lélio en est amoureux?

TRIVELIN.

Oui, monsieur; et la lettre est pour elle.

PANDOLFE.

Cela n'est pas possible : Camille est une honnête femme...

TRIVELIN.

Vous verrez que les honnêtes femmes n'ont point d'amant. Il est vrai que madame Camille fut plus difficile qu'une autre; mais mon maître est jeune, bien fait, aimable : à force de temps et de soins, il vint à bout de lui plaire. Le mari qui, comme vous savez, est le plus grand benêt de Bergame, ne s'aperçut de rien; nos deux amans ont vécu tranquilles jusqu'à présent : cependant ils ne peuvent pas toujours se voir; ils s'écrivent quelquefois, comme aujourd'hui, par exemple. Vous voilà satisfait, monsieur, je vous ai tout dit; rendez-moi ma

lettre, et ne me retenez plus, à moins que ce ne soit pour ces dix louis dont vous m'avez parlé.

PANDOLFE.

Attends, attends, tu auras les dix louis, si tu ne m'as pas menti, et je vais m'en assurer en décachetant la lettre. (Il rompt le cachet.)

TRIVELIN.

Ah! monsieur, vous m'aviez promis...

PANDOLFE.

Nous allons voir si elle se rapporte avec ce que tu m'as dit.

TRIVELIN, à part.

Je suis perdu.

PANDOLFE.

Viens ici, viens la lire avec moi, viens; et puis tu seras payé selon tes mérites.

PANDOLFE, lisant.

« Je suis dans l'inquiétude la plus vive, ma « tendre amie...

TRIVELIN.

Ma tendre amie... Vous voyez bien que c'est à madame Camille.

PANDOLFE, lisant.

« Je n'ai pas cessé de trembler depuis que je

« t'ai quittée; et dans quel moment ai-je été
« forcé de t'abandonner!...

TRIVELIN.

Ah! ceci mérite explication; c'est que... Je vais tout vous dire, moi : ce matin M. Lélio était avec madame Camille quand le mari est revenu; M. Lélio s'est sauvé bien vite; voilà pourquoi il tremble en pensant au moment où il l'a laissée.

PANDOLFE, continuant.

« Au nom de l'amour, tire-moi de peine...

TRIVELIN.

Voyez-vous? tire-moi de peine; c'est qu'il est en peine.

PANDOLFE, continuant.

« Écris-moi pour me dire ton état; ta santé
« est encore si faible!...

TRIVELIN.

Vous savez bien qu'elle est accouchée depuis un mois; vous ne pouvez pas le nier.

PANDOLFE, continuant.

« Les caresses de notre enfant t'avaient déjà
« tant émue... (à part.) De notre enfant!

TRIVELIN.

Sans doute; M. Lélio est le père... oui... le

père de cet enfant, de l'enfant que vient d'avoir madame Camille; n'en dites rien.

ARLEQUIN.

Ouf!

PANDOLFE.

« La frayeur, peut-être, a achevé de t'accabler...

TRIVELIN.

La frayeur d'être surprise par son mari.

PANDOLFE.

« Écris-moi bien vite; je ne vivrai pas d'ici « au moment où j'aurai de tes nouvelles. »

TRIVELIN.

Cette phrase-là est toute simple. Est-ce tout?

PANDOLFE.

Oui.

TRIVELIN, à part.

Ah! je respire... Eh bien! monsieur, osez-vous encore soupçonner ma sincérité? Quand j'aurais écrit moi-même cette lettre, se serait-elle mieux rapportée avec ce que je vous ai dit?

PANDOLFE, relisant.

« Notre enfant!... » Je vois clairement que

cette lettre ne peut pas être pour ma fille; et voilà ce qui m'importait le plus.

TRIVELIN.

Mais croyez donc ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je ne sais point mentir, moi ; et votre défiance m'a blessé.

PANDOLFE.

La femme d'Arlequin !... Cela m'étonne toujours ; je croyais Camille si sage... Allons, il ne faut répondre de personne. Voilà ta lettre, recachète-la si tu peux, et suis-moi, je vais te donner tes dix louis.

TRIVELIN, en sortant.

Ma foi, je les ai bien gagnés.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, seul et immobile.

Je ne sais pas si je dors ou si je suis éveillé : mais, si je dors, je fais un vilain rêve ; et si je suis éveillé... Oh ! je le suis. Comment ! ma femme !... ma femme que j'ai tant aimée ! elle m'a trompé ! ma femme qui me parlait toujours de sa tendresse pour moi, qui était tou-

jours pendue à mon bras ou à mon cou, elle faisait semblant de m'aimer pour mieux me trahir! elle m'embrassait pour m'empêcher d'y voir clair! O rage! ô fureur!... je suis hors de moi... Il faut me venger : j'en mourrai, mais il faut me venger; et comment pourrai-je lui rendre le chagrin, la douleur, le mal que j'éprouve... Quittons-la, quittons le pays : elle n'en sera pas punie, puisqu'elle ne m'aime plus... Eh bien! ôtons-lui cet enfant, emportons-le, qu'elle le croie perdu, qu'elle gémisse. Non!... ce n'est pas assez; il faut qu'elle le croie mort; il faut qu'elle le pleure, que son M. Lélio le pleure aussi : leur peine me vengera. Comment faire?... Emportons l'enfant, et mettons le feu à ma maison : ils le croiront brûlé, et leur douleur approchera de ce qu'ils me font souffrir! Ah! perfide épouse! scélérat de Lélio! vous n'avez pas craint de déchirer mon cœur, je ne ménagerai pas le vôtre! Allons chercher du feu.

(Il sort; Scapin entre avec l'enfant d'Arlequin au ruban bleu.)

SCÈNE V.

SCAPIN.

J'ai vu sortir M. Arlequin; madame Camille n'y est pas, profitons de l'instant pour leur rendre leur enfant et reprendre celui de M. Lélio. (Il entre dans la maison, y laisse l'enfant au ruban bleu, et emporte celui de Lélio.)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, un flambeau à la main.

Quand on ira l'avertir que le feu est à sa maison, elle en mourra peut-être sur-le-champ. Que je suis bête! cette idée me fait pleurer... Allons... (Il s'arrête.) Je ne sais quelle voix me dit que je vais commettre une mauvaise action... Et ma femme a-t-elle écouté la voix qui lui disait que j'étais son mari? Faisons comme elle, et vengeons-nous. (Il entre dans la maison, prend son enfant dans ses bras, et met le feu. Il la regarde brûler un instant, et s'en va en disant) : Fuyons bien vite, car j'ai envie de l'éteindre. (La maison brûle.)

SCÈNE VII.

CAMILLE, arrivant sans regarder du côté de la maison.

Je suis bien étonnée que mon mari ne soit pas venu me chercher. Pour cette fois-ci, l'enfant lui a fait oublier la mère; je le lui pardonne de bon cœur. (A ce mot, la maison croule; Camille se retourne, ne voit que des flammes, jette un cri perçant, s'élance à la porte, voit la chambre consumée, tombe évanouie, revient à elle, et parcourt le théâtre en jetant des cris de désespoir.) Mon fils! mon fils! mon cher fils! et je l'ai perdu! que deviendrai-je? Mon fils, mon enfant, mon cher enfant! (Arlequin arrive avec l'enfant.)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, vivement.

Tenez, le voilà, ne criez plus, car votre douleur me tue.

CAMILLE, se précipitant sur l'enfant qu'elle prend dans ses bras.

Ah! mon fils, mon cher fils! mon enfant, c'est toi! c'est lui, c'est bien lui. Quel miracle!

quel bonheur! mon fils, mon cher fils! (Elle l'accable d'embrassemens. Arlequin la regarde attentivement. Ces deux scènes dépendent absolument de l'actrice : si elle s'abandonne entièrement à la nature, elles produiront de l'effet; si elle y met de l'art, elles seront ridicules. Il ne faut pas que Camille apprenne par cœur le peu de mots que j'ai écrits; il faut qu'elle dise tout ce que son cœur lui inspirera, mais surtout qu'elle se garde bien de rien préparer. Après les premiers transports de joie, qui ne doivent pas être trop longs, elle se retourne vers Arlequin, et c'est ici que recommence la scène.) Ah! mon ami, tu l'as donc sauvé? c'est à toi que je le dois; c'est toujours à toi que je dois le bonheur de ma vie.

ARLEQUIN.

Je n'ai pourtant pas suffi à votre bonheur; et vous m'avez donné un compagnon pour vous rendre heureuse.

CAMILLE.

Tu me glaces d'épouvante : eh! de quoi parles-tu?... Te fais-tu un jeu cruel de m'alarmer? Hélas! mon cœur n'a-t-il pas souffert assez? J'ai cru ton enfant dans les flammes...

ARLEQUIN.

Mon enfant?... Est-il possible que la fausseté ait ce visage-là? Allez, laissez-moi, je sais tout.

CAMILLE.

Vous savez tout!... Eh! que pouvez-vous savoir?

ARLEQUIN.

Je sais que cet enfant n'est pas le mien; je sais que vous m'avez trahi; que vous avez fait semblant de m'aimer pour mieux me tromper, pour mieux tromper celui qui vous adorait, celui qui ne vivait que pour vous : voilà ce qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien, cela, auprès de l'amour.

CAMILLE.

Moi, vous avoir trahi!...

ARLEQUIN, en fureur.

Oui, j'en suis sûr, j'en suis certain. Dans le premier moment de ma fureur, j'avais résolu de vous enlever cet enfant; et pour vous faire pleurer sa perte, j'ai mis le feu à ma maison; c'est moi, moi-même qui l'ai brûlée. Voilà où vous m'avez conduit; mais ma fureur est passée, je suis de sang-froid à présent: je viens vous dire adieu, je viens vous dire adieu pour toujours; et, comme je n'ai jamais emporté le bien d'autrui, je vous rends votre enfant; gardez-le; gardez le peu de bien que je possède, vous en rebâtirez cette maison, que j'ai eu tort de brûler : moi, je n'ai besoin de

rien, je ne vous demande rien; je ne veux emporter que moi, que moi et mon cœur; et comme, si je vous parlais plus long-temps, je vous le laisserais peut-être, je vous quitte pour toujours. (Il sort précipitamment sans la regarder.)

SCÈNE IX.

CAMILLE.

Il m'abandonne!... il me croit coupable!... malheureuse!... que deviendrai-je?... Tâchons de le rejoindre, et de lui prouver mon innocence.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIO, SCAPIN.

LÉLIO.

Mais dis-moi donc ce qui s'est passé.

SCAPIN.

Je vous le dis, monsieur : j'étais à la maison lorsque M. Pandolfe a surpris votre lettre dans les mains de Trivelin ; M. Pandolfe l'a poursuivi jusqu'ici, et j'ai été prévenir mademoiselle Silvia du malheur qui vous arrivait.

LÉLIO.

Eh bien ?

SCAPIN.

Mademoiselle Silvia s'est trouvée mal.

LÉLIO.

Ah dieux ! il ne fallait lui rien dire.

SCAPIN.

Je l'ai secourue du mieux que j'ai pu ;

M. Pandolfe est arrivé, il a pris sa fille dans ses bras, et m'a dit de sortir. J'ai profité de ce moment pour venir rendre à M. Arlequin son enfant, et reprendre le vôtre.

LÉLIO.

Mon fils est donc chez sa nourrice?

SCAPIN.

Oui, monsieur, heureusement, car le feu a pris à la maison de M. Arlequin un moment après que votre enfant en a été sorti. J'ignore s'ils auront sauvé le leur.

LÉLIO.

Que de dangers! que de peines! Mais voici ma chère Silvia.

SCÈNE II.

LÉLIO, SILVIA, SCAPIN.

LÉLIO.

Eh! mon amie, qu'est-il arrivé?

SILVIA.

Le bonheur que nous désirions. Laisse-moi respirer, laisse-moi reprendre haleine; je ne me possède pas de joie.

LÉLIO.

Je brûle d'apprendre...

SILVIA.

Mon ami, c'est parce que j'ai cru tout perdu, que tout est gagné. Écoute-moi. Scapin est venu m'avertir que mon père avait surpris une de tes lettres : à cette nouvelle je suis tombée sans connaissance, et, en revenant à moi, je me suis trouvée dans les bras de mon père. Sa vue m'a rendu tout mon courage ; je me suis précipitée à ses pieds ; et, avec l'accent de la douleur et de l'amour, je me suis écriée : Oui, mon père, oui, je l'ai épousé, je suis sa femme... La femme de qui ? m'a-t-il dit en me repoussant. La femme de Lélio. A cette parole, mes forces m'ont encore abandonnée, mais non pas mon père : il m'a relevée avec fureur et tendresse ; ses mains tremblaient, et il n'osait pas presser les miennes ; il semblait avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué : je lui ai dit qu'un fils était venu sceller notre union ; que ce fils était le sien ; que toi-même l'étais devenu ; et qu'en me refusant mon pardon il donnait la mort à trois de ses

enfans. Mon ami, cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il allait dire : mes yeux étaient fixés sur les siens, mon cœur battait de toute sa force; je le regardais sans parler; il me regardait de même; enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenait depuis longtemps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il allait pardonner, je me suis élancée à son cou; et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne...

LÉLIO.

Ah! mon amie, nous sommes donc heureux.

SILVIA.

Je l'ai accablé d'embrassemens; puis je me suis arrachée de ses bras; et, courant de toutes mes forces, j'ai volé chez toi : tu n'y étais pas, j'ai volé ici; viens, viens, mon ami, tomber aux pieds de notre bon père; viens le remercier de tout ce que nous lui devons.

LÉLIO.

Laisse-moi respirer, ton délire a passé dans mon cœur...

SILVIA.

Et mon fils, où est-il? il faut le porter à mon père; où est mon fils? où est-il?

LÉLIO

Rassure-toi, il est chez sa nourrice.

SILVIA.

Scapin, courez-le chercher, et apportez-le tout de suite chez mon père. Viens, mon ami, viens donc; il nous croit peut-être des ingrats.

(Ils sortent; Scapin va chercher l'enfant de Silvia. Arlequin entre dans le même instant.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN.

Tenez, à présent, le voilà avec mademoiselle Silvia. Mais cet homme-là veut tourner la tête à toutes les femmes de la ville! Que m'importe qu'il vole les autres quand il m'a assassiné. (Il regarde sa maison.) Voilà donc ma pauvre maison; voilà où j'ai été si heureux avec ma femme et mon enfant. J'étais si riche avec cela! Je les possédais encore ce matin; et à présent je n'ai plus ni femme, ni enfant, ni

maison. (Il soupire.) Ah! va, ma pauvre Camille, ton Lélio ne t'aimera pas comme je t'aimais... Tu as peut-être choisi le plus aimable de nous deux, mais mon cœur me dit que tu as trahi le plus tendre. (Il se met à pleurer.) Allons, allons, je ne veux pas pleurer... je ne veux pas partir... Et pourquoi ne suis-je pas parti?... pourquoi n'ai-je pas quitté cette ville, où je ne trouve pas une pierre qui ne me parle de ma femme? Allons, prenons une bonne résolution. (Il veut sortir; il se rencontre avec Scapin, qui porte l'enfant de Lélio.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

D'où venez-vous avec cet enfant? où allez-vous?

SCAPIN.

Monsieur, je vais... je vais... Cela ne vous regarde pas.

ARLEQUIN.

Comment! cela ne me regarde pas! c'est mon fils que vous tenez-là; qu'en voulez-vous faire?

SCAPIN.

Non, monsieur, ce n'est pas votre fils...

ARLEQUIN.

Comment! insolent, ce n'est pas mon fils! Je le sais bien; mais je donne cent coups de bâton à ceux qui osent me le dire. Drôle que tu es, prends garde de répéter encore une fois la vérité, car je t'assomme. Allons, donne-moi cet enfant, et tourne-moi les talons; je ne suis pas de bonne humeur. (Il veut prendre l'enfant.)

SCAPIN.

Mais, monsieur...

ARLEQUIN.

Tais-toi.

SCAPIN.

Mais, monsieur, je vous dis que cet enfant n'est pas à vous; il est à M. Lélio.

ARLEQUIN.

Comment! impertinent, tu oses me le répéter! tu oses me parler en face de M. Lélio! (Il tire sa batte et frappe Scapin.) Tiens, porte cela à M. Lélio, et dis-lui de venir lui-même me redemander son fils; entends-tu? (Il le frappe.) Entends-tu bien? (Scapin fuit.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN.

Où en suis-je à présent? il n'y a pas jusqu'aux valets qui ne viennent me conter les belles actions de ma femme. Oh! il faut quitter Bergame; demain l'on m'y montrerait au doigt. Mais que voulait-il faire de cet enfant? et moi, qu'en ferai-je?

SCÈNE VI.

CAMILLE, ARLEQUIN.

(Camille arrive avec son enfant au ruban bleu dans ses bras; Arlequin, qui a celui au ruban rose dans les siens, s'arrête vis à vis sa femme : ils se regardent tous les deux et demeurent stupéfaits.)

ARLEQUIN.

Comment! vous avez encore un enfant? et à qui appartient celui que vous tenez?

CAMILLE.

Répondez-vous même, à qui appartient celui que vous portez dans vos bras?

ARLEQUIN.

Celui-ci? c'est le mien; c'est-à-dire le vôtre, celui que je croyais à moi.

CAMILLE, *le regardant.*

Jamais cet enfant ne m'a appartenu; l'œil d'une mère ne se trompe pas. Voici mon fils, voici le premier et l'unique fruit de notre mariage, le seul reste de mon bonheur passé. Puisse-t-il me consoler un jour des injustices de son père!

ARLEQUIN.

Mais, un moment; expliquons-nous. Je viens de prendre cet enfant dans les bras de Scapin, qui m'a dit que M. Lélio était son père; voilà pourquoi je n'ai pas douté que ce ne fût votre fils.

CAMILLE.

Je ne répondrai plus à vos humilians reproches; je vous les ai pardonnés dans les premiers momens de votre fureur; mais cette fureur doit être passée; et mon cœur ne vous pardonnera pas de m'avoir crue coupable plus d'une heure. Voilà mon enfant, voilà votre fils; il ne m'a pas quitté, il ne me quittera jamais : on ne me l'arrachera qu'avec la

vie; c'est à lui que je veux donner tous les sentimens dont je suis capable. Il héritera de toute la tendresse que j'avais pour un ingrat qui m'a jugée sans m'entendre, qui m'a crue coupable du dernier crime.

ARLEQUIN.

Allez, laissez-moi; votre perfidie est prouvée: j'ai entendu moi-même de mes oreilles, ici, le domestique de M. Lélio, qui disait à M. Pandolfe que son maître vous aimait; que son maître...

CAMILLE.

M. Lélio? Mais il n'a jamais aimé que mademoiselle Silvia; vous le savez bien. Vous savez que M. Pandolfe s'est toujours opposé à leurs amours; et vous n'avez pas imaginé que le valet de M. Lélio pouvait chercher à tromper M. Pandolfe!

ARLEQUIN.

Il est vrai que M. Pandolfe avait l'air en colère, et que l'autre voulait l'apaiser... Cependant il lui a montré une lettre que M. Lélio vous écrivait après avoir eu un rendez-vous ce matin avec vous.

CAMILLE.

Ce matin? et vous ne m'avez pas quittée.

(Arlequin demeure interdit.) Mon ami, daignez me croire : je n'ai jamais aimé, chéri, regardé que vous seul; mon amour pour vous a été l'unique sentiment de mon âme, l'unique règle de ma vie. Il est peut-être possible qu'une femme trompe son mari; mais peut-on tromper son amant? l'amour n'est-il pas une sauve-garde encore plus sûre que la vertu? Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton abandon... Réponds-moi, à quoi penses-tu?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

CAMILLE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur, reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé de te chérir. Tiens je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné. (Elle tombe à ses pieds.)

ARLEQUIN, se mettant à genoux à côté de sa femme.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

CAMILLE, l'embrassant avec transport.

Enfin me voilà heureuse. (Ils se relèvent.) A pré-

sent, mon ami, allons chez M. Lélio pour tout éclaircir.

ARLEQUIN.

Oh! non; tu m'as embrassé, tout est éclairci. Eh! mais, que veut tout ce monde-ci?

SCÈNE VII.

PANDOLFE, SILVIA, LÉLIO, CAMILLE, ARLEQUIN, SCAPIN.

PANDOLFE.

J'ai tout quitté pour venir vous raccommoder, mes chers amis : mon gendre est au désespoir d'être la cause de votre rupture; nous venons tout vous expliquer.

SILVIA.

Et vous demander mon fils.

ARLEQUIN.

Entendons-nous. Vous venez nous raccommoder, monsieur Pandolfe; cela est fait : ainsi voilà votre affaire finie. Vous, mademoiselle, vous demandez un enfant : nous en avons un de trop, et nous vous le donnerons quand nous aurons choisi.

SILVIA.

Voilà mon fils.

PANDOLFE, le prenant et l'embrassant.

Cher enfant, qu'il est beau à ton âge de faire autant d'heureux! car je le suis autant que vous.

SILVIA.

Mon père, daignez l'aimer, nous lui montrerons comme on vous aime.

ARLEQUIN.

Un moment; il semble que c'est ici la foire des enfans : expliquez-nous pourquoi...?

LÉLIO.

Mon ami, pardon mille fois; je viens d'apprendre qu'une fourberie de Trivelin...

PANDOLFE.

Vous lui raconterez tout cela. Mon cher Arlequin, voilà le fils de Lélio et de ma fille: ils étaient mariés depuis long-temps, et c'était pour me le cacher que Trivelin a calomnié madame Camille; pardonnez-lui comme je leur ai pardonné. J'approuve aujourd'hui leur mariage; la noce va se faire chez moi : notre bonheur ne serait pas complet, mon ami, si vous et madame Camille ne veniez

pas le partager. D'ailleurs, tu as brûlé ta maison ; il faut rester chez nous jusqu'à ce que nous l'ayons fait rebâtir.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur. Nous danserons; quand je suis avec ma femme, et que j'entends un violon, il me semble toujours que c'est ma noce. Allons, monsieur Pandolfe, vous êtes un brave homme, vous aimez bien vos enfans. Quant à vous, monsieur le marié, vous m'avez donné bien du chagrin ; et je ne vous le pardonnerais pas si j'avais eu besoin de votre justification pour me raccommoder avec ma femme. Heureusement je ne vous ai pas attendu ; ainsi tout est oublié. Aimez bien la vôtre ; et dites à votre M. Trivelin de ne jamais mentir lorsque cela pourra faire du chagrin à quelqu'un.

FIN DE L'ENFANT D'ARLEQUIN.

ARLEQUIN
MAITRE DE MAISON,
COMÉDIE ÉPISODIQUE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
ARGENTINE, sa femme.
LE CHEVALIER DE VALCOURT.
GRANO.
DURVAL, ami d'Arlequin.
LA COMTESSE DE NERVILLE.
CONCERTINI, compositeur de musique.
LA BRIE, domestique d'Arlequin.

ARLEQUIN

MAITRE DE MAISON,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un salon richement meublé, dans lequel on voit un claveciu et plusieurs instrumens de musique. La Brie range les meubles et met tout en ordre, lorsque le chevalier de Valcourt arrive en uniforme d'infanterie.*)

LA BRIE, LE CHEVALIER.

LA BRIE.

Monsieur demande-t-il quelqu'un?

LE CHEVALIER.

J'aurais voulu parler à monsieur Arlequin.

LA BRIE.

Il n'y est pas, monsieur; je suis étonné que le Suisse vous ait laissé monter.

LE CHEVALIER.

Il me l'a dit; mais comme je suis déjà venu plusieurs fois sans trouver monsieur Arle-

quin, je serais bien aise de parler à son valet de chambre; je crois que c'est vous?

LA BRIE.

Oui, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

LE CHEVALIER.

Auriez-vous la complaisance de satisfaire ma curiosité sur deux ou trois points?

LA BRIE.

Vous n'avez qu'à parler, monsieur.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que fort peu de temps, je crois, que monsieur Arlequin est le maître de cet hôtel, et qu'il jouit d'une grande fortune?

LA BRIE.

Il y a environ deux mois.

LE CHEVALIER.

Serait-ce une indiscrétion de vous demander quel est le caractère de monsieur Arlequin?

LA BRIE.

Oh! monsieur, nous avons toujours du plaisir à répondre à cette question-là. Monsieur Arlequin est le meilleur et le plus honnête homme du monde; il nous traite comme ses

enfans; et c'est toujours nous qui nous souvenons avant lui qu'il est notre maître. Il fait beaucoup de bien, parce que c'est là son grand moyen de s'amuser. Ses amis lui reprochent d'être trop généreux; mais il dit qu'il n'aime l'argent que parce que cela se donne. Il est toujours de bonne humeur : rire et donner, voilà sa vie; enfin, monsieur, ses domestiques sont heureux de le servir, ses amis de le connaître, et lui n'est heureux que du bonheur de tout ce monde-là.

LE CHEVALIER.

Le portrait que vous en faites est d'un homme d'esprit et d'un bon serviteur.

LA BRIE.

Monsieur, quand on est bon serviteur, on a toujours de l'esprit en parlant de son maître.

LE CHEVALIER.

Vous savez sûrement par quel hasard il possède une fortune si considérable?

LA BRIE.

Comment! regardez-vous comme un hasard qu'un homme de bien soit fort riche?

LE CHEVALIER.

Non, assurément, mais je sais que mon-

sieur Arlequin n'était pas né dans la classe des gens riches; et l'on dit que c'est par un testament qu'il se trouve dans l'opulence.

LA BRIE.

On dit vrai, et il ne s'en cache pas. Monsieur Arlequin était un pauvre bourgeois de Bergame, lorsqu'un certain monsieur le comte de Valcourt, qui voyageait en Italie, fit connaissance avec lui, le prit en amitié et l'engagea à venir passer quelque temps en France. Monsieur Arlequin le suivit; et six mois après leur arrivée à Paris, monsieur le comte de Valcourt est mort, et a laissé tout son bien à monsieur Arlequin, qui en fait un excellent usage.

LE CHEVALIER.

Voilà ce dont je voulais être sûr; et avez-vous appartenu à ce comte de Valcourt?

LA BRIE.

Oui, monsieur, j'ai été long-temps son domestique.

LE CHEVALIER.

Dites-moi, ne lui avez-vous jamais entendu parler de ses parens, et n'a-t-il pas eu quelque scrupule de laisser toute sa suc-

cession à un étranger, de préférence à sa famille?

LA BRIE.

Ah! je vous réponds que ce scrupule l'a peu tourmenté. Je l'ai entendu quelquefois parler de cette famille...

LE CHEVALIER.

Eh bien! qu'en disait-il?

LA BRIE.

Il en disait le diable; et il avait raison, parce que tous ses parens se sont fort mal conduits avec lui. Au reste, il ne s'est jamais expliqué avec nous sur tous les mauvais tours qu'ils lui ont joués; mais nous bénissons Dieu de ce qu'il a eu l'esprit de donner tout son bien à un homme qui l'aimait véritablement, et que nous aimons tous.

LE CHEVALIER, à part.

Il n'y a rien à répondre. Croyez-vous que monsieur Arlequin tarde à revenir?

LA BRIE.

Oh! oui; il est parti ce matin pour aller sur la route d'Italie au-devant de sa femme, qui doit arriver aujourd'hui, et il nous a dit qu'il irait toujours, jusqu'à ce qu'il l'eût ren-

contrée : ainsi peut-être ne reviendra-t-il que demain avec elle; peut-être aussi reviendra-t-il ce soir. Si monsieur est pressé de lui parler, il n'a qu'à se donner la peine de repasser vers les neuf heures.

LE CHEVALIER, tirant sa montre.

Il n'est que six heures; je repasserai. Vous voudrez bien lui dire qu'un officier, parent de quelqu'un qui l'a beaucoup aimé, est venu pour causer avec lui d'affaires très-intéressantes.

LA BRIE.

Un officier, parent de quelqu'un qui a beaucoup aimé monsieur Arlequin!... Monsieur, il y a une grande quantité de personnes qui l'ont beaucoup aimé : ainsi, si vous vouliez dire votre nom, cela serait plus sûr.

LE CHEVALIER.

Non, je ne peux dire mon nom qu'à lui; je reviendrai plus tard : bien obligé de votre complaisance, monsieur; je suis fâché de vous avoir fait perdre tant de temps.

LA BRIE.

Oh! monsieur, je suis votre serviteur. Si mon maître revient, il vous attendra sûrement. (Le chevalier sort.)

SCÈNE II.

LA BRIE.

Il est poli, cet officier, et d'une jolie figure. Ah çà! il me semble qu'il n'y a plus rieu à faire à ce salon : j'ai rangé le grand appartement pour madame; je n'ai plus qu'à attendre monsieur. Pardi! il faut que je joue un peu du violon; il y a long-temps que je néglige ce talent-là. Voyons. (Il prend le violon at joua faux.) Ah! comme je suis rouillé! je pourrais à peine jouer dans les concerts... J'entends des voitures; oui : c'est sûrement mon maître; allumons vite. (Il allume les bras.) Je suis bien curieux de voir notre maîtresse; courons. (Il prend les deux bougies pour aller au-devant d'Arlequin, qui entre avec Argentine à qui il donne la main. Arlequin a un habit et una veste noire sur sa culotte d'Arlequin; il a une perruque très-bien frisée, et sa batta à son côté, en guise d'épéa, avec un crêpa à la poiguée, un chapeau sous le bras; plusieurs domestiques le suivent.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LA BRIE.

ARLEQUIN.

Voici mon salon, ma chère amie; tu vois que ma maison est fort jolie. Quand je dis ma maison, c'est la tienne; car je suis le maître de tout: mais, comme tu es ma maîtresse, tout est à toi. (Argentine regarde avec surprise.) Bonjour, La Brie. Eh bien! voilà ma femme : elle est gentille, au moins. Ah çà! laissez-nous, mes amis, parce que je suis mieux quand je suis tête à tête avec ma femme. (La Brie et les autres sortent.) Eh bien! que dis-tu?

ARGENTINE.

Je crois rêver, mon cher Arlequin. Comment! tous ces domestiques, ce beau palais, tout cela est à toi? mais tu es donc bien riche, mon ami?

ARLEQUIN.

Oh! je le suis trop; mon argent m'ennuie; je n'ai plus l'agrément de désirer rien : sitôt que je veux quelque chose, crac, en payant,

je l'ai tout de suite; cela ne me fait pas tant de plaisir que quand je l'attendais long-temps et qu'il fallait le gagner. Mais je pardonne à mon argent, puisqu'il t'a fait venir en poste.

ARGENTINE.

Mon ami, je n'ai pas perdu un instant, et j'ai quitté Bergame vingt-quatre heures après ta lettre. Mais juge de ma surprise en recevant cette lettre : j'étais chez notre voisine Olivette, avec plusieurs de nos amis, et je me plaignais de ce que tu m'avais quittée pour venir courir la France avec ce seigneur français qui t'aimait tant, et qui ne t'aimait pas tant que moi.

ARLEQUIN.

Ah! ma chère femme, tu te souviens que je t'en demandai la permission : nous n'étions pas riches; monsieur le comte de Valcourt me promettait une bonne pension si je voulais le suivre un an; tu me conseillas toi-même d'accepter.

ARGENTINE.

Sans doute; mais cela empêche-t-il de se plaindre? Tous nos amis te regrettaient aussi.

Le facteur entre, et me donne une lettre timbrée de Paris. J'ouvre bien vite; et imagine mon étonnement en lisant : *Ma chère femme, je suis devenu un grand seigneur; aussitôt ma lettre reçue, prends la poste, et viens descendre à l'hôtel d'Arlequin, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain, à Paris.* Je crus, mon ami, que la tête t'avait tourné; et comme je n'étais qu'avec des personnes qui t'aiment, je lus tout haut ma lettre : ils en rirent beaucoup, sans vouloir te croire. Mais en retournant la feuille, j'aperçus une lettre de change de mille écus : ah! tu aurais ri à ton tour de voir leur figure changer; il y en eut même qui sur-le-champ prirent un air de respect. Tous me conseillèrent de partir. C'était pour te venir joindre, je fus bientôt prête; mon voyage s'est fait très-promptement. J'arrive, et mon étonnement redouble.

ARLEQUIN.

Ceci est pourtant très-simple; je n'ai rien voulu te dire avant de t'avoir montré ma maison. Mais voici l'histoire : ce monsieur le comte de Valcourt, qui m'emmena avec lui il y a six mois, est mort, et il m'a fait son héritier.

ARGENTINE.

Son héritier! cela n'est pas croyable; et ses parens?

ARLEQUIN.

Bah! ses parens!... il n'en avait point, ou, s'il en avait, ce n'était pas de bons parens : il n'en parlait jamais qu'avec colère, lui qui était pourtant le meilleur homme du monde. Ce pauvre monsieur de Valcourt n'aimait que moi dans la nature; et il l'a prouvé, car je suis son légataire universel, et je me trouve maître de cette maison, qui était la sienne ; de tous ses meubles, et de deux cent mille livres de rente. Es-tu encore fâchée que je l'aie suivi?

ARGENTINE.

A présent que je suis avec toi, j'ai oublié que tu m'as quittée; mais ne nous séparons plus.

ARLEQUIN.

Sango di mi! tu es mon grand trésor. Tu seras contente de l'ordre que j'ai mis dans mes affaires : j'ai conservé tous les anciens domestiques de mon maître, parce que entre camarades, on se doit ces attentions-là; et puis, comme je ne m'entends pas trop bien

aux finances, j'ai pris un intendant à qui je donne un quart de mon revenu, pour qu'il ne me friponne rien : j'aime mieux cela, et être sûr de lui; moyennant quoi je me trouve cinquante mille écus de rente, une fort bonne maison; et je donne à souper sept fois par semaine à des personnes choisies, des connaisseurs, des musiciens, des amateurs, des compositeurs; car, depuis que je suis riche, j'aime beaucoup les gens d'esprit. Je me souviens d'avoir ouï dire à monsieur le comte de Valcourt que les gens riches étaient obligés d'aimer les gens d'esprit, pour qu'on leur pardonnât d'être riches. D'ailleurs cette société-là t'amusera, toi, car tu es une savante; et à Bergame tu passais tes journées à lire.

ARGENTINE.

Mon ami, si tu es heureux, si tu es content, je vais l'être aussi, et nous le serons bien davantage ensemble. Mais pourquoi t'es-tu habillé de noir?

ARLEQUIN.

Je ne pouvais pas m'en dispenser; et tu auras la bonté de t'y mettre aussi : c'est le deuil

de monsieur le comte de Valcourt ; je le porterai toute ma vie : oh ! les gens qui nous font du bien sont nos plus proches parens.

ARGENTINE.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Ah çà ! écoute : tu es peut-être fatiguée ; il est sept heures et demie, il peut venir du monde : si tu es lasse, je vais faire fermer ma porte.

ARGENTINE.

Non, mon ami ; je serai enchantée de te voir faire les honneurs de ta maison.

ARLEQUIN.

Dès que cela t'amusera, tout est dit. Je vais sonner pour que l'on arrange ton appartement.

ARGENTINE.

Est-ce que nous n'avons pas le même ?

ARLEQUIN.

Sango di mi ! je l'espère bien. Mais il est d'étiquette, dans ce pays-ci, parmi ce que l'on appelle les honnêtes gens ; car je suis du nombre des honnêtes gens : autrefois j'étais bien honnête homme, mais je n'étais pas des

honnêtes gens : à présent que j'ai de l'argent, j'en suis; et il est d'étiquette, parmi nous, que madame ait son appartement, et monsieur le sien : c'est l'usage; et pour arranger l'usage avec l'amour, vois-tu, je n'habiterai jamais le mien. (Il sonne.)

SCÈNE IV.

ARGENTINE, ARLEQUIN, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur a sonné?

ARLEQUIN.

Écoute, La Brie : fais arranger le bel appartement pour ma femme; et puis tu iras courir chez une trentaine de marchandes de modes, une trentaine de marchandes d'étoffes, une trentaine de bijoutiers, enfin, une trentaine de tout ce qui travaille pour les dames; et que toutes ces trentaines-là se trouvent demain dans son antichambre, avant qu'elle soit éveillée; entends-tu. Va, mon ami, je t'en prie; et puis tu diras à la porte qu'on laisse entrer à l'ordinaire; je te serai bien obligé de faire ce que je te dis.

LA BRIE.

Monsieur, le grand appartement est prêt; je l'ai arrangé pendant votre absence. Et puis j'ai oublié de vous dire qu'il est venu un officier, parent d'un de vos amis, à ce qu'il dit, qui n'a pas voulu laisser son nom, et qui doit revenir ce soir.

ARLEQUIN.

Il faudra le laisser entrer; moi j'aime les officiers : j'ai eu un frère qui était presque officier; il est mort soldat. Recommande bien à la porte qu'on le laisse entrer, et va faire toutes mes commissions.

LA BRIE.

Si monsieur le permet, je vais y envoyer Champagne, et je resterai, selon la coutume, pour annoncer.

ARLEQUIN.

Comme il te plaira, mon ami; ce que tu jugeras le mieux. (La Brie sort.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARLEQUIN.

Je leur parle toujours très-poliment, parce que je me souviens du plaisir que me faisait une politesse ; et cela coûte encore moins que les gages.

ARGENTINE.

Dis-moi, mon ami, j'ai peur de ne pas avoir le ton qu'il faudrait au milieu de ton monde; je paraîtrai peut-être ridicule.

ARLEQUIN.

Oh! que non. Si je voyais du grand, grand monde, ce serait différent; on n'est sûr de rien avec ce monde-là : mais je ne vois que des gens d'esprit; et rien n'est si aisé que d'être de leurs amis. Tu n'as d'abord qu'à leur faire voir que tu leur trouves de l'esprit; ensuite disputer un peu avec eux, et les bien écouter; quand ils te prouveront que tu as tort, convenir bien doucement qu'ils ont raison : tout de suite ils te trouveront charmante. D'ailleurs tu es maîtresse de maison, toi; et ce

titre augmente beaucoup le mérite d'une femme.

ARGENTINE.

Tu ne me rassures guère, mon cher ami.

ARLEQUIN.

Allons donc, tu es trop jolie pour avoir peur; et les jolies femmes sont comme les grands seigneurs : elles n'ont qu'à vouloir pour plaire à tout le monde.

LA BRIE, annonçant.

Monsieur Grano.

ARLEQUIN, à Argentine.

Le diable m'emporte si je sais qui c'est.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, GRANO.

GRANO.

Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, monsieur; mais le motif qui m'amène vous fera excuser la liberté que je prends. Je m'appelle Grano; j'ai consacré ma vie à la recherche de tout ce qui pouvait être utile à l'humanité et me valoir un peu d'argent. Je suis enfin parvenu à découvrir un secret qui

doit faire régner l'abondance dans tout le royaume, et m'enrichir à jamais.

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous en fais mon compliment; quant à moi, grâce à Dieu, je suis à mon aise, et votre projet ne peut me regarder en rien.

GRANO.

Pardonnez-moi, monsieur. Sur le bruit de votre probité, c'est vous que j'ai choisi pour mon associé : je veux tripler votre fortune tandis que je ferai la mienne; et vous allez convenir que rien n'est plus sûr. Puis-je m'expliquer devant madame?

ARLEQUIN.

Oui, oui, monsieur; c'est ma femme.

GRANO, *saluant.*

J'espère que madame sera la première à vous engager à l'entreprise. Je vous demande d'avance le secret à tous deux; vous allez savoir en un instant ce qui m'a coûté des années de recherches et de peines. Il y a vingt ans que je me fatigue, que je me tourmente pour imaginer le moyen de faire de la farine sans blé, et je l'ai trouvé.

ARLEQUIN.

Vous l'avez trouvé?

ARGENTINE.

Cela me paraît une fort belle découverte.

GRANO.

Oui, madame, je l'ai trouvé; et le pain que je fais avec ma farine est cent fois meilleur, plus sain et plus léger que le pain ordinaire. Ajoutez à cela que dans ma farine il n'y a point de son, et que la livre de pain ne reviendra pas à un sou.

ARLEQUIN.

Et avec quoi faites-vous donc ce pain-là?

GRANO.

Avec des noyaux de cerises.

ARGENTINE.

Comment donc?

GRANO.

Oui, madame, par le moyen d'un petit moulin que j'ai inventé, et que je porte toujours dans ma poche; tenez, le voilà. (Il tire un petit moulin qu'Arlequin regarde attentivement.) En moins d'une demi-heure je mouds une livre de noyaux de cerises; cette livre de noyaux me donne juste

une livre de farine, parce qu'avec ma mouture il n'y a rien de perdu; et vous remarquerez que l'on peut avoir toujours sur soi un de ces petits moulins, sans que cela gêne beaucoup; de sorte que toutes nos dames, tous nos jeunes gens, au lieu de faire du filet, de la tapisserie, ou des nœuds, peuvent, en s'amusant, moudre dans leur après-midi deux ou trois livres de farine. Vous conviendrez que cette occupation est aussi agréable et plus utile que tous leurs petits ouvrages, qui ne servent qu'à les distraire. Par là tous les citoyens s'occuperont de l'agriculture; et, pour peu que l'on ait soin de faire des plantations de cerisiers, afin que les noyaux ne manquent point, on ne pourra plus dire de personne qu'il a de la peine à gagner son pain, puisqu'au contraire tout le monde fera du pain pour se délasser : le peuple sera dans l'abondance, le pays s'enrichira, l'agriculture sera honorée; et vous jugez que l'auteur des moulins à noyaux sera récompensé.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela me paraît fort bien vu. Moi, je n'aurais jamais cru que l'on pût faire du pain

de noyaux; c'est clair pourtant. Et en quoi puis-je vous être utile?

GRANO.

Monsieur, quoique j'aie découvert le secret d'enrichir le royaume, il s'en faut bien que je sois à l'aise; je n'ai pas de quoi acquérir le fonds de cerises nécessaire pour commencer mon entreprise. Si vous aviez la bonté de vous associer avec moi, alors nous pourrions tailler dans le grand, et acheter d'abord toute la vallée de Montmorency; vous voudriez bien avancer l'argent, et je vous rendrais ma part aux cerises prochaines.

ARGENTINE.

Monsieur, nous vous sommes fort obligés; mais mon mari n'est pas assez riche pour faire ce que vous désirez. Nous admirons votre projet; mais l'association nous est impossible.

GRANO.

Je répondrais pourtant bien à madame qu'avant deux ans nous aurions un million de produit net.

ARLEQUIN.

Oh! dès qu'elle ne le veut pas, tout est dit; je ne voudrais pas déplaire à ma femme pour

un million. Mais, écoutez, monsieur Grano: vous n'êtes pas riche; en attendant votre pain de noyaux, il faut que vous ayez recours aux boulangers de blé : permettez-moi de vous prêter quelques louis d'or, que vous me rendrez quand votre pain aura la vogue. Tenez, mon ami, avec cela commencez toujours par une livre de cerises; ce n'est pas cher : faites du pain; et, de livre en livre, vous arriverez à la vallée.

GRANO, prenant l'argent.

Monsieur, je n'oublierai jamais la marque d'amitié que vous me donnez, et vous pouvez être sûr que cet argent vous sera rendu du premier que je gagnerai. Je suis fâché de n'avoir pas un associé tel que vous; mais si jamais je deviens riche, ce sera vous qui m'apprendrez quel usage on doit faire de son bien. (Il salue, et s'en va.)

ARLEQUIN.

Ce pauvre homme, je lui ai fait plaisir; et c'est là mon grand plaisir. Que dis-tu de ses noyaux?

ARGENTINE.

Ma foi, mon ami, j'ai eu de la peine à l'é-

couter sans rire. C'est une terrible chose que la fureur de trouver des secrets : on aime mieux imaginer quelque chose de parfaitement ridicule que de ne rien inventer du tout.

LA BRIE, annonçant.

Monsieur Durval.

ARLEQUIN, à Argentine.

Tiens, voici un de mes meilleurs amis, et un homme du plus grand mérite, qui se connaît à tout ce qui se fait dans le monde.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

ARLEQUIN.

Eh! bon jour, mon cher monsieur Durval; que je vous présente ma femme, qui arrive dans l'instant d'Italie.

DURVAL.

Ce pays-ci ne dédommagera sûrement pas madame de tout ce qu'elle a quitté dans le sien.

ARGENTINE.

Je crois, au contraire, monsieur, avoir infiniment gagné à l'échange.

DURVAL.

Madame, nous devons être fiers de la préférence.

ARLEQUIN.

Oh! mon cher ami, vous connaîtrez ma femme; elle n'est pas comme moi, qui ne sais rien : c'est qu'elle a lu tout, elle connaît tout; elle passait toutes les journées à Bergame à lire des livres français. Oh, diable! elle est en état de disputer avec vous. Asseyez-vous donc. (Ils s'asseyent tous trois; Arlequin continue.) Et, à propos, comment vont les arts, mon ami? où en est cette tragédie que vous dirigez? avance-t-elle? Je ne me souviens pas du nom : Na... Na... Na... Nasica, je crois. Je n'aime pas ce diable de nom; et je ne sais pas pourquoi votre protégé a été choisir ce Nasica : c'est tiré d'Homère, je crois?

DURVAL.

Eh! non pas; c'est un sujet romain, la conjuration des Gracches.

ARLEQUIN.

Eh bien! oui; mais tous ces noms-là ne son-

nent pas bien : Gracches, Nasica; je ne sais pas, si j'étais vous, je leur aurais fait donner d'autres noms. Avance-t-il votre jeune homme?

DURVAL.

Je l'ai abandonné tout-à-fait. Ces jeunes gens qui commencent à tourner des vers sont d'une indocilité, d'une indépendance qui finit par leur casser le cou. Enfin croiriez-vous, mon ami, que ce jeune homme, à qui je m'intéressais, que je voulais former et faire connaître, dont je corrigeais même les vers, je lui ai demandé un petit service, et il me l'a refusé.

ARLEQUIN.

Oh! ceci est pis que de faire un mauvais Nasica; c'est être ingrat : fi donc! ne me l'amenez plus.

ARGENTINE.

Monsieur, il faut être indulgent pour la jeunesse; presque toujours, à cet âge-là, la tête est mauvaise et le cœur excellent.

DURVAL.

Je vous fais juge, madame, de mes griefs contre mon protégé. Autrefois j'ai fait des vers comme un autre, et j'avais même tourné

assez joliment l'épisode de Pyrame et Thisbé en grands vers; j'ose même dire qu'il y a du feu, du sentiment; enfin, c'est bien; et monsieur Arlequin vous dira que je m'y connais un peu, et que je suis difficile.

ARLEQUIN.

Eh bien?

DURVAL.

Eh bien! monsieur, cet épisode était mort dans mon porte-feuille. Vous savez que j'ai toujours négligé de faire imprimer tous ces petits riens qui échappent à ma plume: l'autre jour j'ai relu mon épisode, j'en ai été content; et, pour ne pas le perdre, j'ai prié notre jeune homme de vouloir bien le faire entrer dans sa tragédie de Scipion: il me l'a refusé, mais refusé net.

ARLEQUIN.

Ah! le coquin, il a refusé; c'était tout fait pourtant.

DURVAL.

Je vous dis, j'y avais mis la dernière main.

ARGENTINE.

Mais, monsieur, il me semble que c'était difficile.

DURVAL.

Point du tout, madame. Assurément je me connais en tragédie : je vous en citerai cent, où, au milieu du sujet, l'on parle de tout autre chose; je vous dirai même que cette diversité d'aventures repose l'attention du spectateur ; on est bien aise de perdre de vue les premiers personnages, de faire connaissance avec d'autres, et puis de venir retrouver les premiers : mais voilà ce que mon jeune homme n'a pas voulu eutendre. Aussi, monsieur Arlequin, j'ai bien fait le serment de laisser là tous ces petits auteurs qui se croient du mérite, qui prennent le feu de leur jeunesse pour du talent, et leur fougue pour du génie : je vous dirai plus, c'est qu'ils ont un certain mépris pour le sang-froid avec lequel nous écoutons ce qui les enflamme. Je me connais en hommes, mon cher ami, et je vous assure que ces petits messieurs font très-peu de cas de nous autres connaisseurs, qui les jugeons pourtant, qui les formons, dont le métier vaut bien le leur; car il y a bien plus de mérite à se placer au bout de la carrière, à avertir ceux qui courent, des périls qu'ils rencon-

treront, à leur donner des avis salutaires, à leur distribuer les couronnes, qu'à les gagner soi-même.

ARLEQUIN.

Oh! vous savez bien, mon cher Durval, que je vous ai promis d'être toujours de votre avis; et je n'ai jamais manqué à ma parole.

DURVAL.

La littérature, mon ami, n'est pas la seule qui me donne du chagrin. Vous vous souvenez de ce jeune peintre que je protégeais, dont je voulais faire quelque chose: eh bien! ce petit monsieur veut me quitter; mes lumières ne lui suffisent plus; il veut aller à Rome, voir les tableaux de Rome : cependant vous savez que j'ai un cabinet rempli de *Bouchers*.

ARGENTINE.

Mais, monsieur, s'il veut faire de grands progrès, il est nécessaire qu'il voie l'Italie.

DURVAL.

Je conviens, madame, qu'il y a de beaux tableaux en Italie; mais, à vous parler vrai, ce grand genre ne me plaît point : j'aime mieux nos petits tableaux français où l'on voit une petite paysanne qui porte un pot

de lait, ou bien un petit berger qui joue de la flûte : c'est gracieux, c'est joli; il semble que c'est peint avec du couleur de rose ou du blanc; et mes yeux sont plus flattés d'un petit tableau comme cela, que de ces grands sujets de votre pays, où les personnages sont toujours dans de grandes affections, où tous les hommes sont si bruns, si noirs : on voit leurs muscles, leurs nerfs, à en être effrayé; enfin je n'aime pas vos peintres...

ARGENTINE.

Cependant, monsieur...

LA BRIE, annonçant.

Madame la comtesse de Nerville.

ARGENTINE.

Qui est cette dame-là, mon ami?

ARLEQUIN.

Diable! c'est une femme qui a terriblement d'esprit; mais elle est toujours malade. (Tout le monde se lève; la comtesse entre.)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je suis mourante, monsieur Arlequin;... et j'ai pourtant voulu me traîner chez vous. (*Elle salue Argentine.*)

ARLEQUIN.

Madame la comtesse, je suis bien reconnaissant de vos bontés, et j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

LA COMTESSE.

Je suis enchantée de faire connaissance avec madame; mais je lui demande la permission de m'asseoir, je suis d'une faiblesse à ne pas pouvoir me soutenir. (*Elle tombe dans un fauteuil.*) Bonjour, monsieur Durval; comment vous portez-vous?

DURVAL.

Madame la comtesse est bien bonne; mais c'est à elle qu'il faut demander des nouvelles de sa santé.

LA COMTESSE.

Je n'en ai point, de santé, vous le savez

bien, je n'en ai jamais eu; mes vapeurs m'abîment plus que jamais.

ARLEQUIN.

C'est une terrible maladie que ces vapeurs; mais, moi, je crois que si l'on pouvait oublier qu'on est malade, on serait tout de suite guéri.

LA COMTESSE.

Oublier!... Voilà bien de vos propos, monsieur Arlequin. Puis-je oublier le battement de mes artères temporales, le froid que je sens au sommet de la tête, mes sifflemens dans les oreilles, mes trémoussemens par tout le corps. Vous êtes excellens, messieurs qui vous portez bien : vous ne voulez pas croire aux maladies. Mais je voudrais vous voir mes suffocations, mon hémoptysie, mes battemens à la céliaque, à la mésentérique supérieure, ou à l'aorte; car enfin mon pouls est quelquefois si petit, qu'il est effacé dans quelques paroxismes. Et vous ne voulez pas que je sois malade! Et je vous dis, messieurs, que je me meurs; je le sais, peut-être.

ARGENTINE, à part, à Arlequin.

Ah! mon ami, c'est un médecin que cette femme-là.

LA COMTESSE.

Que dit madame?

ARGENTINE.

Je suis surprise du prodigieux usage que vous avez des mots consacrés à la médecine.

LA COMTESSE.

Eh! madame, c'est le fruit de mes souffrances; c'est la douleur qui m'a rendu savante, bien plus que l'étude : je n'en souffre pas moins; mais j'ai le plaisir de savoir le siége et la cause de mes maux. Par exemple, mes vapeurs, je sais à merveille leur origine: je suis convaincue que si l'on pouvait guérir le racornissement et l'éréthisme de mes nerfs, je n'aurais plus de vapeurs; c'est cet éréthisme qui est cause de tout : j'en ai la preuve trop claire dans la cardialgie, les borborygmes et les coliques que j'éprouve; enfin mes méninges sont affectées; j'ai des suffocations au diaphragme, des palpitations au péricarde; en un mot, je souffre de partout; je suis quelquefois dans une atonie affreuse; je sens des emphysèmes douloureux : j'ai beau employer les carminatifs, madame, si voulez que je vous parle vrai, je crains d'avoir une tympanite.

ARLEQUIN.

Oh! il faut espérer que non, madame la comtesse. Qu'est-ce que c'est qu'une tympanite?

LA COMTESSE.

C'est une hydropisie venteuse.

DURVAL.

Madame, il est bien malheureux pour les lettres que vos souffrances vous empêchent de vous y livrer : vous étiez née pour faire un grand chemin; et les premiers vers que vous me fîtes l'honneur de me montrer indiquaient un talent bien marqué pour la poésie.

LA COMTESSE.

Ah! ah, vous vous en souvenez, monsieur Durval?

DURVAL.

Sûrement, madame; et je regrette tous les jours que vous ne vous livriez pas au travail.

ARGENTINE.

Il est difficile de travailler quand on souffre.

ARLEQUIN.

Oh! cela doit être; car moi, qui me porte bien, j'ai voulu faire une ode l'autre jour; je

n'ai jamais pu seulement trouver le premier couplet.

LA COMTESSE.

Malgré mes maux, je fais quelque chose dans ce moment-ci, et même un ouvrage de longue haleine.

DURVAL.

Peut-on vous demander ce que c'est?

LA COMTESSE.

Un poëme épique.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ARLEQUIN.

Y a-t-il un sujet à ce poëme-là?

LA COMTESSE.

Sans doute.

DURVAL.

Ce serait une indiscrétion que de demander...?

LA COMTESSE.

Vous voulez que je vous le lise, je vois bien cela. Quoique je sois mourante, et que je souffre beaucoup de l'abdomen, je vais vous en montrer un morceau, à condition que vous me direz franchement ce que vous en

pensez; car si vous me flattez, je vous promets de ne pas achever.

ARGENTINE, à part.

Je sens que je la flatterai.

DURVAL.

Ah! madame, que vous êtes bonne!

ARLEQUIN.

Madame, nous écoutons.

LA COMTESSE.

Voici ce que c'est. Le sujet de mon poëme est l'Anatomie...

ARGENTINE.

Comment, madame!

LA COMTESSE.

Oui, madame, l'Anatomie; c'est le sujet de mon poëme : j'en ai déjà quarante-deux chants de faits. Voici le commencement.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, madame la comtesse; je ne sais pas trop bien ma fable, moi : l'anatomie, c'est quelque guerre, quelque chose comme cela.

DURVAL.

Eh! non pas, mon ami! c'est la connaissance du corps humain.

ARLEQUIN.

Ah! c'est vrai... Et c'est là le sujet qu'a choisi madame la comtesse? C'est bon, j'écoute.

LA COMTESSE.

Non...

ARLEQUIN.

Comment, non; vous ne voulez pas nous le lire?

LA COMTESSE.

Eh! je commence; écoutez donc: Non...

ARLEQUIN.

Non est donc le commencement?

DURVAL.

Sans doute; taisez-vous donc.

LA COMTESSE.

Non, je n'invoque point les filles du Permesse;
Ce n'est point à Phœbus qu'aujourd'hui je m'adresse:
Assez d'autres, sans moi, dans leurs frivoles chants
Prodiguent à ce dieu leurs vœux et leur encens:
Moi, j'invoque la Mort. O déesse homicide!
Toi qui moissonnes tout dans ta course rapide,
O Mort! viens m'animer; di...

DURVAL.

Ah! que c'est beau!

ARLEQUIN.

Ah! que c'est beau!

ARGENTINE.

C'est trop beau!

LA COMTESSE.

O Mort! viens m'animer; dirige mes travaux;
Conduis mes pas tremblans au milieu des tombeaux;
Viens d'un squelette humain me montrer la structure:
Laisse-moi dans son flanc retrouver la nature;
Laisse-moi distinguer jusqu'à ses moindres traits,
Et, le scalpel en main, t'arracher tes secrets.
O Mort! à ton flambeau j'allume mon génie,
Et je veux te forcer d'ajouter à la vie.

Voilà l'invocation; qu'en dites-vous?

DURVAL.

Madame, c'est fort beau, c'est sublime!

ARLEQUIN.

Oh, superbe!

DURVAL.

Vous me permettrez pourtant une petite observation : vous finissez là par ce beau vers,

O Mort! à ton flambeau j'allume mon génie;

la Mort a-t-elle un flambeau?

LA COMTESSE.

Sans doute, monsieur, le flambeau de la Mort; mais c'est connu.

ARLEQUIN.

Oui; mais, cependant,... je suis de l'avis de M. Durval, moi.

LA COMTESSE.

Je vous assure, messieurs, que je ne m'attendais pas à cette objection; elle n'est pas fondée : c'est un de mes plus beaux vers. Qu'en dites-vous, madame?

ARGENTINE.

Ma foi, madame, les autres me paraissent de la même force.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien honnête : mais, cependant, celui-là est bien plus fortement créé; et je suis étonnée qu'il ne soit pas du goût de M. Durval.

DURVAL.

Ma foi, madame la comtesse, je vous conseille de l'ôter : ôtez-le, croyez-moi, vous en ferez aisément un autre; mais donnez-moi cette marque d'amitié, je vous en supplie; et pour vous en marquer ma reconnaissance, j'ai un épisode tout fait, dans mon portefeuille, que je vous donnerai : vous le mettrez dans votre poëme.

LA COMTESSE.

Il est bien question de votre épisode!

DURVAL.

Madame, c'est l'histoire de Pyrame et Thisbé; et je vous réponds qu'avec quatre vers, deux au commencement, deux à la fin, vous l'encadrerez à merveille.

LA COMTESSE.

Bah! vous ne savez ce que vous dites; et je ne vous achèverai pas mon poëme. En vérité, j'avais meilleure opinion de votre goût. Je n'en puis plus; je me suis épuisée pour vous dire ce peu de vers : j'ai besoin de regagner mon lit. Adieu, monsieur Arlequin; adieu madame. Je me meurs; voilà mes vapeurs qui me prennent.

ARLEQUIN.

Permettez que je vous donne la main.

LA COMTESSE.

Non, non, laissez-moi, au nom de Dieu, laissez-moi m'en aller; je me meurs. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

ARGENTINE.

Elle est en colère contre vous, monsieur Durval. Pourquoi aussi vous aviser de la critiquer?

DURVAL.

Vous voyez, madame, l'orgueil des gens de lettres; leur esprit chatouilleux ne peut pas supporter tout ce qui n'est pas louanges: aussi je n'en veux plus voir, je ne veux plus m'occuper que de musique. Ah! parlez-moi des musiciens : voilà des gens polis, dociles, et qui connaissent le prix du connaisseur qui les encourage. Dernièrement je donnais des avis à un compositeur : il fallait voir avec quelle attention il m'écoutait; et cependant il est convenu depuis qu'il ne me comprenait pas. Vous le connaissez peut-être? c'est Concertini.

ARLEQUIN.

Sûrement, je le connais.

DURVAL.

Voilà ce qui s'appelle un homme, un grand homme! Ah! vous n'avez pas vu son nouvel opéra! c'est là de la musique, une harmonie douce, tendre, et toujours chantante, une mélodie passionnée, une... Monsieur, nous ne sommes pas encore dignes de cet homme-là.

ARLEQUIN.

Oh! sûrement. Il faut qu'il soit bien poli pour avoir la bonté de vivre ici.

ARGENTINE.

C'est donc un très-grand compositeur?

DURVAL.

Ah! madame, c'est qu'il n'y a pas un seul morceau qui n'attache, qui n'entraîne : c'est toujours un chant doux, gracieux; vous vous sentez enlever de terre sans vous en apercevoir, et votre âme reste suspendue dans la région du plaisir tout le temps que vous écoutez. Le grand malheur, c'est que Paris a les oreilles bien longues pour entendre cette musique-là.

ARLEQUIN.

Oh, c'est superbe! et avec cela une musique toujours gentille, n'est-il pas vrai?

DURVAL.

C'est au-dessus de tout ce que nous connaissons; et ce n'est pas beaucoup dire. Vous l'avez donc entendu ?

ARLEQUIN.

Non; et vous?

DURVAL.

Je ne l'ai pas encore entendu; mais je tiens tout ce que je vous ai dit d'un des amis de Concertini, chez qui j'ai dîné hier.

ARLEQUIN.

Oh bien! réjouissez-vous, car Concertini doit venir ce soir passer une heure avec moi, pour me montrer plusieurs morceaux de son opéra.

DURVAL.

Ce soir!... ah! quel bonheur!... Permettez que je vous embrasse. (Il embrasse Arlequin.) (à Argentine.) Pardonnez-moi, madame, si je ne sais pas contraindre mes transports : mais j'ai l'âme sensible, vive, ardente; et je n'entends pas le mot de musique, sans répandre des larmes de plaisir. Quelle journée pour moi! j'entendrai Concertini ce soir! et je sors d'une maison où la célèbre Carminette a chanté!

ARLEQUIN.

Ah, ah! cette cantatrice italienne. Eh bien! qu'en dites-vous?

DURVAL.

Ah! monsieur, quelle voix! Cette femme tenait mon âme sur ses lèvres; rien ne vivait dans moi que mes oreilles. Nos chanteuses de France paraissent ensuite bien misérables.

ARGENTINE, *à Arlequin.*

Par exemple, mon ami, tu aurais bien dû me faire souper avec une compatriote.

ARLEQUIN.

Oh! je ne la connais pas; d'ailleurs elle n'est pas de notre pays.

ARGENTINE.

Et d'où est-elle donc?

ARLEQUIN.

C'est une Italienne de Paris.

ARGENTINE, *riant.*

Comment donc?

DURVAL.

Madame, voici l'histoire : Carminette est Française; mais ses parens, qui étaient du petit nombre des vrais amateurs que la musique avait ici, il y a quinze ans, lui ont fait prendre

l'accent italien dès son enfance : elle chante comme une véritable Italienne, avec tous les petits agrémens, les ports de voix, et cette mollesse d'expression qui enchante l'âme; elle prononce les *c* en *tch*, les *u* en *ou;* de sorte que lorsqu'elle chante des paroles françaises, notre langue y gagne infiniment; elle acquiert dans sa bouche une douceur et une harmonie dont nous ne l'aurions jamais crue susceptible. Vous ne m'entendez peut-être pas.

ARLEQUIN.

Oh! que si; c'est une voix que l'on a arrangée exprès. M. le comte de Valcourt faisait de même : il aimait beaucoup les chevaux anglais; mais quand il n'en pouvait pas avoir, il faisait couper la queue à des chevaux limousins, puis il la leur faisait tenir en l'air, je ne sais comment; et puis il les croyait des chevaux anglais.

LA BRIE, annonçant.

Monsieur Concertini.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, CONCERTINI.

DURVAL.

Ah! le voilà. (Tout le monde se lève.)

CONCERTINI.

Monsiou Arlequino, votre servitour. Il a fallou m'échapper de trente maisons pour venir vous voir; aussi je n'ai qu'oun petit moment à vous donner : le douc de Montalto m'attend, et je souis sour qu'il crie après moi. Bonjour, monsiou Dourval.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis très-reconnaissant de toutes vos bontés; et voilà ma femme qui sera ravie de vous applaudir et de faire connaissance avec vous.

CONCERTINI.

J'espère que l'amitié de monsiou Arlequino sera oun titre pour moi auprès de madame; je compte plous sour ce titre que sour mon faible talent. (Il rit.)

DURVAL.

Oh! monsieur Concertini, madame arrive d'Italie : elle est de la secte du goût; elle est digne de vous écouter. Tenez, nous ne sommes ici que trois; mais jamais, peut-être, à Paris vous ne trouverez un auditoire qui sente aussi bien tout ce que vous valez.

CONCERTINI.

Ah! j'aurais tort de me plaindre de Paris: on m'a fort bien traité; et pout-être en Italie on n'aurait pas été si pouli.

DURVAL.

Moi, je trouve que bien peu de gens vous ont rendu justice, monsieur Concertini. Combien vous devez souffrir quand vous trouvez sur votre chemin quelques-uns de ces barbares qui osent nier le pouvoir de votre musique, et qui écoutent froidement, et sans être émus, les sons divins que vous créez.

CONCERTINI, riant.

Ah, ah! que voulez-vous; nous voyons tous avec les yous qùe nous avons; ceux qui n'ont point d'yous ne comprennent pas que les autres voient. Je ne réponds jamais à ces gens-là. Mais je souis beaucoup pressé; le

douc de Montalto m'attend... Avec la permission de madame, je vais vous faire entendre oun morceau de mon opéra.

DURVAL.

Ah! écoutons, écoutons; madame, monsieur, écoutons.

CONCERTINI.

Voici ce que c'est. (*Il se met au clavecin, et prélude avec beaucoup de mines et de grimaces.*)

DURVAL, *s'écriant.*

Ah! que c'est beau!

CONCERTINI.

Ce n'est qu'oun accord.

DURVAL.

J'ai cru que c'était la ritournelle.

ARGENTINE, *à part.*

Mais ils sont fous.

CONCERTINI.

Il faut vous expliquer la scène. Moun opéra est l'opéra de Broutous. C'est oun joune homme qui m'a fait les paroles : on dit qu'elles ne sont pas bonnes, mais cela m'est fort égal. Il y a des mousiciens qui ne pouvent travailler que sour de bonnes paroles; mais, moi, je regarde les paroles comme oun peintre

regarde sa toile : la mousique doit couvrir tout cela. Voici pourtant ce que c'est : Broutous vient d'assassiner César ; il entre sur la scène avec son poignard tout sanglant ; sa mère Servilie, qui a été la maîtresse de César, le trouve et loui demande qui il vient de touer; Broutous loui dit : Oun tyran.—Quel tyran? — César, loui dit Broutous. Alors Servilie loui chante ceci :

Barbare, qu'as-tou fait? César était ton père;
Et ton bras loui perce le sein.
Viens combler les forfaits : assassine ta mère;
Oun tel effort est digne d'oun Romain.

(Concertini chante ces paroles sur un air très-tendre ; il s'accompagne lui-même avec beaucoup de véhémence ; et toutes les fois qu'il s'arrête, Durval s'écrie : Ah ! que c'est beau ! Arlequin répète tout de suite : Ah ! que c'est beau ! et Argentine lève les épaules. Cette scène, qui n'est qu'indiquée, dépend principalement des acteurs.)

DURVAL, s'essuyant les yeux.

Ah ! monsieur Concertini, quel morceau ! quel morceau, grands dieux ! vous m'avez fait fondre en larmes.

CONCERTINI, riant.

Ah, ah ! ne plourez pas, c'est fini; et comme j'ai prévou que cet endroit ferait plourer, j'ai mis là tout de souite oun ballet pour rétablir la gaieté.



Ah ! Monsieur [illegible] quel morceau !
[illegible] fait fondre en larmes .

ARGENTINE.

Comment, monsieur, un ballet!

CONCERTINI.

Oui, madame. Vous savez qu'à l'opéra on personnifie tout : j'ai ousé de la permission pour faire danser oune petite gavotte à la répoublique romaine et à la liberté, en réjouissance de la mort de César.

ARGENTINE.

Et Servilie, que devient-elle?

CONCERTINI.

Elle se met dans oun coin pour plourer, tandis que la répoublique et la liberté dansent; et ma mousique exprime plours par ici, gavotte par là : c'est le plous jouli de l'opéra.

DURVAL.

C'est un trait de génie. Ah! monsieur Concertini, je suis encore ivre de ce morceau: mais, dites-moi, l'avez-vous fait tout de suite comme il est là?

CONCERTINI.

Oh! non; j'y ai beaucoup changé.

DURVAL.

Eh bien! pourquoi ne pas graver à la suite

de votre opéra toutes ces variantes; ces débris de notes sont des chefs-d'œuvre que vous nous dérobez, monsieur Concertini : quand on taille des diamans, l'on recueille jusqu'aux plus petits morceaux.

CONCERTINI, toujours riant.

Ah, ah! nous verrons. (à Arlequin.) Il a bien de l'esprit, ce monsiou Dourval.

ARLEQUIN.

Oh! votre ariette est magnifique! Il me semble, cependant, permettez-moi de vous le dire, monsieur Concertini, il me semble que lorsque vous parlez de forfaits, d'assassinats, il faudrait un peu plus de bruit... là... un peu plus de.... Cela fait du bruit, d'assassiner, surtout quand ce sont de grands seigneurs qui s'assassinent. Qu'en dites-vous?

CONCERTINI, toujours ricanant.

Ah! monsiou Arlequino, cette objection n'est guère d'oun connaissour comme vous. Si je voulais dou brouit, je sais bien où en prendre : mais vous sentez que si ma mousique devient plous forte, elle cesse d'être chantante; et il faut d'abord chanter, poui l'on exprime si l'on peut.

DURVAL.

Eh! sans doute; et voilà ce qu'ils ne veulent pas comprendre. Mais vous nous y amènerez, monsieur Concertini; soyez tranquille, vous nous rendrez musiciens malgré nous, malgré nos oreilles : vous ferez à Paris ce qu'Orphée fit chez les Thraces; quoique je sois convaincu que les Thraces étaient moins barbares que nous.

CONCERTINI, *toujours riant.*

Allons, allons, ne dites pas de mal de votre nation : ah! qu'il y a encore bien dou goût! Si les Français voulaient s'entendre pour admirer tout ce que nous faisons, vous verriez que ce pays-ci vaudrait bien le nôtre... Mais ils s'attachent aux paroles; ils veulent que les poëmes soient joulis; qu'ils signifient quelque chose : tout cela gêne oun mousicien. Voulez-vous que je vous dise le grand défaut des Français pour la mousique : c'est qu'ils ont trop d'esprit; et ça toue l'oreille. Mais on m'attend; je vous demande pardon, et je m'enfouis. Adiou, madame; adiou, messious.

DURVAL, *courant après lui.*

Monsieur Concertini, un mot, s'il vous plaît : demain matin serez-vous chez vous?

CONCERTINI.

Oui, monsiou.

DURVAL.

Eh bien! j'irai vous voir, et je vous porterai un petit épisode de Pyrame et Thisbé, que vous ne trouverez pas mal, et que vous pouvez faire entrer dans votre opéra : je vous montrerai cela.

CONCERTINI.

Monsiou, je vous serai fort obligé; nous le lirons ensemble, et nous verrons : bien obligé, monsiou Dourval. Adiou, monsiou Arlequino.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

DURVAL.

Quel homme! quel génie!... Mais, madame, vous devez avoir eu bien plus de plaisir que moi, vous qui avez le bonheur d'être Italienne. Ah! pourquoi ne suis-je pas né dans cette patrie du goût, des talens, de l'harmonie; de l'harmonie, cet art divin, ce don du ciel que les dieux nous ont accordé pour charmer nos peines, pour augmenter nos

plaisirs. C'est aux Italiens que la Divinité a confié ce présent céleste; ce sont eux qui viennent nous donner de nouvelles sensations, nous faire connaître de nouveaux plaisirs, adoucir nos mœurs, polir nos âmes et nos oreilles; et nous, Français, nous, descendans des Goths et des Sicambres, nous avons encore les oreilles sicambres.

ARGENTINE.

Monsieur Durval est sûrement musicien?

DURVAL.

Moi, madame, point du tout. Cela m'empêche-t-il de sentir, d'avoir une âme et de me connaître au plaisir que j'éprouve? Je serais bien fâché d'être musicien; je perdrais peut-être en sensations ce que je gagnerais en science : la musique est faite pour ceux qui ne la savent pas.

ARLEQUIN.

Oh! c'est si vrai, que moi je n'ai jamais voulu l'apprendre, parce que dès-lors je n'y aurais plus rien compris.

DURVAL.

Madame, c'est avec douleur que j'en conviens, mais notre nation n'est pas faite pour

la musique. Enfin nous sommes au moment où, avec quelques efforts de plus, nous sortions de notre barbarie; et ces efforts, nous avons négligé de les faire. Nous qui possédons tant d'hommes distingués par leurs lumières, par leurs talens, croiriez-vous que la musique a eu de la peine à trouver des défenseurs dans cette classe de gens éclairés: ils n'ont pas daigné combattre pour elle.

ARGENTINE.

Mais je le crois bien, monsieur. Comment, vous voudriez que ceux qui nous apprennent à penser, ceux qui tiennent dans nos mains nos cœurs et nos esprits, descendissent de ce sublime emploi à celui de soldat d'un compositeur! vous voudriez qu'au lieu de se tenir étroitement unis pour étendre la raison, la vérité, ils abandonnassent cette belle cause pour les intérêts d'un opéra! Vous n'y pensez pas, monsieur : ils ne prendront sûrement pas la peine de se haïr pour des prétentions aussi ridicules. En vérité, si cela arrivait, il me semblerait voir des abeilles quitter leur miel, et se tuer entre elles pour faire régner un bourdon.

ARLEQUIN.

Savez-vous bien que ma petite femme a lu, au moins? Oh! sango di mi! elle sait tout: moi je ne sais rien; mais elle m'aime, et je crois savoir tout.

DURVAL.

Mais vous m'étonnez, monsieur Arlequin: vous ne défendez pas la musique, vous qui l'aimez, qui la soutenez.

ARLEQUIN.

Oh! moi, je l'aime à cause de vous autres; sans cela vous auriez dit que je suis une bête. Il faut avoir de l'esprit comme elle pour avoir un avis à soi. Je n'ose rien dire, parce que vous traitez d'imbéciles tous ceux qui ne pensent pas comme vous.

DURVAL.

Je voudrais avoir le temps de discuter une cause aussi intéressante, je prouverais sûrement à madame combien la musique élève son pays au-dessus de tous les autres. Mais il faut que je courre chez le duc de Montalto; Concertini chante peut-être, et mon cœur vole après lui. Il salue, et s'en va.)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Mon ami, cet homme de mérite est un peu fou.

ARLEQUIN.

Oh! que non; il s'est rendu comme cela exprès. Je t'assure qu'il a bien de la peine à avoir tout le plaisir qu'il nous dit.

LA BRIE.

Monsieur, voilà cet officier qui est déjà venu; il demande à vous parler en particulier.

ARLEQUIN.

Dis-lui d'entrer, je suis tout seul avec ma femme.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Est-ce à monsieur Arlequin que j'ai l'honneur de parler?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur; donnez-vous la peine de vous asseoir.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je désirerais beaucoup pouvoir vous entretenir dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est tout comme si vous y étiez: madame est ma femme; et, grâce à Dieu, nous sommes toujours ensemble comme si nous étions tout seul : ainsi imaginez-vous que vous êtes tête à tête avec moi.

LE CHEVALIER.

C'est à votre honnêteté que je vais confier le secret de ma vie. Vous êtes l'héritier du comte de Valcourt?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur; et malgré cela je le pleurerai long-temps.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis le malheureux fils du comte de Valcourt.

ARLEQUIN.

Vous êtes son fils!... Mais il n'était pas marié.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur : le comte de Valcourt devint amoureux de ma mère dans une garnison où il était, et voulut l'épouser. Ma mère n'avait ni fortune ni naissance : la famille du comte s'opposa à son amour; et le comte, à l'insu de tous ses parens, épousa ma malheureuse mère. Voilà le contrat de mariage.

ARLEQUIN.

Oh! je vous crois, car je vous plains déjà.

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il, monsieur, que le comte de Valcourt ait donné tout son bien à mon mari, de préférence à sa femme et à son fils?

LE CHEVALIER.

Ma malheureuse mère se brouilla avec son époux peu de temps après ma naissance, pour des raisons que je rougirais de rapporter, et que mon respect pour ma mère me force de vous taire. Le comte, indigné, abandonna celle qui l'outrageait, et confondit avec sa coupable femme le malheureux enfant que vous voyez. Ma mère m'éleva, et me soutint

avec le peu de fortune qui lui resta : elle me plaça dans le service, où j'ai gagné l'amitié de mes chefs, sans pouvoir regagner celle de mon père; il est mort toujours irrité. Ma mère l'a suivi peu de temps après; et ayant appris que vous étiez l'héritier de tous les biens du comte de Valcourt, je viens vous demander, monsieur, si, en mourant, mon père n'a pas pensé que j'existais.

ARLEQUIN.

Non, monsieur; non, mon cher ami. (Il pleure.) Il n'a pas dit un mot de vous; mais, grâce à Dieu, c'est moi qui ai tout votre bien, et c'est fort heureux pour vous, car je m'en vais vous le rendre, mon cher ami. N'est-ce pas, ma femme, tout lui appartient?

ARGENTINE.

Sans doute, mon ami, il faut tout rendre.

LE CHEVALIER.

Comment!... Mais la loi est pour vous : le mariage de mon père n'a jamais été déclaré, et je n'ai rien à prétendre. La loi...

ARLEQUIN.

Je n'ai que faire de la loi quand mon cœur et ma femme parlent : vous voyez bien qu'ils

me crient tous les deux à la fois que votre bien n'est pas à moi. Ainsi, mon cher ami, je vais tout vous rendre; seulement ne me demandez pas ce que j'ai dépensé pour faire venir ma femme, et tout ce que j'ai mangé ici : je ne pourrais pas vous le rendre, parce que nous sommes fort pauvres.

ARGENTINE.

Monsieur, vous êtes trop juste pour ne pas accorder tout ce que mon mari vous demande. Rentrez dans tous vos droits; et nous, mon ami, nous allons retourner à Bergame.

LE CHEVALIER.

Où suis-je donc?... Je ne sais si je veille... Quoi! vous avez la générosité...!

ARLEQUIN.

Mais vous n'avez donc pas vécu avec des honnêtes gens, puisque cela vous étonne. Écoutez; j'ai une prière à vous faire, mon cher maître, car votre père l'était, et je l'aimais bien : faites-moi le plaisir de conserver tous les domestiques que j'avais conservés; et puis, payez au tailleur cet habit-ci, que je n'ai pas payé; car je veux toujours porter le deuil de mon bon maître.

LE CHEVALIER.

Vous m'attendrissez, mon ami, mon bienfaiteur. J'accepte tous vos bienfaits; mais soyons une même famille : quand vous me connaîtrez, vous m'aimerez peut-être. Je vous estime, je vous respecte, je vous honore comme vous le méritez. Restez avec moi : soyez ma sœur, madame, et vous mon frère; je serai le plus heureux des trois.

FIN D'ARLEQUIN MAITRE DE MAISON.

LE DUC D'ORMOND,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE DUC D'ORMOND.
VALCOURT.
CONSTANCE, sa femme.
MERVILLE.

La scène est à Paris.

LE DUC D'ORMOND,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un port sur la rivière; on voit plusieurs barques.)

LE DUC, MERVILLE.

LE DUC.

Êtes-vous sûr que Valcourt soit à Paris?

MERVILLE.

Oui, monsieur le duc, il est ici depuis six mois; je le vois presque tous les jours.

LE DUC.

C'est sûrement lui que j'ai rencontré hier. Mais il est bien étrange que depuis six mois je n'aie point entendu parler de lui.

MERVILLE.

Il a donc l'honneur d'être connu de vous?

LE DUC.

Il y a quarante ans que je fis connaissance

avec lui dans une maison où nous nous voyions très-souvent. Il me parut aimable et rempli d'honneur : je désirais de mériter son amitié; et je savais presque mauvais gré à la fortune de l'avoir mis dans le cas de ne pas avoir besoin de moi.

MERVILLE.

Son sort est bien changé.

LE DUC.

Comment! il était riche alors, jeune, à la veille d'avoir un régiment; il excitait l'envie de tous ceux qui n'étaient pas dignes d'être ses amis.

MERVILLE.

Il n'exciterait plus que la pitié.

LE DUC.

Expliquez-vous.

MERVILLE.

L'amour est la cause de tous ses malheurs. Valcourt aima Constance, la fille d'un simple négociant; il en fut bientôt aimé. Mais la plus grande partie de la fortune de Valcourt dépendait d'un oncle qui ne voulut jamais consentir au mariage des deux amans : Valcourt épousa Constance en secret. Peu de temps

après, une faillite ruina le père de sa femme et le mit dans le cas de manquer aux engagemens les plus sacrés. Alors Valcourt déclara son mariage, vendit tout ce qu'il possédait, pour sauver l'honneur de son beau-père; et, bravant l'infortune et la colère de son oncle, sa propre estime et la tendresse de Constance lui tinrent lieu de tout ce qu'il perdait.

LE DUC.

Votre récit attendrit et élève mon âme.

MERVILLE.

Il ne resta plus rien à Valcourt que sa compagnie de cavalerie : pour comble de malheur, il fut réformé. Son beau-père est mort de chagrin; et l'infortuné Valcourt, père de deux enfans, dont l'existence l'occupe davantage que la sienne, époux d'une femme adorable, dont le courage et la vertu le soutiennent au milieu de tant de revers, Valcourt est à Paris depuis six mois, à solliciter inutilement le ministre pour obtenir d'être replacé.

LE DUC.

C'est sûrement lui que je vis hier aux Tuileries; j'aperçus un officier que je crus reconnaître, donnant le bras à une jeune

femme dont la beauté me frappa : jamais je n'ai vu de figure aussi intéressante et aussi honnête; la pudeur et la beauté semblaient s'être disputé son visage. Je la suivis quelque temps : mais je vis que cet officier cherchait à m'éviter; et n'étant pas sûr que ce fût Valcourt, je cessai de les suivre. Mais les traits de Constance, car c'était elle sûrement, ont laissé dans mon cœur une impression qu'il m'est impossible de vous rendre.

MERVILLE.

Si vous la connaissiez comme moi, vous l'aimeriez bien davantage. Depuis leur arrivée ici, je les ai vus tous les jours; et chaque jour j'ai découvert une nouvelle vertu dans Constance. Elle console son mari; elle fait passer dans son âme une espérance qu'elle-même n'a pas. Monsieur le duc, il me semble que l'effort le plus sublime d'un cœur sensible, c'est d'adoucir dans les autres les peines dont il est lui-même pénétré.

LE DUC.

Écoutez-moi, Merville : je peux, ce me semble, être utile à Valcourt; j'ai un régiment où je suis le maître de donner des emplois.

Parlez-lui de l'ancienne liaison que nous avons formée; dites-lui que je veux la renouer : amenez-le chez moi, ou bien présentez-moi chez lui.

MERVILLE.

Chez lui!... Hélas! monsieur le duc, dans votre rang, on ne sait pas qu'un malheureux n'a point de chez lui. D'ailleurs Valcourt a conservé dans ses malheurs cette fierté que l'infortune ne peut abattre dans une grande âme. Il vous a évité, dites-vous, aux Tuileries?... Ne craignez-vous point de l'affliger en le forçant de montrer sa misère à celui qui vit son opulence.

LE DUC.

Non, non; je veux devenir son ami; je veux le placer dans mon régiment. D'ailleurs cette Constance, dont vous m'avez tant loué les qualités, cette Constance doit l'engager elle-même à ne pas dédaigner quelqu'un qui peut et qui veut lui être utile.

MERVILLE.

Constance n'habitera pas long-temps cette ville; elle en doit partir aujourd'hui.

LE DUC.

Aujourd'hui!... et pourquoi?

MERVILLE.

Le peu d'argent qu'ils avaient est épuisé; et...

LE DUC, *vivement.*

Ah! mon ami, portez-leur ma bourse; dites à Constance qu'elle m'honorera d'accepter mes services.

MERVILLE.

Elle a refusé les miens; et je ne suis pas un grand seigneur : jugez...

LE DUC.

Et où doit-elle aller?

MERVILLE, *le regardant.*

C'est un secret que j'ignore. Mais je m'aperçois, monsieur le duc, que je vous retiens depuis bien long-temps : je vous ai détourné de votre promenade; et j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

LE DUC.

Attendez donc, vous êtes bien pressé, monsieur de Merville.

MERVILLE.

J'ai quelques affaires, monsieur le duc. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE DUC.

Il a raison; Valcourt rougirait de me revoir, et Constance serait effrayée d'un protecteur de mon âge et de mon état. Pourquoi faut-il que l'on nous craigne, même lorsque nous voulons faire du bien?... Mais ne vois-je pas Valcourt avec sa femme?... Oui, c'est elle, c'est Constance... Éloignons-nous, et ne les perdons pas de vue. (Il se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE III.

CONSTANCE, VALCOURT.

(Valcourt lui donne le bras, et porte un petit paquet; il est en uniforme bleu.)

CONSTANCE.

N'est-ce pas ici, mon ami, que je vais te quitter?

VALCOURT.

Hélas! oui. Mais la voiture ne partira pas encore; nous avons le temps de nous dire adieu.

CONSTANCE.

Je suis moins à plaindre que toi, je vais retrouver mes enfans; toi, tu resteras seul.

VALCOURT.

Je t'écrirai tous les jours, mon amie; et si les démarches que je vais faire d'ici à un mois sont inutiles, j'irai te rejoindre : surtout ne sois pas inquiète de moi, ta santé est déjà si faible; je serai si malheureux sans toi, qu'il faut bien prendre garde de ne pas augmenter mes chagrins.

CONSTANCE, *cachant ses larmes.*

Oh! mon ami, jamais je ne me suis si bien portée... D'ailleurs cette nourrice de mes enfans, chez laquelle je vais, m'a toujours paru une honnête femme;... elle aura bien soin de moi.

VALCOURT.

Tu lui diras qu'il est impossible que notre fortune ne change pas; et qu'alors je ne croirai jamais assez payer ce qu'elle fera pour toi.

CONSTANCE, *pleurant.*

Mon ami, nous ne nous étions pas encore quittés.

VALCOURT.

Oh! je te rejoindrai bientôt: mon cœur me dit que je n'obtiendrai rien; et dans ce moment-ci mon cœur me console.

CONSTANCE.

Que deviendrons-nous donc?

VALCOURT.

N'ai-je pas des bras, Constance?... Je labourerai la terre, je te nourrirai, toi et nos enfans; du moins je ne te quitterai plus.

SCÈNE IV.

VALCOURT, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE.

Eh quoi! Constance, vous partez sans me dire adieu!

CONSTANCE.

Pardonnez, monsieur de Merville; Valcourt devait vous dire combien je vous regrette.

MERVILLE.

Et où va-t-elle, mon ami? comment s'en va-t-elle?

VALCOURT.

Elle va chez la nourrice de nos enfans, où

elle attendra que j'aie fini mes affaires dans ce malheureux pays-ci. J'ai arrêté sa place dans un bateau couvert qui doit partir pour Rouen. Mais je vois le batelier qui vient nous avertir... Allons, mon amie, allons... il faut nous quitter.

CONSTANCE.

Écris-moi dès ce soir;... et ne pleure pas, si tu veux que je parte.

VALCOURT, lui donnant sa montre.

Tiens, mon amie, prends cette montre; elle pourrait te servir dans un moment pressant.

CONSTANCE.

Et toi?

VALCOURT.

Moi, je n'en ai que faire; je compterai bien les heures sans elle.

CONSTANCE.

Merville, retenez-le, je vous en prie, et ne le quittez pas d'aujourd'hui. Adieu, mon cher ami!...

(Ils s'embrassent au bord de la coulisse; Merville retient Valcourt.)

LE DUC, traversant le théâtre pour suivre Constance, aux deux laquais qui le suivent.

Faites ce que je vous ai dit.

SCÈNE V.

MERVILLE, VALCOURT.

MERVILLE.

Allons, du courage, mon cher Valcourt; vous la reverrez bientôt. J'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer : le duc d'Ormond, que vous avez beaucoup connu, m'a chargé de vous dire qu'il voulait faire lui-même toutes les démarches nécessaires à votre avancement.

VALCOURT.

Ces bateaux-là sont bien sûrs ?

MERVILLE.

Oui, mon ami; mais tâchez de vous distraire. Vous souvenez-vous du duc d'Ormond ?

VALCOURT.

Oui; dans le temps de ma prospérité il se disait mon ami ; mais c'est toujours lorsque l'on n'a besoin de personne que tout le monde vous offre ses services.

MERVILLE.

Il m'a parlé de vous avec chaleur; il dési-

rerait de vous revoir. Croyez-vous qu'il pût vous être utile?

VALCOURT.

S'il en a véritablement le désir, il saura bien me trouver. Mon ami, je crains les grands seigneurs; j'ai vécu avec eux : leur éducation étouffe leur bon naturel : on leur apprend dès l'enfance à avoir tous les goûts, sans aimer personne.

MERVILLE.

Je le sais bien; mais l'honnête homme qui a besoin d'eux peut, sans s'abaisser...

VALCOURT.

Nous verrons, Merville; nous causerons de tout cela une autre fois. Quittons ce lieu, où je ne me trouve pas bien.

MERVILLE.

Attendez, voilà le duc lui-même; il vent vous parler.

SCÈNE VI.

VALCOURT, MERVILLE, LE DUC.

LE DUC.

J'ai à me plaindre de vous, monsieur de Valcourt : vous m'avez autrefois témoigné de l'amitié ; et vous êtes à Paris depuis long-temps sans vous être souvenu de moi.

VALCOURT.

Pardonnez, monsieur le Duc ; des affaires cruelles, des malheurs...

LE DUC.

Je sais tout ce qui vous est arrivé ; et voilà le motif de mes plaintes. Si vous étiez heureux, ce ne serait qu'un oubli ; mais vous êtes malheureux, et dès-lors c'est presque une offense.

VALCOURT.

Je vous reconnais, monsieur le duc ;... mais...

LE DUC.

Voulez-vous du moins me permettre d'avoir une conversation avec vous ?

VALCOURT.

Je suis à vos ordres.

LE DUC.

Monsieur de Merville, je vous demande pardon; mais nous avons besoin d'être seuls.

(Merville sort.)

SCÈNE VII.

LE DUC, VALCOURT.

LE DUC.

Je n'ignore aucun des malheurs qui vous sont arrivés; je sais que vous n'en avez mérité aucun, et que c'est votre amour pour l'honneur qui vous a mis dans l'infortune...

VALCOURT.

J'ai fait mon devoir, sans m'embarrasser de ce qui pourrait m'en arriver.

LE DUC.

Vous méritez des éloges...

VALCOURT.

Que je vous prie de m'épargner; vous me prouverez bien mieux que vous m'en croyez digne.

LE DUC.

Je me suis occupé, à votre insu, de vos intérêts; il ne tient qu'à vous d'avoir la lieutenance de roi d'une place frontière : elle rapporte quatorze mille livres de rente.

VALCOURT.

Je n'en demande pas tant, monsieur : ces places-là doivent être la récompense de braves officiers qui ne peuvent plus servir le roi. Je suis encore à la fleur de l'âge; et la croix que j'ai l'honneur de porter a acquitté le roi envers moi.

LE DUC.

Monsieur de Valcourt, j'admire votre modestie et l'élévation de votre âme. Mais, songez que vous n'avez rien; que je suis sûr dans ce moment de vous obtenir cette place; et que, si vous la refusez, je ne pourrai peut-être plus rien.

VALCOURT.

Je l'accepterai avec reconnaissance, monsieur le duc : le plaisir de vous la devoir diminuera le regret de n'être plus en activité.

LE DUC.

Cette grâce tient à une condition, que je

n'ai voulu charger personne de vous proposer que moi-même.

VALCOURT.

Quelle est-elle ?

LE DUC.

Une jeune personne belle, aimable, sensible, vous est destinée pour épouse, et la place dont je vous ai parlé est sa dot.

VALCOURT.

Je croyais que ma ruine ne m'avait ôté que votre amitié; mais je suis plus malheureux que je ne pensais, j'ai perdu même votre estime.

LE DUC.

Comment!

VALCOURT.

Ne poussons pas plus loin un entretien qui finirait peut-être d'une manière affreuse pour moi. Monsieur le duc, je n'ai plus rien que l'honneur; et mon sang bouillonne lorsque l'on cherche à m'arracher ce seul bien qui me reste.

LE DUC.

Calmez-vous; je n'ai pas voulu vous offenser.

VALCOURT.

Vous me devez pourtant des excuses.

LE DUC.

Eh bien! je vous les fais. Mais vous avez mal interprété ma proposition. La personne dont il s'agit est aussi vertueuse que belle; l'époux le plus délicat n'aurait rien à lui reprocher : elle est...

VALCOURT.

Êtes-vous marié, monsieur le duc?

LE DUC.

Non.

VALCOURT.

Eh bien! d'après ce que vous m'en dites, je vous exhorte à l'épouser.

LE DUC.

Je n'hésiterais pas si elle était libre.

VALCOURT.

Comment, libre!

LE DUC.

Oui. Puisqu'il faut tout vous dire, elle vous aime, elle vous adore, elle ne peut vivre qu'avec vous; et c'est moi qui, touché de ses larmes, de son amour, viens vous supplier de l'accepter pour épouse, et de finir tous vos malheurs.

VALCOURT.

Je vous demande pardon, monsieur, de la peine que j'ai à vous croire : les malheureux n'inspirent guère de passion. Mais, pour achever de vous convaincre que l'amitié dont vous m'honorez ne peut m'être utile, je suis marié.

LE DUC.

Je le sais bien.

VALCOURT.

Vous le savez!... et vous pouvez...!

LE DUC.

Votre mariage fut secret, et contre la volonté de votre famille; nous avons des moyens tout prêts de le faire casser : ainsi...

VALCOURT.

Eh quoi! monsieur, voilà les marques d'amitié que vous venez m'offrir!... Et que ferait mon plus cruel ennemi?... Pardonnez, je ne suis pas le maître de mes transports. Quoi! vous osez me dire que tout est prêt pour faire casser mon mariage, pour me séparer de Constance, de celle que j'aime plus que ma vie, pour qui seule j'ai souffert la vie!... Et mes enfans, mes malheureux enfans...!

LE DUC.

Et que deviendront-ils si vous êtes dans l'indigence? N'auront-ils pas à vous reprocher de leur avoir donné l'existence pour traîner dans la pauvreté, et peut-être dans les affronts, un nom qui devait être respecté?

VALCOURT.

Dans les affronts!... Ils sont mes fils, ils n'en souffriront point; je leur apprendrai à soutenir la misère; je les ferai soldats : monsieur le duc, vous n'êtes duc que parce que vos pères étaient soldats.

LE DUC.

Mais ne vaudrait-il pas mieux leur assurer une fortune, l'assurer à votre Constance; car je suis assez puissant pour tout faire.

VALCOURT.

Vous ne l'êtes pas assez pour m'obliger à vous écouter davantage. Oubliez-moi, monsieur, oubliez-moi; laissez-moi mon honneur, ma femme, mes enfans : malgré ma pauvreté, je suis aussi riche que vous.

LE DUC.

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander,

c'est de vouloir bien voir une fois celle que je vous destinais pour épouse...

VALCOURT.

Et moi, j'ai une grâce plus pressante que j'attends de vous : c'est que vous cessiez cette conversation. Je n'ai qu'un mot à ajouter : je regarderai comme un outrage la moindre parole sur ce sujet.

LE DUC.

Eh bien! je vous en ferai raison. Mais je veux vous montrer cette femme vertueuse et sensible qui vous adore, et qui ne peut vivre sans vous. Venez, madame, venez. (Il va chercher Constance dans la coulisse.)

SCÈNE VII.

CONSTANCE, MERVILLE, LE DUC, VALCOURT.

VALCOURT.

O ciel! Constance!... (Il se jette dans ses bras.)

LE DUC, à Valcourt.

Ingrat! tu m'as soupçonné!...

VALCOURT.

Ah! comment réparer?...

LE DUC.

Il faut te battre avec moi, ou accepter mes bienfaits. J'ai été le témoin de vos adieux; mon cœur s'est serré. J'ai suivi Constance, je l'ai retenue; et de peur que mes soins ne lui fussent suspects, j'ai voulu doubler ton attachement pour elle, en la rendant témoin d'une épreuve qui lui assure à jamais ton cœur. Heureux époux! respectables époux, aimez-vous toujours! Venez chez moi, et j'ose vous répondre de vous obtenir la place que tu as refusée. Mais laisse-moi jouir quelque temps du plus beau spectacle de l'univers, celui de contempler la vertu heureuse.

FIN DU DUC D'ORMOND.

ARLEQUIN ROI,

FRAGMENT DRAMATIQUE.

PIÈCE INÉDITE.

Ce fragment est le premier acte d'une comédie en trois actes, intitulée *Arlequin Roi*, *Dame et Valet*, représentée pour la première fois par les Comédiens italiens ordinaires du Roi, le 5 novembre 1779, tombée, et brûlée le lendemain.

ARLEQUIN ROI.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le palais du roi. La porte du fond s'ouvre, et la scène se remplit de gardes et de courtisans. Arlequin parait, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, un manteau royal sur les épaules; Argentine est avec lui.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LE CONNÉTABLE, SUITE DU ROI.

ARGENTINE.

Je ne reviens pas de ma surprise, mon ami; tous les hommages qu'on te rend me confondent... Et toi-même, n'as-tu pas envie de rire lorsque l'on t'appelle votre majesté? car, enfin, jusqu'à présent ta majesté...

ARLEQUIN.

Chut! chut! parlons de ce que je suis, et non pas de ce que je fus. Quand un de nos amis a fait fortune, la plus grande marque

d'amitié que l'on puisse lui donner, c'est d'oublier aussi vite que lui ce qu'il était avant de la faire.

ARGENTINE.

Tu y perdrais trop, mon ami. Comme tu étais fort aimable, et surtout fort aimé de ton Argentine, tu me permettras de m'en souvenir toujours. La royauté ne t'a pas changé, j'espère? ton cœur est toujours aussi bon? ton caractère aussi gai? et...

ARLEQUIN, à demi-voix.

Sûrement. Mais cette bonhomie ne va pas trop bien à nous autres rois : ce n'est pas une vertu assez noble. De plus, il ne nous est pas permis d'être gais devant le monde : il faut que nous nous cachions pour rire; et comme j'en ai toujours envie quand je suis auprès de toi, je vais renvoyer tous ces messieurs les courtisans, qui viennent m'ennuyer dès le matin, et qui appellent cela me faire leur cour. (Il appelle.) Connétable!

LE CONNÉTABLE.

Sire?

ARLEQUIN.

Je voudrais être seul avec cette demoiselle

qui arrive de mon pays, et qui est même ma cousine; car c'est une princesse du sang... de ma famille. Nous avons des choses particulières à nous dire : ainsi, fais sortir tous ces messieurs, et emmène tes gardes aussi. Quand je suis avec ma cousine, je n'ai pas besoin qu'on me garde; je t'assure que je n'ai pas envie de m'en aller.

LE CONNÉTABLE.

Votre majesté va être obéie.

(Le connétable fait sortir tout le monde, et sort lui-même.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARLEQUIN.

Ah! me voilà à mon aise, et en liberté de dire tout ce que je pense! Je t'assure que c'est un plaisir dont nous ne jouissons guère, nous autres monarques.

ARGENTINE.

Explique-moi donc, mon cher ami, par quel heureux et singulier hasard je te retrouve roi de cette île, après avoir pleuré ta perte?

ARLEQUIN.

Ah! la tienne m'empêchait bien de me réjouir de la royauté. Mais je te revois, et je trouve ma couronne plus belle depuis que j'ai l'espoir de la poser sur ton joli front. Voici comment elle a tombé sur le mien. Tu te souviens de l'horrible tempête que nous éprouvâmes avec M. Lélio, notre maître. Tu te trouvas mal à l'instant où le vaisseau fut jeté contre un écueil, où il se brisa comme du verre; dans un moment nous fûmes tous dans l'eau. Mais moi, qui l'avais prévu, je m'étais muni d'une bonne corde, que j'avais attachée à ton corps, et nouée ensuite autour du mien; alors je me mis à nager en tirant après moi mon trésor. J'étais tout près de la terre quand la malheureuse corde se dénoua de ton côté; je m'aperçus bientôt que tu ne me suivais plus: je revins sur mes pas; je nageai si long-temps autour de l'endroit où je t'avais perdue, qu'à la fin les forces me manquèrent, et je me laissai aller au fond, aimant mieux mourir que de me sauver sans toi.

ARGENTINE.

Je te reconnais bien là!

ARLEQUIN.

Au lieu de mourir, je tombai dans un grand filet qu'on avait tendu là pour prendre des marsouins; les pêcheurs me retirèrent avec le filet. Heureusement ils ne me prirent pas pour un marsouin : ils me secoururent, me firent revenir; et les premiers mots qui frappèrent mon oreille furent des cris de Vive le roi! vive le roi! Je regarde autour de moi; je vois beaucoup de gens attroupés, et je leur demande pourquoi ils criaient tant Vive le roi! Oh! me dirent-ils, c'est que le roi est mort : le premier étranger qui arrive dans cette île après la mort de notre souverain devient sur-le-champ notre monarque; vous êtes le premier, nous vous saluons comme notre maître.

ARGENTINE.

Comment! c'est la loi du pays?

ARLEQUIN.

Oui, ma bonne amie. Ils m'emportèrent sur leurs épaules, et vinrent m'établir dans ce palais. On me donna des gardes, des officiers, des valets, des flatteurs, des menteurs; enfin tout ce qu'il faut à un roi. Mon premier soin

fut d'envoyer et d'aller moi-même sur toutes les côtes de mon île pour avoir de tes nouvelles et de celles de notre maître, M. Lélio. Depuis un mois je te cherche, sous prétexte de faire la visite de mes états. Enfin aujourd'hui je t'ai retrouvée chez ce bon vieillard qui a pris soin de tes jours, et à qui je vais donner pour récompense la place de mon premier médecin.

ARGENTINE.

Comment!

ARLEQUIN.

Sans doute. Je serais mort si je ne t'avais pas retrouvée : ce bon vieillard m'a sauvé la vie; ainsi la place de mon premier médecin lui revient de droit; et il l'aura... Pour le pauvre M. Lélio, on n'en a rien appris; il a sûrement péri dans le naufrage.

ARGENTINE.

J'en suis désolée : c'était un bon maître; il avait promis de nous marier à notre retour à Bergame.

ARLEQUIN.

Que veux-tu? nous tâcherons de nous marier ici.

ARGENTINE.

Comment! nous tâcherons!

ARLEQUIN.

Sans doute. La loi qui me fait roi exige encore une petite cérémonie dont je me suis dispensé jusqu'à présent : il faut que le nouveau monarque épouse la veuve du roi mort. Cette diable de veuve est fort attachée à cet article de la loi. Je lui ai déjà offert tout au monde pour ne pas l'épouser, rien ne la tente que le mariage. Elle a un parti dans l'État; elle dispose des troupes, et me menace tous les jours de se battre avec moi si je ne me marie pas avec elle. Comme nous nous battrions vraisemblablement tout de même après le mariage, je veux épargner du moins les frais de la noce; et je suis décidé à la bataille plutôt qu'à la cérémonie.

ARGENTINE.

Cette veuve m'inquiète; elle nous jouera quelque mauvais tour.

ARLEQUIN.

Oh! que non. Je me suis fait beaucoup d'amis par la douceur et la sagesse de mon

gouvernement : le peuple m'aime bien ; il me regarde comme un très-grand roi.

ARGENTINE.

Et comment donc t'y es-tu pris ?

ARLEQUIN.

Pour me faire aimer?... J'ai employé mon secret ordinaire, qui est d'aimer le premier : il m'avait réussi avec toi, il m'a réussi avec mon peuple. C'est un moyen sûr pour tout le monde, et immanquable pour un roi.

ARGENTINE.

Je ne suis point étonnée que l'on t'aime... Mais tu m'as parlé de la sagesse de ton gouvernement : où as-tu jamais appris à gouverner ?

ARLEQUIN.

Bon! cela s'apprend tout seul ; il ne faut qu'un bon cœur et du bon sens pour être le meilleur roi du monde. Toute notre besogne consiste à faire du bien : voilà pourquoi le métier de roi est le plus beau des métiers. Je me suis dit d'abord : Pourquoi m'a-t-on mis ici ? pour rendre heureux tous ces gens-là. J'ai donc commencé par diminuer les impôts, parce qu'il y en avait trop, et que lorsqu'il y

en a trop, on les paie mal et de mauvaise grâce; et en vérité le peu qui nous en revient ne vaut pas la peine de faire faire la moue à tout un peuple. J'ai changé des lois qui étaient trop dures; et j'en ai fait une pour qu'il fût toujours permis à mes successeurs de les adoucir, et jamais de les rendre plus méchantes. On a beau dire, mon principe, à moi, c'est qu'il n'y a de bon que les gens bons. C'est d'après cela que j'ai réglé ma conduite. D'ailleurs, j'avais un grand avantage pour être roi : dans ma jeunesse j'ai été berger; et je me souviens de tout ce que je faisais pour que le troupeau prospérât. Je le menais dans les meilleurs pâturages; je cueillais moi-même les meilleures herbes pour les porter aux brebis malades; je soignais davantage celles qui avaient de petits agneaux; j'avais beaucoup d'égards pour messieurs les beliers. Quand je tondais mes moutons, je leur laissais la laine longue, parce qu'enfin c'est d'abord pour eux que cette laine leur vient, et qu'avant de m'habiller il est juste qu'ils soient vêtus; ensuite, comme je n'étais pas assez fort pour étrangler moi-même les loups,

je me procurais les meilleurs chiens du pays : aussi mon troupeau était devenu le plus beau du canton. Il en sera de même de mon royaume; car tout cela se ressemble : les moutons, le peuple, les chiens, les ministres, le roi, et le berger, cela est tout un.

ARGENTINE.

Ce que tu dis a l'air assez raisonnable. Mais, à propos, quel nom as-tu pris? car tu ne t'appelles sûrement plus Arlequin?

ARLEQUIN.

Pourquoi donc? Je me suis souvenu que dans notre patrie on se moquait de ceux qui changeaient de nom parce qu'ils avaient changé de fortune; que l'on se disait toujours à l'oreille le nom qu'ils avaient quitté, et puis qu'on éclatait de rire : pour éviter cela, j'ai gardé le mien, et je m'appelle Arlequin premier. Cela sera incommode pour le cinquième de ma race, parce qu'il sera obligé de s'appeler Arlequin-Quint : ce quinquint-là n'est pas trop noble; mais alors comme alors... Que me veut le connétable?

SCÈNE III.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LE CONNÉTABLE.

LE CONNÉTABLE.

Sire, la reine douairière demande à vous parler sur-le-champ.

ARLEQUIN.

Elle est enragée après moi. Allons, qu'elle entre, mais qu'elle ne demeure pas longtemps : voilà bientôt l'heure de mon conseil, et puis celle de mon dîner; tout cela m'intéresse beaucoup plus que madame la douairière.

ARGENTINE.

Parle-lui avec douceur, mon ami; il est important de la ménager.

ARLEQUIN.

Oh! laisse-moi faire; je lui répondrai poliment, mais avec fermeté. Oh! va, je me suis bien formé; tu verras.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE;
SUITE DE LA REINE, SUITE D'ARLEQUIN.

LA REINE.

Prince, c'est aujourd'hui qu'il faut enfin vous décider à me donner votre main, ou à quitter le trône que vous occupez. Si j'avais les faiblesses de mon sexe, je rougirais d'être obligée de vous proposer un tel choix : mais, peu touchée du mépris que vous faites de mes appas, je ne songe qu'à la gloire de ma couronne. C'est aujourd'hui que cette couronne vous appartiendra, si vous voulez accepter ma foi; c'est aujourd'hui que vous déposerez la souveraine puissance, si vous persistez dans vos refus. Un jeune étranger vient d'arriver dans cette île : il est instruit de nos lois; et c'est à lui que je vais donner et ma couronne et ma main, si vous ne venez tout à l'heure au temple : vous n'avez qu'un moment pour vous décider. Je dois vous prévenir encore que mon armée est aux portes

de la ville ; que le vaillant Coreb, le chef des sauvages de l'île voisine, vient de se joindre à mes troupes avec dix mille guerriers : je n'ai qu'à dire un mot, et cent mille glaives sont tirés contre vous. Choisissez donc, prince, de ces trois partis : ou de me rendre la couronne, ou de venir me donner votre foi, ou de vous exposer au hasard d'une bataille.

ARGENTINE, à voix basse.

Ah ! mon ami, je tremble.

ARLEQUIN, à voix basse.

N'aie pas peur. (haut.) Madame, si vous avez pu penser que c'était par mépris pour vos appas que je refusais de les épouser, vous m'avez fait une injustice que votre miroir aurait dû m'épargner. Personne ne respecte autant que moi votre beauté ; et c'est précisément la haute opinion que j'en ai qui me fait penser que j'en suis indigne. Oui, madame, l'honneur d'être votre époux étant le plus grand des honneurs, doit être la récompense d'une infinité de belles actions ; je n'en ai point encore assez fait pour oser y prétendre : je vous demande donc, madame, la permission de consacrer ma vie à mériter cette

grande faveur; et lorsque j'aurai régné avec gloire pendant soixante ou quatre-vingts ans, alors je viendrai vous offrir un époux que ses glorieux travaux auront rendu digne d'être le vôtre.

LA REINE.

Prince, ne pensez pas m'abuser par de vains détours. Votre première gloire doit être d'obéir aux lois, et la mienne d'avoir un époux. Voilà plus d'un mois que je suis veuve, prince; jamais femme de ma race n'a souffert un si long affront. Le jeune étranger arrivé hier dans mon camp brûle de le réparer : hâtez-vous donc de vous expliquer; descendez de mon trône, ou venez au pied des autels recevoir le don de ma personne et de mes états.

ARLEQUIN.

Ah! madame, comment pouvez-vous mettre ensemble deux choses si peu faites pour être comparées! Vos états ne sont rien auprès de votre personne : c'est elle seule qui fait peur à mon petit mérite; permettez donc que nous partagions : vous garderez votre personne, et moi je garderai vos états.

LA REINE.

Tous vos prétextes m'éclairent sur votre refus, et je n'en vois que trop la cause... (à Argentine, avec des yeux de fureur.) C'est vous, perfide, vous seule qui me ravissez son cœur; c'est vous qui m'exposez à l'outrage que je reçois: mais c'est sur vous que je me vengerai; et puisque ma douceur et ma longue patience n'ont pu toucher cet ingrat, je saurai mériter sa haine en exerçant sur son indigne maîtresse la vengeance la plus mémorable. (à Arlequin.) Pour la dernière fois je vous somme de me rendre ma couronne, et de quitter dès cet instant les marques de la royauté.

ARLEQUIN.

La manière aimable dont vous demandez ce que vous avez envie d'avoir est assurément bien faite pour séduire. Mais il est de bonne heure encore; je n'ai pas dîné; je ne peux pas me déshabiller si matin.

LA REINE.

Eh bien, dès ce moment je vous regarde comme un usurpateur; je cours me mettre à la tête de mon armée; je fais donner l'assaut à la ville, et j'immole tout ce qui me résiste :

je reviens jusque dans ce palais porter le fer et la flamme, t'arracher ton diadème, me venger de ma rivale, la charger de chaînes et d'outrages, et apprendre à tout l'univers comment on doit punir les traîtres qui laissent les veuves sans consolation. Adieu. (Elle sort.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LE CONNÉTABLE.

ARLEQUIN.

Bonsoir... Juge un peu ce que serait un pareil diable après le mariage, puisqu'elle fait l'amour avec cette douceur-là!

ARGENTINE.

Ses menaces m'inquiètent, mon ami; et cette armée dont elle a parlé me fait grand'peur.

ARLEQUIN.

Tu ne songes donc pas que voilà mon connétable?

LE CONNÉTABLE.

Sire, je cours faire prendre les armes à tous vos gardes, fermer les portes de la ville, in-

struire le peuple de votre danger; et si la reine ose donner l'assaut, je viens sur-le-champ avertir votre majesté, pour qu'elle vienne elle-même animer les troupes par sa présence.

ARLEQUIN.

Non! non! Voilà l'heure de mon conseil, et rien dans le monde ne peut dispenser un roi de rendre la justice à ses peuples. Va seul faire tout ce qu'il faudra pour empêcher la reine de me troubler. Si mon peuple est content de moi, c'est à lui de me défendre. Va, mon cher ami, je m'en rapporte à toi sur tout cela. Fais entrer mes conseillers; et si l'on vient me détrôner, on me trouvera du moins faisant mes fonctions.

LE CONNÉTABLE.

Sire, vous connaissez ma fidélité et mon zèle. Je vais mourir ou vous venger. (Il sort avec les gardes)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Es-tu bien sûr de ton connétable, mon ami?

ARLEQUIN.

Oh! très-sûr; il me doit tout : c'est moi qui lui ai donné sa place. Quand je montai sur le trône, il n'était que cuisinier.

ARGENTINE.

Et tu l'as fait général d'armée?

ARLEQUIN.

Certainement. Dans les courses que je fis pour te retrouver, je fus attaqué par des sauvages. Le connétable que j'avais alors alla se cacher dans la cuisine, et le cuisinier se battit comme un diable. Je fus témoin de cela, et je fis tout de suite justice : je donnai au cuisinier la charge de connétable, et au connétable celle de cuisinier. Le grand art de régner consiste à mettre les hommes à leur place. Mais voici mes conseillers; je veux que tu

assistes à mon conseil, pour voir un peu comment je m'en tire.

ARGENTINE.

Ah! mon ami, cette méchante reine me trouble l'esprit.

ARLEQUIN.

Je n'y pense pas, seulement.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES CONSEILLERS.

ARLEQUIN.

Entrez, messieurs, entrez; que je vous présente à une jeune princesse ma parente, qui dorénavant siégera au conseil avec nous; car c'est la meilleure comme la plus jolie tête de ma famille.

(Les conseillers font une grande révérence à Argentine, et vont prendre leur place. Le roi s'assied au milieu d'eux, et Argentine à sa droite.)

LE TRÉSORIER, d'un ton de voix très-aigre.

Sire, les finances de votre majesté...

ARLEQUIN.

Un moment, monsieur le trésorier : les affaires de mon peuple doivent aller avant les

miennes. Commençons par juger les causes; nous parlerons d'argent quand nous l'aurons gagné. Qu'avez-vous dans votre porte-feuille, monsieur le grand-justicier?

LE GRAND-JUSTICIER, *d'un ton de voix dur et rauque.*

Sire, deux citoyens de cette ville, qui passent pour deux fripons, ont été chez un honnête homme qui n'est pas bien riche, et l'ont supplié de recevoir en dépôt dix mille pièces d'or. L'honnête homme les a reçues, et s'est engagé par écrit à ne délivrer cette somme que lorsque les deux fripons viendraient ensemble la recevoir. Un des deux fripons est venu tout seul peu de temps après chez l'honnête homme, et a tant fait, par ses mensonges, par ses prières, par ses larmes, qu'il s'est fait livrer les dix mille pièces d'or, sous prétexte de les porter à son camarade; et depuis ce moment il a disparu. L'autre fripon a fait un procès à l'honnête homme, et demande qu'il lui paie ses dix mille pièces d'or.

ARLEQUIN.

Votre avis là-dessus?

LE GRAND-JUSTICIER.

La loi est formelle. L'honnête homme s'est

engagé par écrit : il a manqué à sa parole; il faut qu'il paie.

ARLEQUIN, *au trésorier.*

Et vous?

LE TRÉSORIER.

Je suis d'avis qu'il en paie la moitié.

ARLEQUIN, *au troisième.*

Et vous?

LE TROISIÈME.

J'opine du bonnet.

ARLEQUIN, *au quatrième.*

Et vous?

LE QUATRIÈME.

Je suis de l'avis de ces messieurs.

ARLEQUIN.

Et moi, je n'en suis pas. L'honnête homme s'était engagé à ne délivrer la somme que lorsque ces deux fripons viendraient ensemble la demander; l'un des deux l'a escroquée et a disparu : quand les deux fripons reviendront ensemble demander leur argent à l'honnête homme, je le condamnerai à le leur rendre ; mais, d'ici là, qu'il soit tranquille. A une autre.

LE TRÉSORIER.

Le jugement de votre majesté est admirable.

ARLEQUIN.

Je suis de votre avis. A une autre.

LE GRAND-JUSTICIER.

Une veuve jeune et belle, fille d'un vieillard qu'elle adore, et mère d'un enfant qu'elle élève, est recherchée en mariage par trois jeunes gens. Le feu a pris à la maison de cette veuve ; ses trois amans se sont précipités dans le feu : l'un a sauvé la veuve, l'autre son père, l'autre son enfant; ils plaident ensemble pour savoir quel est celui qui a le plus de droit à sa reconnaissance.

ARLEQUIN.

Hors de cour : c'est à la veuve à juger; et je parie pour celui qui a sauvé le petit enfant. A une autre.

LE GRAND-JUSTICIER.

Deux paysans ont trouvé dans un grand chemin une pierre sur laquelle était écrit : *Ici est caché un trésor.* Ils ont fouillé, après être convenus de partager ensemble ; ils ont trouvé une bourse d'or et un livre : chacun des deux veut garder la bourse et donner le livre à l'autre. Ils implorent la justice de votre majesté.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il d'écrit dans ce livre?

LE GRAND-JUSTICIER.

Fort peu de chose, sire; le voici : *Moyen d'être heureux :* Ne te couche jamais sans avoir fait une bonne action. Voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est bien assez. Voici mon jugement : j'ajoute une bourse d'or à celle qu'on a trouvée, afin que chacun des deux paysans ait la sienne; je garde le livre pour moi; et, par ce moyen, c'est moi qui ai trouvé le trésor. Est-ce là tout?

LE GRAND-JUSTICIER.

Oui, sire, pour le moment.

Le reste de la pièce manque.

LES
DEUX N'EN FONT QU'UN,
PROVERBE

Joué à Sainte-Assise, pour Mgr le Prince Henri.

PIÈCE INÉDITE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, compositeur de musique et improvisateur.
GERMON.
DORVAL.
BRAVO, valet d'Arlequin.

LES

DEUX N'EN FONT QU'UN,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *à l'orchestre.*

Messieurs, en voilà assez. Je suis fort content de cette musique-là; mais je me sens en train de composer : ainsi je vous prie de me laisser la place. J'ai un opéra à finir, et ce n'est pas une petite affaire. Aussitôt que j'aurai terminé un acte, je vous rappellerai pour que nous l'exécutions ensemble. Votre serviteur, messieurs. Holà, Bravo!

SCÈNE II.

ARLEQUIN, BRAVO.

ARLEQUIN.

Bravo!

BRAVO.

Monsieur?

ARLEQUIN.

Arrive donc.

BRAVO.

Me voilà, monsieur.

ARLEQUIN.

Des plumes, de l'encre, du papier réglé et mon piano. (Il chante.) Je suis bien en train aujourd'hui. Allons, allons, je vais faire de la bonne besogne.

BRAVO.

Allez-vous travailler à votre nouvel opéra?

ARLEQUIN.

Sans doute; et dans quinze jours je compte bien le faire jouer. Prépare-toi d'avance avec tous tes amis; il faudra que les applaudissemens couvrent l'orchestre.

BRAVO.

Oh! monsieur, nous sommes prêts; nous allons tous les jours nous exercer dans la salle.

ARLEQUIN.

C'est fort bien. Je te réponds qu'il y aura du monde à mon opéra : si ce n'est pas dans la salle, ce sera sur le théâtre; car non-seulement tout le régiment des gardes y sera employé, mais encore le guet à cheval.

BRAVO.

Vous avez raison, monsieur. Il n'y a que cela qui donne un peu d'intérêt à un ouvrage.

ARLEQUIN.

Laisse-moi... je me sens inspiré.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, se mettant au piano, et chantant, en ayant l'air de noter.

Je crois que le succès de celui-ci est bien certain. D'abord, un sujet neuf, et neuf à un point!... Je réponds de la réussite. Le titre doit plaire à la nation : *la Bataille de Marignan*, tragédie en douze actes! jamais on n'a vu cela. Les douze actes pourront effrayer un peu; mais je ne peux pas moins en vérité, et les gens instruits en conviendront. J'espère que l'on ne viendra pas me chicaner sur la règle des vingt-quatre heures : cette bataille a duré trois jours; à quatre actes par jour, c'est bien modeste, cela fait ma douzaine; et c'est neuf. D'ailleurs le rôle de François Ier doit à lui seul faire réussir la pièce... Ah çà! je commence par mon chœur de Suisses, au mo-

ment où la gendarmerie les coupe par morceaux. Cela doit être superbe! c'est là que je dois m'abandonner à tout mon génie, et faire une musique bruyante, terrible, épouvantable; employer surtout les trompettes pour bien exprimer la douleur, avec cinq ou six timbales pour imiter les cris des mourans. On a beau dire, les trompettes et les timbales, c'est la véritable musique de l'âme, la seule qui arrive au cœur. (Il chante.) Récitatif de la cavalerie française (il chante); andantino pour l'artillerie (il chante); puis une petite ariette pour le roi (il chante). C'est à merveille. Je commence par l'air, ensuite je ferai les paroles. Après l'ariette du roi, la gendarmerie arrive. Il faut changer de ton. En quel ton la mettrai-je, ma gendarmerie? Ma foi, je m'en vais la mettre en *ut*, c'est le vrai ton d'une bataille (il chante). Ah! une bataille, cela fait bien du bruit; *ut* n'est pas assez fort : mettons-la en *mi grand dièse*, cela vaudra mieux (il chante) : oui, oui, c'est beaucoup mieux. Attaque des Suisses (il chante); plaintes des mourans (il chante); cris des vainqueurs (il chante).

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, BRAVO, GERMON, DORVAL.

BRAVO.

Monsieur, voilà deux personnes qui voudraient vous parler.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, GERMON, DORVAL.

ARLEQUIN.

Mon Dieu! qui vient donc me troubler dans ce moment-ci? J'allais gagner une bataille, et la voilà perdue. Voyez pourtant à quoi cela tient! Que demandez-vous, monsieur?

GERMON.

Monsieur, ai-je l'honneur de parler à monsieur Arlequin, fameux compositeur italien?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

DORVAL.

Monsieur, je viens aussi m'adresser à monsieur Arlequin, fameux improvisateur italien.

ARLEQUIN.

C'est toujours moi, messieurs. Qu'y a-t-il pour votre service?

GERMON.

Voici ce que c'est, monsieur. Une grande dame...

ARLEQUIN.

Ah! je vois ce que c'est : c'est un poëme que l'on veut me donner à mettre en musique; je sens cela.

GERMON.

Non, monsieur.

ARLEQUIN.

Je vous avouerai franchement, monsieur, que je n'aime point à mettre en musique les poëmes que je n'ai pas faits. Mon génie est alors captif; il ne travaille pas à son aise; et je suis dans l'usage de faire moi-même et mes poëmes et ma musique.

GERMON.

Mais, monsieur, il n'est pas question...

ARLEQUIN.

Monsieur, j'y ai été pris, voyez-vous. On m'a apporté comme cela des paroles qui ne valaient pas le diable; j'ai eu la faiblesse de m'en charger : qu'est-il arrivé? mes opéras jusqu'à présent n'ont jamais pu avoir qu'une demi-représentation. Le public, piqué contre moi de ce que je ne fais pas et les paroles et la musique, n'a jamais voulu laisser achever aucun de mes ouvrages, et on a toujours été obligé de baisser la toile dès la seconde scène.

GERMON.

Mais, monsieur, je ne viens point...

ARLEQUIN.

Cela m'a corrigé, monsieur. J'ai là deux opéras tout prêts, dont la musique et les paroles sont de moi : ce sont deux chefs-d'œuvre! véritablement on n'aura jamais rien vu de pareil. L'un est *la Bataille de Marignan*, sujet vraiment national, héroïque, et dans un genre tout-à-fait nouveau. Toute ma musique est faite; je n'ai plus que les paroles à achever. Permettez que je vous joue mon deuxième acte : c'est un morceau piquant, je vous assure. La toile se lève, et l'on voit le pape, les cardinaux et

tout le sacré collége, qui, inquiets des projets de François I[er], chantent un petit chœur, à voix basse, en *si bémol,* tout-à-fait joli; écoutez...

DORVAL.

Eh! monsieur, je n'ai pas le temps d'entendre votre opéra, ni votre chœur de cardinaux. Je suis envoyé vers vous par un grand prince, qui...

ARLEQUIN.

Oui, qui a entendu parler de mes talens, et qui voudrait que j'allasse chez lui faire la lecture du dernier opéra que je viens d'achever.

DORVAL.

Non, monsieur, il ne s'agit point...

ARLEQUIN.

Écoutez : quoique je ne sois pas dans l'usage de me prodiguer, et de lire mes ouvrages à d'autres qu'à mes amis intimes, j'irai cependant chez votre prince; je lui porterai une *Mort de César,* qui véritablement l'enchantera. Elle est tout-à-fait terminée, et nous devons commencer dimanche les répétitions.

DORVAL.

Je vous assure, monsieur...

ARLEQUIN.

Oui, oh! je vous crois; vous mourez d'envie d'en entendre quelque chose : eh bien! je suis bon, je ne sais rien refuser. Écoutez, monsieur, écoutez, et jugez si jamais la terreur, la tendresse, la sensibilité, enfin tous les petits ingrédiens qui entrent dans un opéra, ont été fondus avec plus de... Vous allez voir; écoutez.

DORVAL, à Germon.

Ah! quel homme!

GERMON.

Cela doit être admirable, monsieur; mais voulez-vous nous faire la grâce de nous entendre?

ARLEQUIN.

Parlez, messieurs, parlez; mais parlez l'un après l'autre, et soyez brefs, car je n'aime pas les babillards.

DORVAL.

Monsieur, voici le fait en quatre mots. Un grand prince, à qui je suis attaché, doit recevoir chez lui un héros : il ne veut point lui

donner de fête, parce que le héros ne les aime pas; et puis, dans la plupart de ces fêtes, il y a de l'ennui, du mensonge; et notre prince n'a jamais ennuyé ni menti. D'ailleurs, comme il n'est occupé que du plaisir de recevoir son hôte, il n'a pas le temps de chercher des rimes; et il vous demande...

ARLEQUIN.

Un grand opéra, vraisemblablement?

DORVAL.

Pas du tout : rien qu'un couplet analogue à la circonstance.

ARLEQUIN.

Ce n'est que cela? Mon Dieu! vous n'avez qu'à dire. De quelle espèce est le héros que vous voulez chanter; car il y en a que l'on chante bien plus facilement les uns que les autres.

DORVAL.

Oh! celui-ci est des plus aisés. Sa gloire n'a jamais fait que du bien; et quoiqu'il ait gagné bien des batailles, il a fait encore plus d'heureux que de prisonniers.

ARLEQUIN.

J'entends. Diable! il faut que je fasse du

bon; car si je faisais de mauvais couplets, on dirait que c'est ma faute; le sujet prête tant! Je vais rêver à cela. Et vous, monsieur, que demandez-vous?

GERMON.

Monsieur, je viens de la part d'une grande dame qui, devant recevoir chez elle un très-illustre et très-aimable voyageur, voudrait aussi lui chanter un couplet.

ARLEQUIN.

Eh bien! qui l'en empêche? Est-ce qu'elle n'en peut pas faire?

GERMON.

Oh! que si, monsieur. Si elle voulait, elle vous damerait le pion; mais, s'il faut parler franchement, elle fait ordinairement des choses si fort au-dessus de ces misères-là, que son esprit aurait bien de la peine à se rapetisser jusqu'à des couplets. Elle dira à ce voyageur des choses qui vaudront infiniment mieux; mais, malgré cela, elle veut lui chanter ce petit couplet, à peu près comme on est bien aise d'ajouter une petite marguerite de pré à un beau bouquet de roses.

ARLEQUIN.

Elle l'aura, monsieur, elle l'aura. Dites-moi seulement ce que c'est que ce voyageur.

GERMON.

Monsieur, on en parle beaucoup dans le monde. Il fait tout ce qu'il peut pour se cacher : il a changé de nom, il a quitté ses cordons; mais comme il n'a pu quitter son esprit, on le reconnaît toujours.

ARLEQUIN.

Oh! je sais qui c'est; je sais qui c'est. Votre héros et votre voyageur, c'est la même chose: les deux n'en font qu'un. Et je connais aussi votre prince et votre grande dame : ils ne font qu'un non plus. Ah! laissez-moi faire, je vais vous donner des couplets : on n'a pas besoin d'esprit pour chanter ces personnes-là. Attendez, attendez; je vais écrire ce que j'ai entendu dire à tout le monde. Vous aurez chacun votre couplet. Mais j'ai une grâce à vous demander : si par hasard, quand vous porterez ces couplets, il se trouvait là une certaine princesse que tout le monde révère et adore, je vous prie de lui parler de moi, qui suis son plus fidèle serviteur, et de lui dire aussi un

petit couplet que je vais faire à son intention. Je ne vous demande qu'une minute. (Il écrit.)

DORVAL.

Nous vous en donnons quatre.

ARLEQUIN.

Voici celui pour votre prince. Vous regarderez ce héros, et vous lui direz :

Oui, vous deviez une visite
Au petit-fils du roi chéri;
Croyez que tout bon cœur palpite
Au nom de Philippe et d'Henri.
Que la douce amitié vous lie :
Tous deux vous êtes des vainqueurs;
Vos talens enchaînent l'envie :
Ses bienfaits enchaînent les cœurs.

Pour vous, monsieur, vous regarderez aussi le voyageur et la grande dame, et vous leur direz :

Lorsque Mars quittait son tonnerre,
Par Vénus il était fêté :
Henri, le vrai Mars de la terre,
Par Montesson sera chanté.
Voir ces deux noms en compagnie
Ne surprend personne aujourd'hui :
C'est toujours le sort du génie
D'attirer la gloire après lui.

Et si vous voyez la princesse dont je vous ai parlé, vous lui chanterez :

Aurions-nous complété la fête,
Si nous ne disions rien de vous,
Vous qui faites tourner la tête
A celui qui la tourne à tous?
Dans ce jour digne de mémoire,
Ici, quel aimable embarras :
Beauté, talens, vertus et gloire,
C'est à qui cèdera le pas.

Ce n'est pas tout, messieurs. Il y a un vieux proverbe qui dit : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Ce héros-là pourrait bien avoir près de lui un autre héros : si par hasard c'était celui dont votre nation est si fière, celui qui ne craint ni le feu ni l'eau, je vous prie de lui chanter ce petit couplet :

C'est aujourd'hui que je regrette
De ne pas chanter les héros;
J'aurais besoin d'une trompette,
Je n'ai que de faibles pipeaux.
Je crois revoir dans cet asile
Les soutiens d'un siècle fameux:
Philippe, Turenne, Tourville,
Et Deshoulière au milieu d'eux.

Voilà, messieurs, non tout ce que je pense, mais tout ce que je peux rimer. Je n'ai qu'une recommandation à vous faire : c'est, si les couplets ne réussissent pas, de ne pas dire qu'ils sont de moi.

FIN DES DEUX N'EN FONT QU'UN.

LA

FÊTE DE MARIE,

DIVERTISSEMENT.

PIÈCE INÉDITE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
SONNET, poëte.

LA

FÊTE DE MARIE,

DIVERTISSEMENT.

SCÈNE PREMIÈRE.

SONNET.

(Il est à une table et travaille.)

SCÈNE II.

SONNET, ARLEQUIN.

SONNET.

Que demandez-vous, mon ami?

ARLEQUIN.

N'est-ce pas vous qui êtes monsieur Sansonnet?

SONNET.

Vous voulez dire monsieur Sonnet?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur Sonnet, ce grand esprit!...

SONNET.

C'est moi, mon ami; c'est moi.

ARLEQUIN.

Qui écrit tout ce qui lui vient dans la tête? qui est académicien?

SONNET.

C'est-à-dire, que je suis de l'Académie royale de musique. Que vous faut-il?

ARLEQUIN.

Monsieur, voici ce dont il s'agit. Je suis domestique dans une maison;... et... nous sommes plusieurs domestiques dans cette maison... C'est une fort bonne maison... Il arrive que la maîtresse de la maison,... qui est mariée avec le maître de la maison :... c'est une excellente maîtresse de maison; et tous les gens de la maison seraient bien aises;... parce que, dans cette maison...

SONNET.

Ah çà! ne vous serait-il pas possible de me dire tout de suite ce que vous désirez, sans entrer dans tous les détails de votre maison?

ARLEQUIN.

Je fais de mon mieux, je vous assure : mais c'est que je n'ai pas l'habitude de parler à des

gens d'esprit; cela me brouille. Enfin, pour abréger, et ne pas tout vous dire, vous saurez que notre maîtresse a été baptisée...

SONNET.

Si cela vous est égal, passons à son mariage.

ARLEQUIN.

Non; il est nécessaire que je vous dise qu'on lui a donné le nom de Marie. Or, la fête de sainte Marie, c'est demain : nous voudrions lui donner un bouquet, et lui dire tout ce que nous avons dans le cœur pour elle. Nous savons bien l'aimer et cueillir des fleurs; mais nous ne savons arranger ni nos fleurs ni nos sentimens. Vous êtes un homme d'esprit, vous; vous avez de l'esprit : faites-nous notre bouquet; vous ne fournirez que la main-d'œuvre; et chacun de mes camarades vous donnera un mois de ses gages, si vous pouvez avoir de l'esprit pendant un quart d'heure.

SONNET.

La proposition ne me déplaît point. Avez-vous là votre argent?

ARLEQUIN.

Oh! mon Dieu oui, monsieur. Vous voilà

payé d'avance. Mais il faut avoir la bonté de vous y mettre tout de suite; car c'est demain, voyez-vous...

SONNET, comptant l'argent.

Soyez tranquille; je vous réponds de tout. Vous ne me connaissez pas : je fais cent vers par heure.

ARLEQUIN.

Oh! je vous crois. Mais si cela vous est égal, ne nous donnez pas de ceux-là. Quand ils se pressent si fort de venir, ils oublient souvent la moitié de ce qu'il leur faut.

SONNET.

Vous serez content, laissez-moi faire. Dites-moi seulement ce que c'est que votre Marie.

ARLEQUIN.

Oui-dà, je le veux bien; nous avons toujours du plaisir à répondre à cette question-là. C'est la meilleure femme du monde; et n'allez pas croire là-dessus qu'elle est bête, parce que vous autres gens d'esprit, quand vous êtes méchans, vous traitez d'imbéciles les gens bons. Point du tout. Notre Marie est bonne précisément parce qu'elle n'est point bête; elle fait beaucoup de bien : c'est sa ma-

nière de s'amuser; elle est toujours de bonne humeur : rire et donner, voilà sa vie. Dans sa jeunesse, elle a été fort aimable; et elle n'a perdu de sa jeunesse que le numéro de son âge.

SONNET.

Ah çà! qui doit chanter les couplets que vous me demandez?

ARLEQUIN.

D'abord il m'en faut un pour moi, et deux si cela se peut, et les plus jolis, entendez-vous? Ensuite, il y a le maître de la maison, l'époux de Marie, qui sera sûrement bien aise de lui chanter un couplet : c'est son bon ami, c'est l'homme qu'elle aime le plus au monde; enfin, vous m'entendez, il faut fourrer là quelque chose de gentil. Ah! nous avons encore une dame, parente de notre Marie : il faut un couplet pour cette dame-là. Ensuite il y a deux demoiselles qui ont une jolie voix, et qui seraient très-fâchées de ne pas chanter Marie : il faut un couplet au moins pour chacune. De ces deux couplets-là, vous en pourrez faire un très-court, parce que l'une de ces demoiselles est très-petite; et il faut toujours proportionner les choses. L'autre couplet, il

faut qu'il soit étoffé, entendez-vous? par la raison que...

SONNET.

C'est bon, mon ami, me voilà au fait. Laissez-moi seul, et revenez dans une demi-heure; tout sera prêt.

ARLEQUIN.

Oui; mais n'allez pas nous introduire là-dedans de vos maximes de l'Académie royale de musique, cela les endormirait. Il nous faut quelque chose de doux, de gentil, de chantant.. là, de ces petites choses que l'on retient... sur des airs de la *Lanterne magique*... Enfin... vous m'entendez... Votre serviteur. (Il sort.)

SCÈNE III.

SONNET.

S'il croit que je vais mettre beaucoup de soins à ses couplets, il se trompe fort. Quand on a un poëme épique prêt dans la tête, on songe bien à des chansons! Voyons pourtant... (Il fredonne.) Ma foi, cela suffit; je ne serai pas là

quand ils les chanteront. Écrivons... Et d'un... Voilà pour le mari... Voyons pour ces dames... (Il fredonne.) Ces drogues - là nous coûtent plus qu'un chant tout entier... Il faudrait pourtant tâcher de mettre deux pensées dans les quatre... (Il chante.) Ma foi, tant bien que mal, les voilà faits.

SCÈNE IV.

SONNET, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monsieur, je viens bien vite pour vous dire...

SONNET.

Votre affaire est faite.

ARLEQUIN.

Déjà ?

SONNET.

Oh! mon Dieu oui.

ARLEQUIN.

Diable! vous êtes un habile homme... Et c'est du bon?

SONNET.

Vous en serez content.

ARLEQUIN.

Je revenais vous dire que j'ai rencontré notre maître, l'époux de madame Marie. Il m'a rendu mon argent; il a pensé même se fâcher; car il prétend que nous l'aurions volé s'il ne s'était pas mêlé tout seul de la fête de sa femme. Il m'a envoyé tout de suite cueillir toutes les fleurs de son jardin. Donnez-moi vite son couplet, que je le lui porte; et nous verrons un peu comment vous vous en êtes tiré.

SONNET.

Tenez, mon ami, au lieu d'un, j'en ai fait deux.

ARLEQUIN.

Voyons.

SONNET, chantant.

Lorsqu'ici chacun se dispose
A vous fêter, à vous fleurir,
Exprès j'ai cueilli cette rose,
Que je me plais à vous offrir.
Et de fraîcheur et d'élégance
Je voulais l'emblème parfait:
Où rencontrer cette alliance,
Si ce n'est dans votre portrait?

ARLEQUIN.

Ma foi, monsieur, c'est fort joli... Et le second?

SONNET, chantant.

Qu'ai-je dit? un pareil hommage,
En ce jour est insuffisant :
Doit-on choisir, pour votre image,
Ce qui ne dure qu'un instant?
Cette fleur qui paraît jolie,
Hélas! ne brille qu'un matin :
Mais vous, on vous trouve, Marie,
Plus belle encor le lendemain.

ARLEQUIN.

C'est charmant! vrai... Et je m'y connais, entendez-vous? Voyons le mien à présent.

SONNET.

Voici celui de l'une des deux demoiselles dont vous m'avez parlé.

ARLEQUIN.

Ah! oui... Je suis curieux... (à part.) Sans doute il me donnera le mien après.

SONNET.

Il faudra varier les airs, afin d'éviter la monotonie.

ARLEQUIN.

Oui, pour ne pas ressembler à l'Académie royale de musique.

SONNET.

Y êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je vous attends.

SONNET, chantant.

Est-ce dans des vers impromptus
Que l'on peut détailler les grâces,
Les nombreux talens, les vertus
Que l'on voit briller sur vos traces?
En vain voudrait-on vous parer
Des charmes de votre patronne :
A qui peut-on vous comparer?
Vous ne ressemblez à personne.

ARLEQUIN.

Je crois que celui-ci est encore plus délicat que les autres : ce sera pour l'aînée. Maintenant celui de la cadette. (à part.) J'espère que mon tour arrivera ensuite.

SONNET, chantant.

Pour vous, madame, avec raison,
Cette patronne fut choisie;
Car en décomposant son nom,
Chacun trouve *aimer* dans *Marie*.
Comme on l'adore dans les cieux,
On vous adore sur la terre :
De son image dans ces lieux,
Vous êtes la dépositaire.

ARLEQUIN.

Ah! ça, c'est très-bien... Mais, après tous

ces éloges-là, il me semble que je n'aurai plus rien à lui dire, moi.

SONNET.

Soyez tranquille.

ARLEQUIN, à part.

Ah! je vois ce que c'est; il a gardé le mien pour le dernier. Alors ce doit être le meilleur; c'est clair : aux derniers les bons... (haut.) Voyons le mien, à présent.

SONNET.

Comment, le vôtre?

ARLEQUIN.

Oui, mon couplet.

SONNET.

Ma foi, je l'ai oublié.

ARLEQUIN.

Comment! je n'en ai point?

SONNET.

Mais vous ne m'avez pas dit qu'il vous en fallait un.

ARLEQUIN.

Je vous ai dit qu'il fallait commencer par moi; que c'était moi le premier; que je devais avoir le meilleur;... et vous allez m'oublier!

SONNET.

Mais...

ARLEQUIN.

Mais, vous êtes un imbécile;... et le diable m'emporte si jamais je m'adresse à vous... Allez, tout bien réfléchi, je suis fort aise que vous m'ayiez oublié, car vos couplets ne valent pas le diable; et j'aime encore mieux ne rien dire que d'aller chanter des sottises.

SONNET.

Mais, mon ami, on peut réparer...

ARLEQUIN.

Laissez-moi tranquille... Je sais ce qui me reste à faire... Faites-vous des pièces de théâtre, monsieur l'auteur?

SONNET.

Certainement.

ARLEQUIN.

Eh bien! je vous attends au premier opéra.

SONNET.

Écoutez, mon ami; sortons ensemble, allons aux Tuileries; et, tout en nous promenant, je promets de vous faire, non pas un couplet, mais une épître pour votre Marie.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, une épître?

SONNET.

C'est une pièce de vers.

ARLEQUIN.

Mais cela ne se chante pas; et moi j'aime qu'on chante.

SONNET.

Fi donc! cela vaut cent fois mieux. D'ailleurs, si vous voulez absolument de la musique, je vous ferai mettre cette épître en récitatif.

ARLEQUIN.

Eh non, de par tous les diables! j'aimerais mieux la mettre en ballet. Bonjour, monsieur.
(Il s'éloigne avec colère.)

SONNET.

Écoutez donc, mon ami; j'ai là, dans mon carton de vers de commande, quelques morceaux qui me sont restés : attendez un instant, j'y vais jeter un coup d'œil; peut-être trouverons-nous ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN.

Dépêchons... (à part.) Puisque je l'ai payé, tâchons d'en tirer quelque chose, vaille que vaille.

SONNET, après avoir cherché dans un carton.

Voulez-vous cela?

(Il déclame.)

Depuis vingt siècles à peu près,
A la vierge Marie, en vers ou bien en prose,
En hébreu, en latin, en grec, russe ou français,
On dit toujours la même chose.
Entre elle et vous, sans contredit,
Je vois très-grande différence:
Si l'on voulait de votre esprit,
De vos talens, de votre sapience,
De cette bonté qui ravit,
Enfin de ce qui nous séduit,
Répéter ce que chacun pense,
Certe on n'aurait jamais tout dit.

ARLEQUIN.

Ça n'est pas mal; mais je n'aime pas votre sapience.

SONNET.

Sapience, sagesse, en parlant de la vierge Marie, c'est le mot technique.

ARLEQUIN.

Aïe! aïe! en voilà encore un que je ne comprends pas... Non, donnez-moi quelque chose de plus simple.

SONNET, après avoir cherché dans le carton.

Voilà votre affaire; prenez sans voir.

ARLEQUIN.

Non, non. Pas de ça, Lisette; il faut que je sache si cela vaut mon argent.

SONNET.

Eh mon Dieu! ces valets sont cent fois plus difficiles que les maîtres!

(Il déclame.)

En vers, en prose, en musique, en peinture,
On a célébré vos beaux yeux,
Et mille autres dons précieux
Que vous tenez de la nature.
Aucun de ces portraits ne m'a paru flatté;
La ressemblance en est assez fidèle:
Peut-être quelques-uns, comparés au modèle,
Sont encore au-dessous de la réalité.
De tout cela vous tirez vanité,
Et vous avez tort. Oui, dussé-je vous déplaire,
Je vous dois un aveu peu poli, mais sincère;
Je le dirai tout bas; ceci n'est qu'entre nous:
Vous croyez n'avoir point d'égale?
Eh bien! détrompez-vous.
Je vous connais une rivale,
Faite pour exciter un sentiment jaloux,
Pour obtenir même la préférence;
Oui, madame, pardon! je dis ce que je pense:
Votre âme est plus belle que vous.

(Arlequin a fait toutes sortes de lazzis pendant cette lecture, tour à tour enchanté, surpris, courroucé, suffoqué; il est ravi de la pensée du dernier vers.)

ARLEQUIN, sautant au cou de Sonnet, et lui prenant sa pièce de vers.

Ah! bravo! bravissimo!... Tenez, voilà un petit supplément pour preuve de ma satisfaction... Comme je serai bien accueilli !... Adieu, M. Sansonnet... Vous m'avez fait une rude peur; j'ai failli étouffer dans ma peau. Mais je suis on ne peut pas plus content : monsieur sera content, tout le monde sera content; et moi je serai plus que content si la bonne Marie n'est pas trop mécontente.

FIN DE LA FÊTE DE MARIE.

MES IDÉES

SUR NOS AUTEURS COMIQUES.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

La pièce intitulée *Mes idées sur nos auteurs comiques* a trouvé naturellement sa place à la suite du Théâtre de Florian. Ce petit écrit, considéré comme une portion de ses tablettes, peut être lu avec intérêt, et peut-être avec fruit, par les gens du monde qui aiment qu'on leur indique succinctement les beautés de nos meilleurs auteurs dramatiques. C'est sans doute pour lui-même que Florian avait tracé ces notes, si l'on en juge par l'abandon, on peut même dire par l'espèce de négligence du style : mais ce défaut d'ornement ne déplaira pas aux personnes qui ne veulent qu'une courte indication et non un commentaire. D'ailleurs ce ne sera pas la première fois que l'on aura re-

cueilli les observations d'un homme de goût sur nos bons auteurs, dans l'espoir d'y trouver quelques-unes de ces idées heureuses qui indiquent de nouveaux aperçus.

MES IDÉES

SUR NOS AUTEURS COMIQUES[1].

MOLIÈRE.

L'Étourdi.

Modèle de ruses, de contre-ruses, d'intrigue, de comique. Imitez Mascarille, si vous voulez faire un de ces valets rusés qui mènent tout.

Le Dépit amoureux.

Métaphraste et Albert ont une scène, la septième du second acte, de bavardage de la part de l'un, d'impatience de la part de l'autre, qui est très-comique; Polidore et Albert, craignant de s'annoncer tous deux une mauvaise nouvelle, et se demandant réciproquement pardon, dans la scène quatrième du troisième acte; Éraste et Lucile se brouillant et se raccommodant, scène sublime, la troisième du

[1] Un premier titre, écrit aussi de la main de Florian, est ainsi conçu : *Idées sur nos meilleurs Comiques.*

quatrième acte; parodie charmante, par le valet et la soubrette.

Les Précieuses.

La scène de Mascarille et celle de Jodelet sont les modèles de toutes les scènes où les valets sont déguisés en maîtres et font les ridicules.

Le Cocu imaginaire.

Pièce peu digne de Molière. La scène dixième du deuxième acte, où Cécile se plaint de son propre malheur, tandis que Sganarelle croit que c'est au sien qu'elle s'intéresse, est plaisante.

Don Garcie de Navarre.

Le caractère de don Garcie, ou du jaloux, est le seul digne d'être étudié. La scène de la lettre, la cinquième du premier acte, celle du billet déchiré, la cinquième du deuxième acte, la huitième du quatrième acte, superbe depuis le commencement jusqu'à la fin, et modèle des scènes de jalousie : voilà les seules beautés de la pièce.

L'École des Maris.

Chef-d'œuvre de conduite comique, de morale et de diction, tout en est à étudier.

La première scène du premier acte, où les deux caractères principaux s'exposent; la cinquième du premier acte, où Valère veut faire parler Sganarelle et se lier avec lui, malgré lui; l'acte deuxième est tout entier sublime : Sganarelle, qui va porter à Valère la déclaration d'amour, ensuite le billet, ensuite le conseil d'enlever Isabelle; la scène quatorzième de ce deuxième acte, dans laquelle Sganarelle mène Valère devant Isabelle, qui s'explique en sa présence sur ses véritables sentimens, et le trompe sous ses propres yeux; l'acte qui finit par le dessein d'épouser le lendemain Isabelle, ce qui rompt tout ce qu'elle a fait, et oblige de recommencer la pièce au troisième acte; la scène cinquième du troisième acte, où le jaloux va lui-même chercher le notaire pour les unir; la scène sixième où il sermonne Ariste; enfin le dénoûment, qui est superbe, qui se fait par les soins du jaloux, qui satisfait tout le monde...

Il faut lire cent fois cette pièce, et l'admirer chaque fois davantage.

Les Fâcheux.

Pièce à tiroir. Son valet est le premier fâcheux. La scène cinquième du premier acte, du seigneur qui a fait une courante; la deuxième du deuxième acte, du joueur; la septième du deuxième acte, du chasseur; la deuxième du troisième acte, du savant grec; la troisième du troisième acte, de l'homme qui veut mettre la France en ports de mer : voilà les beautés de cet ouvrage.

L'École des Femmes.

Chef-d'œuvre de comique. Les trois premiers actes me semblent infiniment supérieurs aux deux autres. La première scène du premier acte, modèle d'exposition morale; la sixième entre Horace et Arnolphe, modèle de récit et de comique; la scène sixième du deuxième acte, entre Arnolphe et Agnès, admirable pour la vérité, le plaisant et le contraste d'un vieillard jaloux et fin, et d'une jeune sotte qui lui dit tout; la deuxième scène

du troisième acte, entre Arnolphe et Agnès, où il lui explique les devoirs du mariage; la quatrième du deuxième acte, où Horace lui confie la manière dont Agnès lui a fait parvenir sa lettre, sont des modèles de comique; la scène huitième du quatrième acte, d'Arnolphe et de Chrisalde, sur le cocuage, est d'une philosophie admirable; la scène quatrième du cinquième acte, où Arnolphe cherche ridiculement à plaire à cette Agnès, contre laquelle il est furieux; enfin toute la pièce, hors le dénoûment et quelques expressions basses, est sublime.

La Critique de l'École des Femmes.

Petite pièce qui n'est intéressante que pour les adorateurs de Molière. La scène septième, où le poëte, le marquis et la prude, font leurs remarques sur l'École des Femmes, est pleine de vérité et de comique.

L'Impromptu de Versailles.

Ce n'est point une comédie, mais une satire peu piquante, à présent que personne ne sait les noms des détracteurs de Molière.

La Princesse d'Élide.

Le prologue de Lysiscas endormi, que l'on réveille, et qui se rendort toujours en parlant, me paraît la scène la plus plaisante de la pièce. La première scène du quatrième acte, dans laquelle Euriale et la princesse se trompent tous les deux par amour, et veulent se persuader qu'ils sont insensibles, est la seule jolie de la pièce.

Le Mariage forcé.

Farce charmante et morale. La première scène de Sganarelle et de Géronimo, où le premier demande conseil pour se marier, est pleine de comique et de raison; la scène sixième, du bavard Pancrace et de Sganarelle, est charmante; la huitième, avec le pyrrhonnien Marphurius, est aussi jolie; la seizième, où Alcidas veut que Sganarelle se batte ou se marie, est un modèle de bon comique. Voilà tout ce qu'il y a à remarquer dans cette pièce.

Le Festin de Pierre.

Cette pièce, dont le titre n'a pas de sens, étincelle de bon comique. Quoique Thomas Corneille l'ait mise en vers, et ait ajouté plusieurs bonnes plaisanteries dans la première scène de Charlotte et de Pierrot, au deuxième acte; malgré la scène de Léonor et de sa tante avec don Juan, au troisième, et celle de la même Léonor et de sa nourrice, au cinquième, qui prépare le dénoûment, ajoutées par Corneille, je préfère encore la pièce en prose, telle que Molière l'a faite. L'exposition en est charmante; la deuxième scène, où don Juan développe son caractère, est un modèle; la première scène du deuxième acte, entre Pierrot et Charlotte, la cinquième du même acte, où don Juan trompe à la fois les deux paysannes, sont des chefs-d'œuvre de comique; le troisième acte est tout espagnol; la scène troisième du quatrième acte, entre M. Dimanche et don Juan, est un modèle de vérité et d'excellent comique; la scène deuxième du cinquième acte, où don Juan parle de l'hypocrisie, et la troisième, où il re-

fuse à don Carlos d'épouser sa sœur, par scrupule (scène que Corneille n'aurait pas dû mettre de côté), achèvent de rendre don Juan odieux, et rendent le dénoûment moins inconcevable, en le faisant souhaiter davantage.

L'Amour médecin.

Jolie farce. La première scène du premier acte, dans laquelle Sganarelle demande des conseils à trois personnes, et à qui chacune d'elles en donne un intéressé, est un modèle de vérité; la troisième du même acte, où Lucinde, sollicitée par son père de lui dire son chagrin, le lui apprend, Sganarelle ne l'écoutant plus, est un modèle de comique; la scène troisième du deuxième acte, dans laquelle les médecins, assemblés pour consulter, parlent de leurs mules et de leurs chevaux; la sixième du troisième acte, dans laquelle Clitandre joue le rôle de médecin, et épouse Lucinde, sont des scènes charmantes et à consulter.

Le Misanthrope.

Ce chef-d'œuvre du monde mérite d'être appris par cœur avant que d'être examiné.

La première scène du premier acte, où Alceste développe son caractère avec son ami, qui en a un totalement opposé; la deuxième, où Oronte lui vient lire un sonnet, sont d'un excellent comique et d'une vérité sublime; la première scène du deuxième acte, où Alceste est en opposition avec la coquette Célimène; la cinquième, où tous ces marquis, et Célimène surtout, médisent de toute la terre devant le Misanthrope, sont superbes; la scène cinquième du troisième acte, dans laquelle la prude Arsinoé vient donner des avis à la coquette Célimène, qui les lui rend avec tout l'esprit imaginable; la septième, dans laquelle Arsinoé allume la jalousie d'Alceste, après l'avoir loué malgré lui; la scène troisième du quatrième acte, de fureur et de rage de la part d'Alceste, de finesse et de coquetterie de la part de Célimène, qui s'apaise tant qu'Alceste est en colère, qui se fâche dès qu'Alceste s'apaise; la première scène du cinquième acte, où Alceste, après avoir perdu son procès, veut renoncer à la nature entière, et s'enfuir dans les bois; le dénoûment enfin : voilà les beautés principales d'un ouvrage dans lequel

il n'y a pas un vers qui n'ait rapport au caractère principal.

Le Médecin malgré lui.

Jolie farce, pleine de vérité. La première et la deuxième scène du premier acte, dans lesquelles Sganarelle bat sa femme, le voisin Robert voulant l'en empêcher, et celui-ci étant battu par la femme et par le mari; la scène sixième, où l'on fait dire à Sganarelle, à force de coups de bâton, qu'il est médecin; la scène troisième du deuxième acte, dans laquelle Sganarelle fait le médecin; la sixième, où il interroge la malade : voilà les plus jolies scènes de ce petit ouvrage, qui soutint le Misanthrope.

Mélicerte, pastorale.

Molière ne l'a pas achevée. La scène troisième du deuxième acte est jolie; et Mélicerte et Myrtil y parlent comme des bergers bien amoureux et bien naïfs.

L'Amour peintre.

Petite pièce pleine de grâce et de galanterie. La scène onzième, du portrait, est charmante,

et la suivante est d'un comique admirable. Don Pèdre est un jaloux parfait; Adraste un amant très-aimable, et Hali un fourbe très-comique.

Le Tartufe.

Tout est sublime dans ce chef-d'œuvre; et le dénoûment, que plusieurs personnes n'approuvent pas, ne peut choquer, après cinq actes de beautés continues.

La première scène du premier acte, où la vieille mère Pernelle, en grondant toute sa famille, expose si plaisamment et la pièce et le caractère de chacun; la cinquième, où Orgon s'informe de la santé de Tartufe, et oublie sa femme et ses enfans, malgré les railleries de Dorine; la sixième, sur les faux dévots, entre Orgon et Cléante, scène admirablement écrite; la quatrième du deuxième acte, où les amans se brouillent par un malentendu, et se raccommodent par les soins de Dorine; la deuxième du troisième acte, où Tartufe s'annonce; la troisième, où il fait sa déclaration à Elmire; la sixième, où Orgon lui demande pardon à genoux, pour son fils qui l'a accusé; la cinquième du quatrième acte, où Orgon

est sous la table, scène si singulière, si belle et si hardie : voilà les principales beautés d'un ouvrage que l'Europe admire avec raison.

Amphitryon.

Une des plus comiques pièces de Molière. Le premier monologue de Sosie, quoique très-long; sa scène avec Mercure, qui lui persuade qu'il est Sosie; la scène première du deuxième acte, entre Amphitryon et Sosie; la deuxième, entre Alcmène et Amphitryon; la troisième, entre Cléanthis et Sosie, où il s'informe à son tour de ce qui s'est passé; la deuxième du troisième acte, où Mercure se moque d'Amphitryon : voilà les scènes à étudier dans ce chef-d'œuvre de comique.

L'Avare.

Encore un chef-d'œuvre. Le dénoûment, que l'on blâme, était impossible autrement. Cette pièce vaut peut-être le Tartufe et le Misanthrope. La scène troisième du premier acte, entre l'avare et le valet qu'il fouille; la cinquième, entre l'avare, son fils et sa fille, quand ils veulent lui parler de leur mariage;

la septième, où l'avare prend l'amant de sa fille pour juge de son refus de se marier; la scène sixième du deuxième acte, dans laquelle Frosine flatte l'avare; la scène troisième du quatrième acte, où l'avare trompe son fils par une fausse confidence; la quatrième, où Maître Jacques les raccommode si comiquement; la deuxième du cinquième acte, dans laquelle Maître Jacques accuse l'intendant du vol de la cassette; la troisième, où Valère croit qu'on l'accuse d'avoir enlevé Élise; et le quiproquo de la cassette : voilà les beautés à étudier dans cette pièce.

George Dandin.

Pièce très-morale et très-comique. La scène deuxième du premier acte, où Lubin fait confidence à George Dandin de son message pour sa femme; la quatrième, où monsieur et madame de Sotenville font enrager leur gendre, qui se plaint de leur fille; la huitième, où George Dandin est obligé de demander pardon au galant de sa femme; la scène septième du deuxième acte, où Lubin raconte de nouveau à George Dandin le rendez-vous de sa

femme; et la dernière scène de la pièce, dans laquelle le malheureux mari est encore obligé de demander pardon à sa coquine de femme: voilà les scènes à étudier.

Pourceaugnac.

Dans cette farce, comme dans toutes celles de Molière, il y a des scènes excellentes. La cinquième du premier acte, où Sbrigani prend le parti de Pourceaugnac; la suivante, où Éraste lui persuade qu'il connaît Limoges et toute sa famille; la onzième, où Pourceaugnac est entre les deux médecins, et ne sait ce qu'ils lui veulent : voilà, ce me semble, les seules beautés de cette pièce.

Les Amans magnifiques.

Pièce de commande. La scène septième de la pastorale du troisième intermède est charmante : c'est une traduction d'Horace.

Le Bourgeois gentilhomme.

Chef-d'œuvre encore. La scène de M. Jourdain avec ses maîtres; celle avec son maître de philosophie; la troisième du troisième

acte, où madame Jourdain et Nicole font la leçon à M. Jourdain; la suivante, où Dorante vient lui emprunter de l'argent; la dixième, où Lucile et Nicole courent après leurs amans, et s'en font suivre à leur tour; la douzième, où Cléonte demande Lucile, et est refusé parce qu'il n'est pas gentilhomme; la dix-neuvième, où M. Jourdain reçoit Dorimène, et fait de l'esprit avec elle : voilà les beautés de cet ouvrage, dont le cinquième acte ne vaut pas les autres.

Les Fourberies de Scapin.

Sans le troisième acte, cette farce charmante serait une excellente comédie. La première scène du premier acte est un modèle d'exposition; la scène quatrième, où Scapin donne des conseils à Octave; la sixième, où Scapin raconte à Argante l'histoire du mariage de son fils; dans le deuxième acte, la scène cinquième, où Scapin fait cette confession si plaisante; la scène septième, où son maître a besoin de lui, et le supplie de lui pardonner; la huitième, où Scapin tire de l'argent d'Argante pour rompre le mariage de son fils, et

où il lui détaille tout ce qu'il lui en coûtera pour plaider; la onzième, où Scapin tire de l'argent de Géronte, par le conte de la galère, sont à remarquer : dans le troisième, la scène du sac me semble peu digne des autres; mais la suivante, la troisième, où Zerbinette raconte à Géronte sa propre histoire; et celles que j'ai indiquées : voilà les scènes que je trouve admirables dans cette pièce, dont le dénoûment est à l'antique.

Psyché.

Cette pièce est du grand Corneille, de Molière, de Quinault et de Lully. Jamais si faible enfant n'a eu de pères si forts. La scène troisième du troisième acte est charmante; le style en est doux et pur : c'est le grand Corneille qui l'a faite. Psyché fait sa déclaration d'amour à l'Amour : c'est un modèle. Voilà tout ce qu'il y a dans la pièce.

Les Femmes savantes.

Chef-d'œuvre encore. La première scène du premier acte, où Armande et Henriette exposent leurs différens caractères; la deuxième,

où Clitandre avoue à Armande qu'il ne l'aime plus; la quatrième, où Bélise veut toujours voir une déclaration d'amour dans tout ce que lui dit Clitandre; au deuxième acte, les scènes cinquième et sixième, où Martine est chassée, parce qu'elle a manqué à la grammaire; la septième, où Chrisale se plaint aux femmes savantes, et leur parle raison; au troisième acte, les scènes première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième, où Trissotin lit ses vers, où il se prend de querelle avec Vadius; au cinquième acte, la scène première, où Henriette témoigne à Trissotin sa répugnance, et où celui-ci persiste; la scène troisième, où le notaire ne sait auquel entendre, le père disant que le gendre est Clitandre, la mère disant que c'est Trissotin; Martine philosophant mieux que personne: voilà les scènes de cet ouvrage admirable qui doivent servir de modèles.

La Comtesse d'Escarbagnas.

Jolie farce. Les ridicules de la province y sont bien peints. Les scènes quatrième et sixième, où la comtesse gronde et instruit ses

gens; la scène quinzième, où on lit la jolie lettre de M. Thibaudier; la seizième, où il vient lire lui-même les vers qu'il a faits; les deux suivantes, où M. Bobinet amène son jeune élève : voilà ce qu'il y a de plus comique dans cette pièce.

Le Malade imaginaire.

Excellente comédie. La première scène du premier acte, où Argan compte ses mémoires; la cinquième, où il propose à sa fille de se marier, Angélique croyant qu'il parle de son amant; sa colère avec Toinette; la scène neuvième, avec sa femme et le notaire; au deuxième acte, la scène sixième, dans laquelle Diafoirus fait ses complimens, et l'amant déguisé en maître à chanter, chantant un duo avec sa maîtresse; la scène onzième, d'Argan et de sa petite-fille, à qui il fait raconter tout ce qu'elle a vu; au troisième acte, la scène troisième, où Beralde parle raison à Argan sur la médecine; la sixième, où M. Purgon vient le menacer de mille espèces de maux; la quatorzième, où Toinette joue le médecin, et devine toutes ses maladies : voilà

les traits les plus comiques de cette pièce, qui fut la dernière de l'inimitable Molière.

REGNARD.

La Sérénade.

Farce très-plaisante. La scène troisième, où Marine parle, pour prouver à Scapin qu'elle n'est pas bavarde; la vingt-deuxième, où Champagne, ivre, veut parler raison à monsieur Griffon : voilà les deux plus jolies scènes de la pièce. La scène huitième, où Léonor prend Valère pour le mari qui lui est destiné, tandis que sa mère entend parler de Géronte, est pillée de la cinquième scène du premier acte du Malade imaginaire.

Le Bal.

La plus mauvaise des comédies de Regnard. Rien à imiter, que le rôle de Matthieu Crochet, pour un rôle de basse charge.

Le Joueur.

La meilleure des comédies de Regnard. Au premier acte, la deuxième scène expose

à merveille, et très-comiquement, la pièce; la dixième de monsieur Tout-à-Bas; au deuxième acte, la scène neuvième, où Angélique, malgré Nérine, pardonne à Valère; au troisième acte, la troisième, où Hector présente son mémoire à Géronte; la sixième, des créanciers (imitée du Festin de Pierre, bien au-dessous de cette dernière); la neuvième, où le marquis insulte Valère, qu'il croit un poltron; au quatrième acte, la scène douzième, où Hector lit Sénèque à son maître, qui a perdu tout son argent; au cinquième acte, la scène quatrième, où madame la Ressource dit que le marquis est son cousin, ressemble beaucoup à celle de Maître Jacob, dans Turcaret; j'ignore quelle est l'aînée : voilà les meilleures scènes de cette pièce, qui a mérité sa réputation, et où je ne voudrais ni marquis ni comtesse.

Le Distrait.

Le rôle du distrait est bien fait, d'un bout à l'autre. La scène troisième du troisième acte, où le chevalier donne sa leçon d'italien, est jolie; la scène huitième du quatrième acte, où le distrait donne à son valet des raisons

de sa distraction, est pleine d'esprit et de philosophie. Dans cette pièce, comme dans toutes celles de Regnard, il y a un comique de mots que personne n'a atteint comme lui. La scène sixième du quatrième acte, où le distrait et le chevalier se disent poliment leurs vérités, ressemble à la scène de Célimène et Arsinoé, dans le Misanthrope.

Attendez-moi sous l'orme.

Cette jolie petite pièce est sûrement de Dufresny; du moins je crois l'y reconnaître. La première scène, où Pasquin demande son congé à son maître; la quatrième, où Pasquin et Lisette ont peine à retenir l'amoureux Colin; la dixième, où Lisette, déguisée en veuve, attrape l'officier; et le dénoûment : voilà ce qu'il y a de plus joli.

Démocrite.

Le rôle de Démocrite a de temps en temps de la philosophie. La scène septième du deuxième acte, où Strabon et Cléanthis se plaisent, sans se reconnaître pour mari et femme, est très-comique, mais nullement

vraisemblable; la scène septième du quatrième acte, où Strabon et Cléanthis se reconnaissent et s'abhorrent, est très-plaisante, et d'un vrai comique.

Le Retour imprévu.

Plein de comique. La scène quatrième, où Merlin prêche son maître, et finit par être de son avis; la treizième, où Merlin reçoit Géronte, et lui conte mille histoires pour l'empêcher d'entrer; la seizième, où Géronte et madame Bertrand se parlent, en se croyant tous les deux fous, sont des scènes d'un comique admirable.

Les Folies amoureuses.

La scène où Agathe, contrefaisant la folle, donne une lettre à son amant dans un papier de musique, et celle où elle escamote de l'argent à Albert, pour gagner son procès, sont les plus jolies de la pièce.

Les Ménechmes.

La scène cinquième du deuxième acte, où Ménechme envoie au diable Araminte et Fi-

nette, qui le prennent pour son frère; la scène de monsieur Croquelet, qui est la même que dans le Retour imprévu, sont les plus comiques de la pièce.

Le Légataire.

La scène deuxième du troisième acte, où Crispin contrefait le gentilhomme campagnard, et la sixième, où il se déguise en veuve du Maine; la sixième du quatrième acte, où il dicte le testament; et la sixième du cinquième acte, où l'on fait accroire à Géronte que c'est lui qui a fait le testament, sont d'un comique admirable, mais par trop contre les mœurs.

La Critique du Légataire.

Rien à dire, rien à profiter.

Les Souhaits.

Rien à profiter.

Les Vendanges.

La scène neuvième, où Léandre raconte à Trigaudin le tour qu'il veut lui jouer, et lui demande son avis par écrit, est très-comique.

DUFRESNY.

Le Négligent.

La scène troisième du deuxième acte, entre le marquis et le poëte, sur Homère et Virgile : la sixieme du troisième acte, entre le marquis et Dorante, est la même que celle du Joueur, de Regnard, où le joueur se laisse malmener et veut ensuite le faire dégainer. La pièce est mauvaise. Le rôle du marquis est un rôle de fat bien soutenu.

Le Chevalier joueur.

A peu près la même que celle de Regnard, excepté que je la trouve meilleure[1].

La Noce interrompue.

Au-dessous du Dufresny.

[1] Il y a de l'ambiguïté dans cette phrase, ou plutôt on pourrait croire que c'est la pièce de Dufresny que Florian préfère à celle de Regnard, si l'on n'avait vu à l'article de cette dernière qu'il la regarde comme la meilleure de son auteur. Il faut donc pardonner cette négligence de style à un écrivain qui était assez modeste pour être persuadé

La Malade sans maladie.

Le rôle de la malade, celui de la fausse et *caresseuse* Lucinde, celui du traître Faussinville, sont très-bien faits; tous les détails sont charmans.

L'Esprit de contradiction.

Chef-d'œuvre. Le rôle de la femme qui contredit, du benêt de mari, du jardinier Lucas, sont faits à merveille.

Le Double Veuvage.

Il faudrait, je crois, le réduire.

Le Faux Honnête Homme.

Mauvaise pièce.

Le Faux Instinct.

Mauvaise pièce, mais pleine d'esprit et d'intrigue.

Le Jaloux honteux.

Comédie excellente. Le rôle du jaloux est

que ces notes ne seraient jamais imprimées, et lire la dernière phrase comme s'il y avait : *Excepté que je trouve celle de Regnard meilleure.*

admirable; l'intrigue n'est pas aussi bonne : il y a une naïve Hortense qui rapporte tout ce qu'elle a vu, qui est bien plaisante.

La Joueuse.

Répétition de son Joueur, moins bonne que le Chevalier joueur.

La Coquette de village.

Jolie pièce : le rôle de la coquette est charmant.

La Réconciliation normande.

Pièce singulière, et peu agréable.

Le Dédit.

Charmante petite pièce : le rôle de valet est excellent.

Le Mariage fait et rompu.

Chef-d'œuvre qu'il faut lire et connaître, comme les pièces de Molière.

Le Faux Sincère.

Mauvaise pièce.

DANCOURT.

Le Chevalier à la mode.

Pièce morale et comique : le caractère de madame Patin est le mieux soutenu et le mieux peint.

La Maison de campagne.

Très-comique et bien mauvaise pièce.

Les Bourgeoises à la mode.

Bonne comédie, très-comique et morale.

Les Vendanges de Surène.

L'imbécile Vivien est ce qu'il y a de plus comique.

Les Vacances.

Le rôle de M. Grimaudin est vraiment comique.

Le Mari retrouvé.

La meilleure des farces de Dancourt. Monsieur Julien et sa femme sont infiniment plaisans.

Les Trois Cousines.

La scène où la meunière demande conseil au bailli est comique.

Le Galant Jardinier.

Le rôle de Lucas est celui d'un paysan bien fripon et bien comique. Les autres pièces de Dancourt me semblent à peine lisibles.

PIRON.

L'École des Pères.

Pièce morale et point comique. La scène où Pasquin imite ses maîtres en reniant son père est plaisante.

L'Amant mystérieux.

Pièce faible; mais le rôle et le caractère de l'amant sont très-comiques.

La Métromanie.

Chef-d'œuvre; tout en est presque à remarquer. Au premier acte, la scène sixième,

entre Damis et son valet, dans laquelle ils partagent les prix; au deuxième acte, la scène huitième, entre Damis et son valet, quand il lui confie sa passion pour l'inconnue du Mercure; au troisième acte, la scène sixième, où Baliveau et Damis se rencontrent, en répétant leurs rôles, et se reconnaissent, tandis que Francaleu crie bravo; la scène suivante, qui est superbe; enfin le monologue qui commence le cinquième acte : tout doit être étudié dans cet ouvrage.

La Rose.

Joli opéra comique.

Le Faux Prodigue.

Opéra comique très-plaisant, et digne de la comédie.

BOISSI.

L'Amant de sa Femme.

Joli sujet, mal traité.

L'Impatient.

Mauvaise pièce, où le rôle de l'impatient est très-bien fait.

Le Babillard.

Charmante pièce. Le rôle du babillard est fait à merveille, et doit servir de modèle.

Le Français à Londres.

Jolie petite pièce. Le rôle du marquis est bien soutenu et bien fait.

Les Deux Pièces.

La scène première du quatrième acte, où Lucile demande au chevalier des vers pour répondre à son amant, tandis que le chevalier croit que c'est pour répondre à lui-même, est la seule jolie de la pièce.

Les Dehors trompeurs.

La meilleure de Boissi.

La Surprise de la Haine.

Mauvaise pièce. La sixième scène du

deuxième acte, où Arlequin, pour avoir de l'argent, dit le diable de son maître, et est payé de chaque défaut, est charmante.

Le Billet doux.

La première scène est très-jolie.

FIN DE MES IDÉES SUR NOS AUTEURS COMIQUES.

TABLE.

AVIS AU RELIEUR,

POUR PLACER LES FIGURES DES OEUVRES POSTHUMES ET INÉDITES.

(Voir la lettre mise au bas de chaque figure.)

TOME QUATRIÈME.

TOME CINQUIÈME.

OEUVRES INÉDITES.

Placez le *fac simile* après l'Avertissement qui se trouve en tête du volume.



